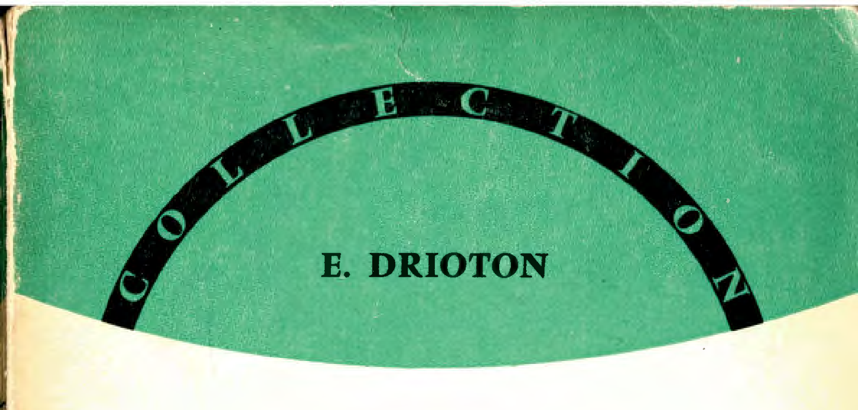


L'ÉGYPTE PHARAONIQUE

CAC

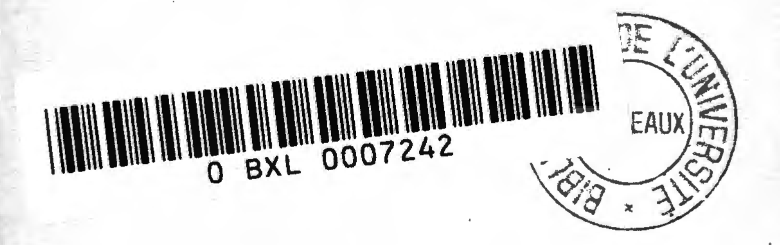
ARMAND COLIN

L'Égypte pharaonique

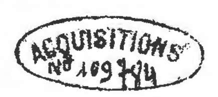
COLLECTION ARMAND COLIN
Nº 341. SECTION D'HISTOIRE

ÉTIENNE DRIOTON

L'Égypte pharaonique



LIBRAIRIE ARMAND COLIN
103, BOULEVARD SAINT-MICHEL PARIS-Vᵉ



avant-propos

Le titre de ce livre en définit exactement les limites.

Ce qu'il entend exposer, ce n'est pas seulement l'histoire de l'ancienne Égypte indépendante : dans ce cas il devrait s'arrêter à Alexandre le Grand, comme les manuels le font généralement, en laissant aux historiens de la Grèce et de Rome, qui n'en ont généralement pas cure, le soin de s'occuper du sort de l'Égypte.

Pourtant la vieille Égypte n'est pas morte avec la conquête du Macédonien. La civilisation pharaonique était encore vigoureuse. Elle constituait un cadre dans lequel les maîtres étrangers furent obligés d'entrer, et où ils entrèrent en fait. Ptolémées et Césars ont encore fait figure de Ramsès sur les monuments égyptiens de leur temps. Autour d'eux, sauf à Alexandrie, on parlait encore égyptien et on écrivait en démotique.

C'est pour esquisser l'histoire de cette civilisation jusqu'à sa fin qu'on a fait place dans ce livre à l'ère des Ptolémées et à celle des empereurs romains jusqu'à l'avènement de Constantin.

La transcription des noms des anciens rois égyptiens diffère beaucoup selon les auteurs. On s'est arrêté dans ce livre à la solution la plus simple et la moins ambitieuse : employer chaque fois que c'est possible la forme qui a acquis le plus large droit de cité chez les historiens, que ce soit une transcription grecque, latine ou même moderne. Pour

les autres noms, on utilisera une forme qui se rapproche de la transcription scientifique autant que l'emploi des caractères d'imprimerie courants le permet.

*Nous avons introduit la numérotation des noms régnaux, ou prénoms, des rois ainsi que des épithètes officielles quand elles ont pris place dans leurs cartouches. Cette initiative n'est pas sans comporter de risques, car il suffira que l'un des quelques monarques qui n'ont pas encore pu être placés dans les listes y soit intégré pour qu'on soit obligé de décaler toute la suite de cette numérotation. Ce n'est donc qu'un comput de caractère provisoire. Mais tel quel il a son importance. En effet les noms régnaux et les épithètes, adoptés par les souverains au moment de leur avènement, avaient, dès l'instant qu'ils étaient choisis, une valeur de programme. Ainsi, après Ousermaâtrê Ramsès II qui l'illustra, le prénom d'Ousermaâtrê ne pouvait qu'être un rappel du grand monarque de la XIX*e *dynastie et la profession du même idéal de gloire. Les moyens qui s'offrent de pénétrer, sous l'extérieur des institutions, l'esprit qui les a animées ne sont pas si nombreux qu'on puisse dédaigner de pareils indices.*

CHAPITRE I

généralités

1. Le pays

Le pays égyptien est constitué par la seule vallée du Nil depuis la cataracte d'Assouan au sud, au 24e degré de latitude nord, jusqu'à son arrivée à la mer, au 31e degré.

Cet étroit ruban de terre cultivable, d'une longueur de 830 kilomètres, s'épanouit ensuite, un peu en aval du Caire actuel, en un Delta de 170 kilomètres de long et d'une largeur de 250 kilomètres dans sa plus grande amplitude. Au sud du Caire la plaine fertile n'a pas plus de 10 kilomètres de large en moyenne. Elle est longée des deux côtés par des déserts inhabitables. Au sud d'Assouan ce n'est plus l'Égypte, c'est la Nubie.

Le sol de l'Égypte a son origine dans le dépôt, accumulé au cours des millénaires, des boues du Nil colmatant un golfe resté à sec par le retrait de la mer éocène, à la fin de l'époque tertiaire. A l'époque quaternaire le régime actuel était déjà établi. L'Égypte jouissait dès lors d'un climat absolument sec. Elle aurait été depuis longtemps transformée en désert, comme le reste du nord de l'Afrique, sans la crue annuelle du Nil, qui recouvre le pays de juillet à octobre et le fertilise en l'arrosant et en l'engraissant de son limon. Les prêtres égyptiens voyaient juste en enseignant à Hérodote la formule devenue fameuse : l'Égypte est un don du Nil.

Le long corridor fertile, sur lequel il ne débouche jusqu'à la mer que des vallées désertiques creusées par des affluents taris du Nil, commence au sud, à l'endroit où le fleuve force, avec des rapides et des remous, le

dernier banc de roches schisto-cristallines qui s'opposait jadis à son passage. C'est la première cataracte, en amont de l'île d'Éléphantine. Puis, pendant 170 kilomètres environ, la vallée du Nil tranche dans un plateau gréseux. Elle aborde enfin, un peu au-dessus du 25e degré de latitude nord, la croûte calcaire où elle se fraie un passage jusqu'à la mer. Au 29e degré une dérivation du Nil pénètre, à l'ouest, dans une oasis toute proche de la vallée, le Fayoum, qui fut aménagée au cours de l'antiquité comme réservoir pour les eaux du Nil pendant la crue annuelle.

Tout le long du Nil les habitats humains se sont succédés aux mêmes points depuis des millénaires. Les plus anciens, ceux qui remontent à la préhistoire — à une époque où l'irrigation de la vallée n'avait pas encore été régularisée — sont situés à la bordure du désert. Les autres, ceux dont la fondation date de l'époque historique, sont sis le long du Nil, parce que celui-ci était devenu la principale voie de communication.

2. Le peuplement

On ne discute plus aujourd'hui sur la question, si controversée jadis, de savoir si l'Égypte a été occupée à l'origine par des populations venant du nord, c'est-à-dire de l'Asie, ou par des clans émigrés du sud, que ce soit de l'intérieur de l'Afrique ou de l'Arabie par le détroit de Bab-el-Mandeb.

En réalité le peuplement de l'Égypte s'est fait assez tardivement, au début de l'époque néolithique, par des groupes disparates et probablement sans liaison les uns avec les autres. C'étaient les descendants des hordes de chasseurs qui, à l'époque paléolithique, avaient parcouru le nord de l'Afrique, alors couvert de forêts et giboyeux. Il y avait parmi eux, en proportion variable selon les conjonctures, des protosémites, des berbères et même des gallas.

Tant que le plateau saharien et les rivages montagneux de la Mer Rouge furent suffisamment boisés et arrosés par des pluies, ces tribus purent y vivre. Avec le dessèchement progressif de cette partie de l'Afrique, elles durent se réfugier aux environs des lacs intérieurs et sur les bords des maigres affluents du Nil qui subsistaient encore dans les déserts voisins. Lorsque ceux-ci furent complètement asséchés à leur tour, il ne resta plus à ces nomades d'autres ressources que de se fixer en vue de la vallée du Nil et, pour ne pas périr, d'en entreprendre le défrichement et l'aménagement pour la culture. Jusque-là en effet tout le nord de l'Afrique avait servi de territoires de chasse, à l'exception des rives du Nil, ravagées par des crues annuelles et dont les jungles de fourrés aquatiques étaient entre temps infestées de bêtes sauvages, de reptiles et de moustiques redoutables pour l'homme. Sous l'aiguillon de la nécessité, la population hétérogène dispersée dans d'immenses espaces s'était trouvée ramenée, comme par un gigantesque coup de balai, vers le Nil et contrainte de se sédentariser sur ses rives. Le langage de ce qui fut plus tard le peuple égyptien reflète son origine disparate. Il se trouve composé d'éléments sémitiques, berbères et couchitiques, en proportions sensiblement égales.

3. Les divisions du pays

Les anciens Égyptiens divisaient le pays en provinces, ou nomes, dont le cadre se perpétua jusqu'à la conquête arabe.

Pratiquement les limites d'un nome embrassaient le territoire de tous les points desquels il était possible de se rendre au chef-lieu et d'en revenir chez soi en une journée, aux dates des marchés. Il n'était donc jamais très étendu. Historiquement les nomes représentaient

Nomes de Haute Égypte

Noms égyptiens	Capitales
I. La terre de Nubie.	Éléphantine (*Gésiret-Assouan*). Autres villes : Syène (*Assouan*), Ombos (*Kôm Ombo*).
II. Le Perchoir d'Horus.	Apollinopolis (*Edfou*).
III. Les deux Plumes (?).	Hiéraconpolis (*El-Kab*), plus tard Latopolis (*Esneh*).
IV. Le Sceptre.	Hermonthis (*Erment*), plus tard Thèbes (*Louxor*).
V. Les Deux Faucons.	Coptos (*Kift*).
VI. Le Crocodile.	Tentyris (*Dendérah*).
VII. Le Sistre.	Diospolis parva (*Hêou*).
VIII. La Terre du Grand.	This (*Nag' el-Méchaïk*). Autre ville : Abydos (*Arabah el-Madfoûna*).
IX. L'inviolable (?).	Panopolis (*Akhmîm*).
X. Le Serpent.	Aphrodipolis (*Kôm Ichqaou*).
XI. L'animal séthien.	Hypselis (*Choutb*).
XII. Sa Montagne.	Per-Hor-Noubti (*Badari?*).
XIII. Son Thérébinthe (?) supérieur.	Lycopolis (*Assiout*).
XIV. Son Thérébinthe (?) inférieur.	Cusae (*Qoûsiya*).
XV. Le Lièvre.	Hermopolis magna (*Achmouneïn*).
XVI. L'Oryx blanc.	Ibiou (*Minieh*).
XVII. Le Chacal.	Cynopolis (*El-Qeis*).
XVIII. Le Faucon volant.	Hippônos (*Qarâra*).
XIX. Le sceptre Ouaboui (?)	Oxyrhynkhos (*Behnesa*).
XX. L'Oléandre supérieur.	Héracléopolis (*Ehnâsyîa*).
XXI. L'Oléandre inférieur.	Crocodilopolis (*Médinet-el-Fayoum*).
XXII. Le Couteau.	Aphroditopolis (*Atfih*).

les cellules primitives de l'Égypte, les petites principautés indépendantes fondées par les premiers occupants sur le sol de la vallée fertile. Leur peu d'importance territoriale correspondait bien à l'autorité limitée de leurs archaïques potentats.

Les nomes, situés sur l'une ou l'autre rive du Nil mais jamais sur les deux à la fois, étaient incorporés à deux grandes divisions administratives, la Haute Égypte et la Basse Égypte, dont la frontière passait un peu en amont de Memphis. Nous donnons, en commençant par le sud, à la façon des anciens Égyptiens, la liste des nomes, avec le nom de leur chef-lieu sous la forme vulgarisée plus tard par les Grecs. Nous indiquons entre parenthèses, quand elles sont sûres, les identifications avec les cités ou villages actuels. Ce catalogue est en même temps l'énumération des villes les plus importantes de l'Égypte ancienne. Les autres seront citées et localisées quand il en sera besoin au cours de cet ouvrage.

Nomes de Basse Égypte

Noms égyptiens	Capitales
1. Le Mur Blanc.	Memphis (*Mit-Rahineh*).
2. La Cuisse de bœuf.	Létopolis (*Oussim*).
3. L'Occident.	Momemphis (?) (*Kôm el-Hisn*)
4. La Panoplie Méridionale.	Prosopis (*Zaouiet-Razin*).
5. La Panoplie septentrionale.	Saïs (*Sâ el-Hagar*).
6. Le Taureau du désert.	Xoïs (*Sakha*).
7. Le Harpon occidental.	Métélis (*El-Alf*).
8. Le Harpon oriental.	Hérôopolis (*Tell el-Maskhouta*).
9. Le Prospère (?).	Busiris (*Abousîr*).
10. Le Taureau noir.	Athribis (*Benha*).
11. Le Taureau recensé (?).	Pharbaetos (*Horbeit*).
12. Le Veau divin.	Sébennytos (*Samannoud*).
13. La Houlette prospère.	Héliopolis (*Matarieh*).
14. La Marche orientale.	Tanis (*San el-Hagar*).
15. L'Ibis.	Hermopolis parvâ (*Damanhour*).
16. Le Poisson.	Mendès (*Tell el- Rob*ᶜ).
17. Le Trône.	Diospolis katô (*Tell el-Balâmoun*).
18. Le Butite supérieur.	Bubastis (*Tell Basta*).
19. Le Butite inférieur.	Bouto (*Tell el-Faraîn*).
20. L'Arabie.	Phacousa (*Faqous*).

L'ordre des nomes de Haute Égypte était commandé par leur succession le long du fleuve. Celui des nomes de Basse Égypte était plus arbitraire. Les sept premiers s'échelonnaient en double rang le long de la branche occidentale du Nil ; le huitième au contraire se trouvait à l'extrémité orientale du Delta ; les suivants se logeaient en ordre dispersé dans le reste du territoire, pour des raisons, probablement historiques, qui n'ont pas encore été déterminées.

4. Flore et faune

Ce que l'on a dit à propos du peuplement de l'Égypte explique la pauvreté d'une flore et d'une faune qui soient authentiquement autochtones. Il n'y a guère que les plantes aquatiques, comme le lotus blanc et le bleu (le rose a été importé des Indes à l'époque gréco-romaine) et le papyrus, et celles qui peuvent croître sur les grèves à la limite des déserts, comme le dattier, le palmier doum, le sycomore, le saule, le tamaris et l'olivier, qui n'aient pas été importées. Le reste fut introduit d'Afrique ou d'Asie à différentes époques depuis les premiers colons de l'âge néolithique jusqu'aux pharaons qui, au cours de l'histoire, ont ramené de leurs expéditions pacifiques ou guerrières des végétaux à acclimater dans la vallée du Nil. Ainsi la reine Hatchepsout fit cultiver à Thèbes des arbres à encens qu'elle avait envoyé chercher au pays d'Opôné. Thoutmôsis III consacra la décoration d'une chambre du temple de Karnak à la figuration des plantes qu'il avait rapportées de ses campagnes en Asie.

Il en allait de même de la faune égyptienne. N'était indigène à proprement parler que celle qui, à l'origine, avait peuplé la vallée marécageuse et ses abords désertiques : les hippopotames, qui se sont perpétués jusqu'au XIIIe siècle de notre ère dans les fourrés aquatiques du Delta ; les crocodiles, qui n'ont déserté la vallée égyptienne du Nil, devant les remous causés par les bateaux à vapeur, qu'en plein XIXe siècle ; les taureaux sauvages, qui à l'époque d'Aménophis III hantaient encore les vallées du désert et exigeaient des battues royales pour préserver les cultures des dégâts qu'ils causaient dans la plaine ; les lions et les menus fauves du désert, hyènes, chacals, guêpards, petits félins, canidés et gazelles de tout poil ; les reptiles et les scorpions, qui au moment de l'inondation se réfugiaient dans le désert. Les premiers occupants du sol égyptien avaient domestiqué ce qu'ils avaient pu de cette faune, comme d'anciens mythes religieux relatifs à des dieux chasseurs en ont conservé le souvenir. Ils s'étaient procuré, d'Afrique ou d'Asie, des cheptels de bovidés, d'ânes, de chèvres et de moutons qui furent introduits dans la vallée du Nil dès la plus haute antiquité. Le cheval n'y fit son apparition qu'avec les Hyksôs, à la fin du XVIIIe siècle avant notre ère. Il ne fut jamais monté et ne servit qu'à traîner des chars, de parade ou de guerre. Quant au chameau, bien qu'il ait été connu en Égypte dès la Ire dynastie comme un animal exotique qu'on faisait danser dans les réjouissances populaires, il faut attendre l'époque romaine pour le voir acclimaté en nombre comme bête de somme.

5. La reconstruction de l'histoire

Avant le déchiffrement des hiéroglyphes, effectué en 1822 par Champollion, on en était réduit, pour se renseigner sur l'histoire de l'Égypte, à utiliser ce qu'en avaient dit les auteurs grecs, en particulier Hérodote, qui visita l'Égypte sous la domination perse, vers 450 av. J.-C., Diodore de Sicile et le géographe Strabon. On possédait aussi, conservés dans l'historien juif Flavius Josèphe, quelques fragments d'une *Histoire d'Égypte*, écrite en grec au IIIe siècle avant notre ère par le prêtre égyptien Manéthon, qui avait puisé dans les archives des temples.

On avait surtout des listes des dynasties royales extraites de l'ouvrage de Manéthon par des chronographes chrétiens, Jules l'Africain et Eusèbe, citées par l'écrivain byzantin Georges le Syncelle à la fin du VIIIe siècle.

Ces documents ont rendu, et ils rendent encore les plus grands services à la science, en particulier, malgré les fautes de copistes dont elles sont émaillées, les listes de Manéthon, dont la comparaison avec les documents égyptiens a prouvé l'autorité incontestable. Mais pour les autres sources grecques, il convient de ne les utiliser que sous bénéfice d'inventaire. Les visiteurs grecs et romains de l'Égypte ont recueilli, autour des monuments qu'ils visitaient, plus de légendes populaires que d'histoire véritable. Parfois aussi leur esprit critique, s'exerçant à faux, les a induits en erreur. Ainsi, à en croire Hérodote, les constructeurs des grandes pyramides de Guizeh, Chéops, Chéphrên et Mycérinus, auraient précédé de peu Sabacos et se trouveraient postérieurs aux rois thébains. C'est bouleverser l'ordre de l'histoire. Le fait mal interprété qui est à l'origine de cette méprise est la ressemblance frappante qu'on pouvait alors constater entre les œuvres de l'âge des Pyramides et celles de l'époque saïte, celles-ci ayant pris pour règle de pasticher celles-là. Un rapprochement de ce genre avait pour conséquence de reléguer les rois thébains, dont l'esthétique fleurie semblait plus désuète, dans une trop haute antiquité.

Les anciens Égyptiens n'ont jamais fait usage d'une ère pour formuler leurs datations : ils comptaient les années d'après celles du roi régnant et le procédé était repris à chaque nouveau monarque. Les listes royales, datant du Nouvel Empire, qui sont parvenues jusqu'à nos jours sont la Chambre des Ancêtres de Karnak, conservée au Musée du Louvre, la Table d'Abydos, dans le temple de cette ville, la Table de Sakkarah, découverte dans la tombe de Tounroï, et le Papyrus royal du Musée

de Turin. Les trois premiers documents ne donnent qu'un choix de noms ; le Papyrus de Turin, qui comportait une énumération complète, avec l'indication du nombre des années de règne pour chacun des souverains, est sévèrement mutilé.

Il a donc fallu, pour reconstituer dans son ensemble le cadre chronologique de l'histoire égyptienne, faire appel aux données tirées des monuments eux-mêmes et l'établir à l'aide de comparaisons et de recoupements. C'est une méthode pleine d'aléas et de lacunes, car la documentation archéologique est toujours incomplète et elle dépend du hasard qui préside aux découvertes. Aussi la chronologie égyptienne n'est encore, dans son détail, qu'approximative. Dans son ensemble elle a subi, depuis les débuts de l'égyptologie, des réductions constantes, généralement commandées par la confrontation de ses données avec celles de l'archéologie des civilisations limitrophes. Ainsi la date du début de la Ire dynastie, que Mariette, en 1872, plaçait aux environs de 5000 av. J-C, a été progressivement ramenée jusqu'en 3000, et l'on ne peut affirmer qu'elle n'aura pas encore à subir à l'avenir une légère réduction.

Voici quelle est, dans l'état actuel de la science, la chronologie et les divisions universellement admises de l'histoire égyptienne. Les dynasties dont il s'agit sont celles de Manéthon, sans qu'il faille toujours prendre le mot dans son sens strict d'appartenance à la même lignée.

Avant 3000	Les temps préhistoriques
3000-2778	L'époque thinite
2778-2263	L'Ancien Empire
2263-2160	La première période intermédiaire
2160-1785	Le Moyen Empire
1785-1580	La seconde période intermédiaire
1580-1085	Le Nouvel Empire
1085- 333	La Basse Époque
333-30	Les Macédoniens
30 av. J-C-313 ap. J-C	Les empereurs romains

CHAPITRE 2

les temps préhistoriques

1. Développement de la civilisation

La condition de l'homme en Égypte à l'époque préhistorique n'a pas été sensiblement différente de ce qu'elle fut dans les autres régions du monde. L'humanité y passa par les mêmes phases et, pour parer aux mêmes nécessités, elle dut avoir recours aux mêmes inventions. Tout au plus peut-on s'imaginer que la clémence du climat favorisa en Égypte un progrès plus rapide qu'ailleurs sur le chemin de la civilisation.

Aussi les grandes divisions de l'histoire la plus ancienne de l'homme se trouvent les mêmes en Égypte que partout ailleurs. D'après la façon de tailler le silex, qui servit de matériel pour l'outillage et l'armement avant l'emploi des métaux, l'humanité passa dans les parages de la vallée du Nil par les grandes périodes paléolithique, néolithique et énéolithique. La forme générale des outils en silex et la manière de les dresser par percussion et retouches y ressemblait fort à celle en usage dans le reste du monde, et particulièrement dans le nord de l'Afrique.

On n'a jusqu'à présent découvert dans la vallée du Nil ni dans ses abords immédiats aucune trace d'habitations ni même d'outillage remontant à l'époque paléolithique. La raison en est sans doute que, le désert étant encore boisé et giboyeux, les chasseurs paléolithiques aimaient mieux s'y cantonner que de s'aventurer dans une vallée marécageuse et de tant de façons inhospitalière.

Ce fut à l'époque néolithique que, contraints par le desséchement qui transforma les dernières steppes en désert, les tribus de chasseurs s'établirent au bord de

la vallée et qu'ils en entreprirent le défrichement en vue de la culture. L'époque néolithique fait corps avec la suivante, dite énéolithique, pendant laquelle l'industrie du cuivre commença à concurrencer celle du silex pour les usages ménagers et artisanaux. Les subdivisions de ces périodes portent des noms tirés de ceux des localités où furent faites les premières découvertes à leur sujet.

Pour résumer ce que l'on peut conclure de fouilles récentes[1], l'époque néolithique semble avoir commencé en Égypte vers 5500 avant notre ère. Vers 4700 on constate au Fayoum, autour d'un lac notablement plus étendu que le Birket-Karoun d'aujourd'hui, une civilisation particulière qui devait s'y maintenir, non sans finalement évoluer, pendant plus d'un millénaire, jusqu'aux approches de l'ère historique. En Haute Égypte, la plus ancienne culture jusqu'à présent connue est le Tasien, qu'on y trouve autour de 4000 av. J.-C., sans qu'on puisse encore juger de quelle antiquité il y jouissait déjà à cette date. Le Badarien lui succéda vers 3900 et il dura jusqu'au début de l'époque prédynastique, vers 3600 avant notre ère. En Basse Égypte, la chaîne des civilisations successives est moins bien établie, par suite des lacunes de la documentation archéologique. On peut seulement noter l'existence du Mérimdéen, sur la bordure occidentale du Delta, à une date qu'on peut fixer approximativement à 4200, de l'Omarien et du Méadien, que l'on constate, le premier vers 3500, le second vers 3200, dans la région située au point d'évasement du Delta, immédiatement au sud du Caire actuel.

Si l'on compare les deux civilisations, à peu près contemporaines, du Tasien en Haute Égypte et du Mérim-

1. Nous adoptons ici, pour fixer les idées, les dates récemment proposées pour la fin de la préhistoire égyptienne par Robert P. CHARLES, *Essai sur la chronologie des civilisations prédynastiques d'Égypte*, dans *Journal of Near Eastern Studies*, vol. XVI, nº 4, octobre 1957, Chicago, p. 240-253.

déen en bordure du Delta, des différences importantes apparaissent. Dans les villages tasiens de Haute Égypte, les huttes étaient serrées les unes contre les autres ; les silos à grains se trouvaient à l'écart des habitations, ainsi que les nécropoles, où les morts étaient inhumés couchés sur le côté gauche. On y trouve une céramique rouge à bords noircis, mais surtout une céramique noire décorée d'incisions, qui est caractéristique de la culture tasienne. Dans l'outillage, la hache et l'herminette prédominent.

Au contraire à Mérimdé, en Basse Égypte, le village était étalé et les huttes distantes les unes des autres ; les silos étaient construits au voisinage des habitations et les morts enterrés dans le village même, couchés sur le côté droit. Les habitants y domestiquaient le porc. Leur céramique était lisse, soigneusement polie ; elle comportait déjà des vases à pied rond. Dans leur matériel lithique, les pointes en feuilles de laurier sont les pièces les plus fréquentes.

Il serait périlleux de tirer des conclusions trop précises de pareils indices. Ceux-ci mettent pourtant un fait en lumière : c'est que la Haute et la Basse Égypte étaient habitées à l'époque préhistorique par des populations ayant des modes de vie et des traditions différentes. Ces deux groupes correspondent aux deux rassemblements politiques, ou royaumes, qui occupaient la vallée du Nil avant que Menès, roi du Sud, ne conquît le royaume du Nord.

La dernière époque de la préhistoire commence autour de 3600 en Haute Égypte. Elle a reçu le nom de prédynastique, ou Nagadienne, et on la subdivise en trois périodes : le Prédynastique ancien, ou Amratien, qui commence vers 3600 ; le Prédynastique moyen, ou Gerzéen, qui lui succède vers 3300 et le Prédynastique récent, dont les débuts peuvent être fixés vers 3200.

La documentation de cette époque, abondante pour la Haute Égypte et en particulier pour la région de Nagada située, sur la rive gauche du Nil, à une trentaine de kilomètres au nord de Louxor, fait complètement défaut pour le Delta. La raison en est que, tandis que les villages de Haute Égypte étaient établis sur les bords du désert et qu'ils ont été conservés par sa sécheresse, ceux de Basse Égypte, engagés dans la plaine cultivée, sont à jamais inaccessibles sous une épaisse couche de limon et noyés par le relèvement progressif du plan d'eau du Nil, qui gagne en hauteur un mètre environ par millénaire.

Aussi la question de savoir si l'épanouissement que l'on constate dans le niveau culturel de Haute Égypte au cours de la période prédynastique est dû à l'influence du Delta (que tout porte à croire avoir été en possession d'une civilisation plus avancée) reste encore sans réponse, faute de points de comparaison. Jusqu'à présent quelques indices seulement pouvaient plaider en ce sens : le fait que, à partir du Prédynastique ancien, les têtes de masses d'armes perdent l'aspect de disques, qu'elles avaient pris jusqu'alors en Haute Égypte, pour adopter la forme piriforme, qui se trouvait déjà en usage six siècles plus tôt en Basse Égypte, à Mérimdé ; sur les vases décorés de l'époque gerzéenne de nombreuses représentations de bateaux portant des enseignes de nomes du Nord. Mais tout récemment, en 1951, le hasard de fouilles clandestines dans la région de Faqous a fait apparaître sur le marché des antiquités des objets en tous points semblables à ceux que l'on a trouvés dans les tombes du Prédynastique ancien en Haute Égypte : vases et coupes en schiste et en albâtre, palettes découpées en silhouettes d'animaux, bracelets en schiste et en coquille. Une collection en est entrée aussitôt au Musée d'Ismaïliah. Le problème se trouve ainsi débarrassé de l'objection préa-

lable que l'on n'avait jamais découvert en Basse Égypte rien qui fût comparable aux trouvailles de Haute Égypte pour cette période.

Tous les villages de l'époque prédynastique fouillés en Haute Égypte sont de dimensions modestes en comparaison du site à peu près contemporain d'El-Omari à la pointe du Delta. Cela tendrait à prouver que la civilisation urbaine était à ce moment-là moins développée dans le Sud. Pourtant des améliorations notables y apparaissent alors dans l'art de bâtir. Pendant le Prédynastique ancien la coutume de construire comme habitations des huttes circulaires continue, mais, à côté de restes de ces cabanes, on trouve aussi ceux de refuges ovales soigneusement édifiés en pisé. C'est au Prédynastique moyen que la brique crue apparaît comme matériau de construction. Le plan circulaire des habitations cède alors progressivement la place au plan rectangulaire. La forme des fosses funéraires, considérées comme les demeures des morts, subit le même changement.

Pendant le Prédynastique ancien, l'emploi du silex pour l'outillage et l'armement reste encore prédominant. Mais des réalisations artistiques inconnues jusqu'alors font leur apparition. Ce sont des vases de galbes élégants, taillés dans le calcaire, l'albâtre, le basalte et le granit ; des statuettes en ivoire et en os, de grand peignes d'ornement à corps découpé, des palettes à broyer le fard, en schiste vert, dont le contour reproduit des silhouettes d'animaux intelligemment observées. L'ivoire fut alors, et devait rester la matière de luxe par excellence qui permit aux meilleurs artistes des réalisations qui conduisirent l'art de progrès en progrès. Ce fut aussi de cette époque que date l'invention de la frite sableuse comme support à l'émail vitreux, vert ou bleu, déjà timidement employé pour recouvrir des perles de colliers à l'époque badarienne.

Le Prédynastique moyen vit la prédominance du cuivre se réaliser pour les outils et les armes. Cette époque est caractérisée par l'apparition et la diffusion d'une céramique décorée, comme l'Égypte n'en avait pas connue ni ne devait plus en connaître dans le cours de son histoire. Modelée dans une pâte fine de ton clair, cette céramique, qui affectionnait les modèles pansus, à goulot rétréci bordé le plus souvent d'un ourlet, et à fond plat, portait une décoration exécutée au trait violet-brun sombre : semis de spirales imitant peut-être les mouchetures des vases de pierre dure, arbres en éventail, groupes de personnages, files de quadrupèdes ou d'échassiers, lignes ondulées représentant de l'eau et surtout bateaux munis de rames portant au centre deux châteaux surmontés par une enseigne. Le répertoire des vases en pierre dure s'enrichit de formes nouvelles créées pour la céramique. Les amulettes firent leur apparition. Il n'y eut qu'un domaine de l'art qui souffrit de régression : celui des palettes découpées en silhouettes d'animaux, si naturalistes à la période précédente, qui prirent alors des contours bâtards et évoluèrent vers des simplifications plus ou moins géométriques.

Le Prédynastique récent développa ou élimina certaines de ces traditions. Ce fut ainsi qu'il dota l'intérieur des fosses funéraires de parois et de cloisons en briques, qui permirent de ménager des magasins à provisions à côté des cadavres, perfectionnement qui correspondait sans doute à un développement de l'habitation des vivants à la même époque. Par contre l'usage de la céramique décorée tomba complètement en désuétude vers 3100. Mais on retrouve les motifs qu'elle avait utilisés transportés sur les parois d'un caveau préhistorique découvert par Quibell à Hiéraconpolis en 1897. Quelques progrès y sont réalisés : au lieu d'être monochromes les peintures utilisent maintenant trois couleurs, le blanc, le noir et

l'ocre rouge ; le répertoire s'est élargi et les thèmes sont monnayés : autour des bateaux arborant des enseignes, des épisodes de chasse ou de combat sont détaillés et quelques danseuses s'y mêlent. Toutefois le désordre et le manque d'unité de la composition restent les mêmes que sur les vases décorés du Prédynastique moyen.

Cette époque assista à un réveil de la sculpture, que le Prédynastique moyen avait quelque peu négligée. Les statuettes de femmes nues et d'animaux font alors leur réapparition, plus soignées qu'auparavant, surtout quand elles étaient exécutées en ivoire. C'est dans cette matière qu'est sculpté le manche de couteau en silex de Djébel-el Arak acquis par le Musée du Louvre : il est décoré de figurations où sont déjà élaborées les conventions fondamentales qui devaient rester jusqu'à la fin celles du bas-relief pharaonique ; les personnages ne se trouvent plus dispersés sans ordre sur le fond, mais ils sont répartis en registres superposés.

Ce sont les mêmes procédés décoratifs qu'on trouve sur la plupart des palettes en schiste vert, réparties entre divers musées, qui constituent un groupe homogène attribuable à la fin du Prédynastique récent. Leur décoration du reste, qui représente ou symbolise des combats et des prises de villes, évoque des guerres qui précédèrent immédiatement la réunion des deux parties de l'Égypte, et confirme cette datation. Ces palettes n'étaient plus comme auparavant de simples silhouettes de dimensions modestes découpées dans des plaques de schiste. Elles avaient pris la forme, et parfois la grandeur, de petits boucliers oblongs, décorés de bas-reliefs sur les deux faces. Un godet rond, qui se trouvait réservé au centre d'une de ces faces, témoignait de l'utilisation première des objets de ce genre, mais ce n'était plus là qu'un souvenir. Les palettes, sculptées des deux côtés, étaient devenues en réalité des objets votifs, sur lesquels les chefs de guerre faisaient représenter leurs faits d'armes et qu'il déposaient, avec des massues historiées de la même façon, dans le temple du dieu à la bienveillance de qui ils attribuaient leur victoire. Ce fut dans ces conditions que fut découverte, dans le Temple d'Horus, à Hiéraconpolis, la fameuse palette, haute de 64 centimètres, du roi Narmer, qui fut le premier souverain de l'Égypte unifiée, à l'aurore des temps historiques.

2. Les croyances religieuses

Les croyances religieuses des anciens Égyptiens se rattachaient sans aucun doute pour l'essentiel aux temps préhistoriques. En effet les différentes divinités étaient adorées dès les premières dynasties avec des titres et des attributs qui témoignaient déjà pour elles d'un long passé. Une forme anthropomorphe de certaines d'entre elles, estimées secondaires pour les historiens des religions, était déjà courante à l'époque gerzéenne, comme le montrent les statues colossales de Min retrouvées à Coptos.

Le moment n'est pas encore venu de faire avec sécurité le tri de ce qui, dans les croyances égyptiennes d'époque historique, appartient à la préhistoire et de ce qui est développements postérieurs. C'est pourquoi nous plaçons ici en bloc l'exposé général de la religion égyptienne. Beaucoup de ses éléments remontent ou s'apparentent à des données acquises aux temps préhistoriques.

A. **Les divinités**

1. Les dieux locaux. — C'est sans aucun doute à la préhistoire qu'il convient de faire remonter les plus anciens éléments de la religion égyptienne, les dieux locaux. Le caractère de maîtres et seigneurs uniques dans leur ville et dans le territoire adjacent suppose une époque d'extrême morcellement politique pendant laquelle les

cités nouvellement fondées par des tribus descendues du désert étaient indépendantes les unes des autres et n'honoraient que la divinité qui avait présidé à leurs pérégrinations antérieures.

Il est impossible de dresser la liste complète de ces divinités primitives dont certaines, au cours des âges, ont changé de caractère et parfois même de nom sous l'influence du syncrétisme et de la mythologie des temps postérieurs. L'énumération des principaux dieux de l'époque historique qui ont conservé le caractère de divinités locales a de grandes chances d'en renfermer beaucoup qui remontent à ces origines. Ce sera en même temps une vue d'ensemble jetée sur le panthéon égyptien.

On trouvera après par ordre alphabétique la liste des principales divinités égyptiennes avec la mention de leur ville, l'indication de leur caractère dominant, leur iconographie, leurs relations de famille dans la mythologie d'époque historique et, s'il y a lieu, leur animal sacré, qui fut à l'origine leur symbole, leur truchement, peut-être même leur totem.

A ce sujet certaines divinités pouvaient être en principe figurées par toutes les combinaisons intermédiaires entre cet animal et la forme humaine : aspect purement humain ou purement animal, personnage à tête d'animal, ou bien portant sur sa tête un attribut de cet animal, à moins que ce ne fut l'image de cet animal.

Les divinités locales, maîtresses de territoires, n'étaient pas nécessairement des dieux mâles. Un certain nombre des seigneuries primitives, et non des moindres, appartenaient aussi de toute antiquité à des déesses.

Quelques dieux dont il est avéré qu'ils n'ont pas apparu avant l'époque historique ne se trouvent pas recensés dans cette liste. Ils seront mentionnés dans les paragraphes relatifs à la religion de l'époque où ils se sont m anifestés

Principales divinités masculines

Nom	Seigneur de	Caractère	Iconographie	Relations de famille	Animal sacré
Anubis	Cynopolis	Dieu de la momification et des morts.	Homme à tête de chacal.	Variables selon les lieux.	Chacal
Atoum	Héliopolis	Soleil du soir	Roi coiffé de la double couronne.	Père des Ennéades héliopolitaines.	Taureau Mnévis, Lion Ichneumon Serpent
Chou	Léontopolis	Dieu cosmique identifié avec l'air.	Homme portant une plume d'autruche sur la tête.	Fils de Rê, époux de Tefnout.	Lion
Harakhtès	Héliopolis	Horus le Grand identifié au Soleil.	Dieu à tête de faucon surmontée par un disque solaire.	Père des Ennéades héliopolitaines.	
Harsaphès	Héracléopolis		Dieu bélier ou à tête de bélier.	Époux d'une Hathor locale.	Bélier
Horus le Grand ou Haroéris	Sam-Behdet	Dieu du ciel, souche de la monarchie pharaonique.	Faucon ou homme portant le disque solaire sur sa tête.		Faucon
Horus l'Enfant			Jeune prince portant le doigt à sa bouche.	Fils d'Orisis et d'Isis.	Faucon
Kêb		Dieu cosmique identifié à la terre.	Homme couché le corps parsemé de verdures.	Fils de Chou, époux de Nout.	

Nom	Seigneur de	Caractère	Iconographie	Relations de famille	Animal sacré
Khenta-mentiou	Abydos	Dieu des morts identifié à Osiris à partir du Moyen Empire.			Chacal
Khnoum	Éléphantine	Modeleur des dieux et des hommes sur un tour de potier.	Dieu à tête de bélier aux cornes horizontales.	Époux de Satis et père d'Anoukis.	Bélier
Khopri	Héliopolis	Dieu soleil assimilé à Atoum et à Rê.	Homme dont la tête était remplacée par un scarabée.		Scarabée
Min	Coptos et Panopolis	Dieu des caravanes dans le désert.	Homme ithyphallique brandissant un fléau au-dessus de sa tête.	Époux d'une déesse identifiée plus tard avec Isis.	
Montou	Hermonthis	Dieu guerrier	Dieu à tête de faucon ou de taureau, armé d'un arc et d'une hache.	Époux de Rât-Taoui et père d'une forme d'Horus.	Taureau Boukis
Nefertoum	Memphis		Dieu à la tête surmontée d'une fleur de lotus.	Fils de Ptah et de Sekhmet.	
Onouris	This	Assimilé à Chou.	Dieu à robe bariolée, la tête surmontée par deux longues plumes droites tirant sur une corde qui descend du ciel.		
Ophois	Assiout	Dieu guerrier.	Loup debout sur une enseigne.		Loup
Osiris	Busiris et Abydos	Roi des morts.	Homme serré dans un maillot de momie, coiffé d'un haut bonnet conique flanqué de deux plumes. Ses mains, ramenées sur la poitrine, tenaient un fléau et une crosse	Époux d'Isis, père d'Horus l'Enfant.	
Ptah	Memphis	Patron des sculpteurs et forgerons.	Homme momifié, la tête rase, tenant à deux mains un long sceptre.	Époux de Sekhmet, père de Néfertoum.	
Rê	Héliopolis	Dieu cosmique dont le nom signifie « le Soleil ».	Assimilé à Khopri dans son rôle de soleil du matin et à Atoum comme soleil du soir.		
Sébek	Fayoum et Kom Ombô.		Crocodile ou homme à tête de crocodile.	Fils de Neith, époux d'une Hathor.	Crocodile
Seth	Ombos et Avaris	Dieu guerrier au service de Rê, antagoniste d'Osiris.	Guerrier armé à tête d'animal fabuleux : museau busqué et longues oreilles.	Frère d'Osiris, époux de Nephtys.	
Sokaris	Sakkarah	Dieu des morts.	Momie à tête de faucon.		
Sopdou	Saft-el-Henné	Dieu guerrier.	Guerrier asiatique ou faucon momifié.		

Principales divinités féminines

Nom	Dame de	Caractère	Iconographie	Relations de famille	Animal sacré
Anoukis	Ile de Sehêl	Déesse de la première cataracte.	Femme coiffée d'un haut bonnet cylindrique côtelé, évasé au sommet.	Fille de Khnoum.	
Bastis	Bubaste	Déesse guerrière	Femme à tête de chatte.		Chatte
Hathor	Aphroditopolis et Dendérah.	Déesse des réjouissances et de l'amour.	Vache ou femme à tête de vache, portant sur la tête un disque solaire entre deux cornes lyriformes.	Femme d'Horus.	Vache
Héket	Région de la première cataracte.	Assistante de Khnoum pour le modelage des êtres sur le tour à potier.	Femme à tête de grenouille.	Épouse de Khnoum	
Isis	Iséion	Compagne et protectrice d'Osiris.	Femme portant sur sa tête un siège, hiéroglyphe de son nom.	Épouse d'Osiris et mère d'Horus l'Enfant.	
Maât		Déesse théologique jouant le rôle d'un Logos féminin dans la théologie solaire.	Femme portant sur sa tête une plume d'autruche, hiéroglyphe de son nom.	Fille de Rê	
Neith	Saïs	Assimilée par les Grecs à Athénè.	Femme portant la couronne du Nord et tenant en main un arc et deux flèches.	Mère de Rê dans la théologie de Saïs.	
Nekhbet	Hiéraconpolis	Déesse dynastique de Haute Égypte.	Vautour ou femme portant la couronne du Sud.		
Nephtys	Diopolis parva	Assistante d'Osiris et d'Isis.	Femme portant sur sa tête l'hiéroglyphe de son nom.		
Outo	Bouto	Déesse dynastique de Basse Égypte.	Déesse-serpent.		
Pakhet	Spéos Artémidos		Déesse-chatte.		
Satis	Éléphantine	Déesse de la première cataracte.	Femme portant la couronne du Sud combinée avec deux cornes lyriformes.	Épouse de Khnoum	
Séchat		Annaliste des dieux	Femme vêtue d'une peau de léopard, tenant un calame et un godet d'encre.		
Sekhmet	Réhésou	Déesse guerrière	Femme à tête de lionne.	Épouse de Ptah, mère de Néfertoum.	
Selkis		Punisseuse des crimes.	Scorpion à tête de femme ou femme à la tête surmontée par un scorpion.	Mère d'Harakhtès.	

2. Les dieux cosmiques. — La limite n'est pas toujours facile à préciser entre les plus anciennes divinités locales, cantonnées dans leurs fiefs traditionnels, et celles dont l'existence se justifie par le besoin d'expliquer la constitution de l'univers. Celles-ci, qu'on nomme « dieux cosmiques », relèvent d'un autre ordre de préoccupations, théoriquement moins ancien, mais qui a débuté lui aussi au cours de la préhistoire. Aussi certaines divinités cosmiques ont acquis dès le début de l'histoire les caractères des dieux territoriaux, qui étaient de posséder un temple au milieu d'un canton leur appartenant en propre. C'est pourquoi nous avons inclus pour la commodité dans les tableaux qui précèdent quelques divinités qui étaient à l'origine des déités cosmiques. Les principales de celles-ci étaient :

L'Océan, eau primordiale, origine de toutes choses, qui enveloppait le monde de toutes parts.

Le Ciel, personnifié par la déesse Nout. Il était imaginé comme une femme gigantesque dont le corps était arqué en voûte au-dessus de la terre, la bouche et l'aine à hauteur des horizons oriental et occidental.

Une autre conception faisait du ciel une vache au pelage étoilé, campée sur ses pattes au-dessus de la terre. C'était peut-être là la forme la plus ancienne de la déesse Hathor. Ou bien le ciel était interprété comme un immense flot dérivé de l'abîme. Sa déesse dans ce cas était encore une vache, Méthyer.

Nous avons déjà parlé du Soleil, Rê. Il était censé traverser le ciel sur deux barques pourvues d'équipages, celle du jour, la Maândjet, et celle de la nuit, la Masaktet, s'engouffrer le soir dans la bouche de la déesse Ciel, voyager la nuit à l'intérieur de son corps et renaître d'elle au matin comme un nouveau soleil. Une ancienne tradition faisait aussi de lui un scarabée poussant devant lui la boule où il enfermait ses œufs, Khopri. Ce nom fut par la suite réservé au Soleil du matin, tandis que le dieu local d'Héliopolis, Atoum, était assimilé au Soleil du soir. Celui-ci était représenté avec les attributs d'un pharaon. Il avait toujours à ses côtés une déesse émanée de lui, Maât, personnification de la Justice ou Vérité, les deux conceptions s'exprimant en égyptien par le même mot. On la figurait comme une jeune femme portant sur sa tête l'hiéroglyphe de son nom, une plume droite.

La Lune, qui fut assimilée couramment soit à Thot, soit à Khonsou.

Les Étoiles, dont les plus vénérées furent Sothis, dont le lever héliaque, en indiquant le début de la crue du Nil, marquait le commencement de l'année, et Orion, qui avait été très anciennement le chef des morts béatifiés dans le ciel sous forme d'astres.

La Terre ou Kêb, époux de Nout, dont il avait été séparé violemment par Chou. Il était représenté gisant, le corps parsemé de végétation.

L'Air, personnifié par Chou, dieu de Léontopolis. Celui-ci s'était glissé entre le ciel et la terre, Nout et Kêb, qui se tenaient étroitement embrassés. Il les avait désunis de force et il continuait à soutenir Nout en l'air de toute la hauteur de ses bras. Il était en somme l'espace vide et sec entre le ciel et la terre.

3. Demi-dieux ou génies. — Modestes déités, créations du folklore ou survivance de religions disparues, ces dieux étaient plus mêlés que les grands dieux à la vie quotidienne du peuple. Ils n'avaient pas de sanctuaires et ils ne jouaient aucun rôle dans les spéculations de théologiens.

C'étaient d'abord les génies agricoles : Hâpi, le Nil, plantureux personnage vêtu de la simple ceinture à lanières des mariniers et la tête surmontée d'une touffe de papyrus, Sékhet, la campagne fertile, un lotus sur

le front, NÉPRI, le génie du grain, ERNÉNOUTET, la déesse de la moisson, et d'autres encore qui se laissent juste entrevoir.

Puis la phalange des déesses qui s'affairaient, chacune à son rôle, autour des naissances : une désse à tête de grenouille, assimilée à Héket, qui donnait le souffle de vie, MESKHÉNET, qui présidait à l'enfantement, et les SEPT HATHORS, qui fixaient le destin du nouveau-né.

D'une façon plus générale, THOUÉRIS, tout en protégeant spécialement les femmes enceintes, était une garde toute-puissante contre les mauvais esprits, avec son corps d'hippopotame, sa gueule de crocodile, ses pieds de lion et ses mains de femme. BÈS, le bon nain difforme et jovial, à la barbe hirsute, à la langue pendante, au ventre ballonné, aux jambes torses, à la queue de léopard, jouait le même rôle et de plus présidait à la musique, aux danses et à la toilette.

4. Animaux sacrés. — Leur culte, qui frappa si vivement les voyageurs grecs et romains lorsque ceux-ci visitèrent et décrivirent l'Égypte, remonte certainement à l'âge préhistorique puisque la Pierre de Palerme, ces annales du début de la monarchie pharaonique, mentionne la célébration du taureau Apis à la fin de la première dynastie.

Les plus célèbres de ces animaux furent : les taureaux APIS, incarnation de Ptah à Memphis, MNÉVIS, celle du Soleil à Héliopolis et BOUKIS, celle de Montou à Hermonthis ; le bélier d'Amon à Thèbes, celui de Khnoum à Éléphantine et celui d'Harsaphès à Héracléopolis ; le bouc d'Osiris à Busiris et à Mendès ; le crocodile de Sébek au Fayoum et la chatte de Bastis à Bubaste.

Les théologiens égyptiens pensaient que certains animaux étaient sacralisés par la présence en eux d'une des âmes appartenant à une divinité. Il est donc possible

que leur culte comme incarnation des dieux remonte à une époque où, l'art de la statuaire étant encore inconnu, on imagina de rendre un culte à ces dieux dans des symboles vivants de leur qualité essentielle, force génératrice, valeur guerrière, etc. Cela repousserait au-delà de l'époque gerzéenne, à laquelle il faut attribuer les idoles de Min, rudimentairement taillées dans le calcaire, qui ont été trouvées par Petrie à Coptos. Dès cette époque reculée les animaux sacrés étaient certainement, comme ils le furent plus tard, reconnus à certaines marques distinctives de leur robe ou de leur plumage.

Lorsque le développement de l'art de la sculpture permit d'offrir aux dieux, pour incarner leurs âmes sur terre, des reposoirs indestructibles en pierre, bois ou métaux précieux — les statues divines —, le vieux culte des animaux, depuis longtemps devenu de tradition, ne fut pas aboli pour autant. Seulement les animaux sacrés ne furent plus logés dans les temples mêmes. A Médamoud, au nord-est de Karnak, où des fouilles ont mis au jour le sanctuaire d'un taureau sacré, rebâti à l'époque ptolémaïque, cette installation faisait corps extérieurement avec le temple, dont elle doublait à peu près la masse, mais sans communiquer intérieurement avec lui. Un accès indépendant, ménagé sur le côté de la première cour, menait droit, par un long corridor, à un pavillon édifié dans un jardinet à l'arrière du sanctuaire du temple. C'était là que l'on entretenait le taureau sacré de Montou et que celui-ci rendait des oracles, pour les fidèles qui venaient le consulter sans avoir à passer par le temple proprement dit.

Une audience aussi facile, alors que les divinités du temple lui était absolument inaccessibles, ne pouvait manquer d'encourager la dévotion de la foule. Celle-ci s'y porta toujours avec ferveur : les modestes stèles dédiées à Apis, à Mnévis ou à l'oie d'Amon en font foi.

B. Les spéculations religieuses

C'est encore à l'époque préhistorique qu'il faut faire remonter les plus anciennes spéculations religieuses théologiques ou mythologiques, qui accompagnaient nécessairement les différents cultes, depuis le moment où les cités isolées commencèrent à fusionner jusqu'à celui où il ne resta plus en présence dans la vallée du Nil que deux royaumes, celui du Sud et celui du Nord, à l'aurore de l'histoire.

Les étapes de cette fusion progressive furent obligatoirement marquées par des rapprochements et des groupements sans cesse renouvelés entre les dieux. Aucune des plus anciennes divinités territoriales ne resta à l'état de « dieu unique et solitaire » qui était primitivement le sien quand elle s'était installée dans la vallée du Nil avec le clan de ses adorateurs, comme un puissant seigneur terrien résidant dans ce qui était son palais : le temple principal de la petite capitale sur laquelle régnait son fils et successeur, le dynaste local. Là, au gré peut-être des alliances de clans nécessitées par la politique, ces dieux avaient pris femme et enfant. Il se constitua de la sorte des « triades » locales, qui furent, semble-t-il, les plus anciennes tentatives pour hiérarchiser les dieux, à l'échelon des cités encore indépendantes.

Ces combinaisons de cultes n'allaient pas sans la cristallisation autour des divinités en cause d'une légende mythologique retraçant leur histoire et justifiant l'adoration qu'on leur vouait. Il ne reste plus grand chose, dans les textes hiéroglyphiques, de ces mythes primitifs dans lesquels le dieu de chaque ville jouait le rôle de dieu suprême. Les triades locales avec leur mythologie ont été entraînées, refondues et amalgamées dans le mouvement de plus vastes synthèses, qui avec l'unification progressive de l'Égypte eurent l'ambition de fournir aux petits royaumes prédynastiques un système religieux adéquat à leur puissance territoriale, en assurant la prééminence au dieu de leur capitale. Ainsi naquirent des synthèses mythologiques, irréductibles les unes aux autres, malgré les tentatives des théologiens d'âge postérieur, dont on retrouve des bribes dans les croyances égyptiennes jusqu'à la fin de la civilisation pharaonique.

C. La philosophie religieuse

Il n'y a jamais eu, semble-t-il, dans l'ancienne Égypte de traité philosophique de religion. Mais dans les livres de sagesse, dont les plus anciens remontent au début de l'Ancien Empire, on trouve exprimé le point de vue courant de la classe cultivée sur la Divinité. Ce point de vue est franchement monothéiste, au moins d'expression. On y parle de « Dieu » dans des termes que les grandes religions monothéistes actuelles ne désavoueraient pas. Le mot employé, *pa-néter*, a passé du reste en copte, *pnouté*, pour désigner, dans les traductions de la Bible, le Dieu de l'Ancien et du Nouveau Testament.

On a essayé d'amoindrir la valeur de cette constatation en prétendant que *néter* n'est qu'un terme désignant « le divin » impersonnel, force diffuse dans la nature et se manifestant particulièrement dans les êtres sacrés. Mais les traits qui décrivent ce « divin » comme prenant soin des hommes, jugeant leur conduite, les récompensant ou les punissant, dirigeant les événements et dispensant la sagesse, ne s'accordent pas avec une notion aussi imprécise. Il s'agit bien d'un Dieu personnel dans les écrits de sagesse dont la tradition s'est conservée pendant toute la durée de la littérature pharaonique.

Cette tradition a toutes chances de remonter aussi à la préhistoire et de s'apparenter à travers les âges à la philosophie rudimentaire qui entourait les dieux primi-

tifs des premières cités préhistoriques. Transmise, aussi bien dans les locutions du langage populaire que dans les cercles cultivés, parallèlement aux doctrines élaborées par les temples, elle n'a jamais cessé d'influencer celles-ci et de les solliciter dans le sens du monothéisme.

Mais elle ne réussit jamais à prendre le dessus. D'abord, bien qu'ayant derrière elle une tradition ancienne, elle se heurtait aux traditions polythéistes qui, au bout de peu de temps, eurent l'apparence d'être aussi anciennes qu'elle. Entre deux traditions l'Égyptien de jadis n'a jamais voulu faire de choix : il a préféré accepter les inconciliables. Ensuite le fait que la légitimité du pouvoir royal était fondé en dernier ressort sur la succession, à titre de descendant, de chacune des divinités locales obligea toujours le roi régnant à entretenir le culte de celles-ci par des constructions et par des dotations de revenus. Ce fut en définitive la structure même de la monarchie pharaonique qui contribua le plus efficacement au maintien intégral d'un polythéisme de fait qui, sans cette consécration officielle et sans cesse renouvelée, se fût peut-être épuré — et s'épura parfois de fait — sous l'influence de la sagesse monothéiste.

3. Le culte funéraire

A. **Les croyances sur l'au-delà**

S'il y eut une croyance bien ancrée de toute antiquité dans l'esprit des anciens Égyptiens, ce fut celle de la survie de l'homme après la mort. Les précautions prises pour l'ensevelissement des défunts dès les époques préhistoriques en fournissent la preuve.

La conception que les Égyptiens avaient du composé humain n'est pas encore d'ailleurs parfaitement tirée au clair, même pour les époques plus tardives. En plus du corps, ils attribuaient à l'homme deux éléments : le *ba*, qui semble devoir être rendu assez exactement par « âme », et qu'ils figuraient volontiers sous l'aspect d'un oiseau à tête humaine ; le *ka*, dans lequel certains égyptologues ont voulu voir un reflet immatériel du corps, un « double », d'autres un génie protecteur naissant avec l'homme et prenant soin de lui après le trépas, d'autres enfin la « qualification » faite par le Créateur, qui, sous forme d'un influx, donnait à tous les êtres leur dignité propre.

Quoi qu'il en ait été, la mort était regardée par les Égyptiens comme une séparation de l'élément corporel et des éléments spirituels.

Le premier article de leur croyance, de toute évidence le plus ancien, était que le principe immatériel de l'être humain, son esprit, continuait à vivre en liaison étroite avec le cadavre et, peut-on dire, en sa dépendance.

La tombe où le mort était enseveli donnait accès par son puits funéraire à une région souterraine inaccessible aux vivants. Le caveau où l'on descendait le corps devenait l'habitat éternel de l'âme. Dans son existence infraterrestre, celle-ci y trouvait asile et repos et s'y nourrissait grâce au culte rendu par les vivants. La vie qu'elle y menait était sans doute assez diminuée mais, toutes précautions prises, elle pouvait être tranquille et même heureuse.

B. **Les rites funéraires**

Ce fut de cette vieille religion chthonienne des morts que procéda le souci, non seulement d'alimenter le défunt dans sa tombe, mais aussi, ce qui en était la condition *sine qua non*, d'y conserver son cadavre intact. Pour ce faire, il n'était besoin que de choisir un lieu d'ensevelissement à l'abri de l'humidité. Le sol des déserts assurait la dessiccation des corps.

Aussi la momification fut inconnue des époques les plus anciennes. Elle ne devait commencer que sous le

Moyen Empire, par une toilette extérieure, à la résine, des cadavres. Ce ne fut que sous le Nouvel Empire qu'elle créa de nouvelles méthodes et fut élevée à la hauteur d'un art véritable.

Quelque chose du plus ancien rituel funéraire, l'épisode de la capture de l'âme, s'était conservé à l'époque pharaonique dans la cérémonie de l'« Ouverture de la bouche ». Pour les primitifs d'Égypte en effet, comme encore aujourd'hui pour beaucoup de peuplades africaines, l'âme, mise en liberté par la mort et risquant de périr misérablement de multiples manières, devait être prise à la chasse et réintégrée dans le corps par la vertu de rites magiques. Mais elle se trouvait dès lors dans un état d'infériorité qui la laissait à la merci de la bonne volonté des vivants. L'homme mort en effet, ainsi remis en vie, était incapable de se défendre aussi bien des humains que des maladies, et au surplus de se procurer sa subsistance. Ses descendants devaient prendre ce soin pour lui, s'ils ne voulaient pas courir le risque que l'esprit du défunt se vengeât cruellement sur eux avant de périr lui-même.

C. **Les offrandes funéraires**

Un banquet servi auprès de la tombe, le jour des funérailles inaugurait une série de repas funéraires pris en commun auprès du mort aux grandes fêtes de la nécropole. Mais des réfections à des dates aussi espacées ne suffisaient pas à nourrir les trépassés. Il leur fallait comme aux vivants une alimentation quotidienne.

Le culte journalier des morts répondait à ce besoin. Il fut pratiqué dès la préhistoire par des oblations de pains et des libations d'eau fraîche accomplies sur la place de culte accolée à chaque tombe. Cela n'empêcha jamais les Égyptiens d'emmagasiner auprès du cadavre quelques aliments en nature, parfois soumis aux pratiques de la dessication, et plus tard de l'embaumement, pour qu'ils durassent aussi longtemps que le corps ; souvent aussi, lorsque leur présence fut devenue purement rituelle, ils furent modelés dans la terre glaise ou sculptés dans le calcaire. Si abondants toutefois que fussent ces aliments (et ils ne le furent jamais beaucoup, sauf dans les caveaux d'époque thinite), ils ne pouvaient de toute évidence suffire à sustenter le mort pendant l'éternité. Ils ne constituèrent jamais qu'une réserve à toutes fins utiles, un en-cas. En définitive l'alimentation des défunts incombait tout entière à la bonne volonté des vivants.

CHAPITRE 3

l'époque thinite (3000-2778 env. av. J.-C.)

1. Histoire

L'histoire la plus ancienne de l'Égypte n'est pas facile à reconstituer.

Certes les documents ne font pas défaut. En plus des listes de Manéthon, déjà mentionnées, on possède, rédigées par les Égyptiens eux-mêmes sous la XIXe dynastie, des énumérations partielles de rois, dont il a été également question plus haut. Un peu plus ancienne, puisqu'elle remonte à Thoumôsis III, est la liste donnée par la Chambre des Ancêtres, au Musée du Louvre, mais elle n'offre qu'un choix restreint de noms, et aucun en tout cas qui appartienne aux trois premières dynasties.

A côté de cette documentation, livresque pourrait-on dire, on en possède une archéologique, qui va en s'accroissant d'année en année depuis les fouilles des tombes royales d'Abydos, commencées par Amélineau en 1897 et continuées ensuite par Petrie. D'autres sites d'époque thinite ont fourni leur apport. On est maintenant en possession d'un ensemble considérable de stèles, vases, empreintes de sceaux, tablettes en ivoire ou en bois, qui livrent les noms des premiers monarques qui régnèrent sur l'Égypte et, par des rapprochements et des comparaisons, se laissent ordonner chronologiquement.

A première vue la confrontation de ces noms avec ceux des sources écrites est déconcertante : ils ne paraissent pas concorder. Pourtant, à y regarder de plus près, cer-

tains d'entre eux offrent des ressemblances évidentes. On peut alors dans quelques cas justifier leur déformation par des confusions dues à l'ignorance où, passée l'époque thinite, les scribes égyptiens se sont trouvés des conventions spéciales à l'écriture archaïque. Sur celles-ci du reste nous hésitons encore nous-mêmes puisque nous ne savons pas avec certitude s'il convient de lire Djet ou Ouadji, Den ou Oudimou, Mounéter ou Ninéter. De plus les copistes grecs qui ont transmis le texte de Manéthon ont pu aussi se tromper dans l'orthographe de noms qui les embarrassaient par leur étrangeté. Enfin, dans le cas où ces explications viennent à faire complètement défaut, il reste la ressource de supposer qu'on se trouve en présence de deux noms différents du même roi : celui de naissance d'une part et celui d'intronisation comme Horus d'autre part. C'est en particulier la solution qu'on penche à adopter pour le premier roi de la première dynastie, Narmer-Menès.

A. **Première dynastie**

MONUMENTS	LISTES ROYALES DU NOUVEL EMPIRE			MANÉTHON
	Papyrus de Turin	Table d'Abydos	Table de Sakkarah	
Horus « Scorpion »				
Horus Narmer	Meni	Meni		Menès
Horus Âha	Ity	Téti I		Athôtis
Horus Djer	Itety	Itety		Kenkenès
Horus Ouadji, roi Iterti	Itioui	Itiou		Ouénéphès
Horus Oudimou, roi Khasti	Hesepti	Hesepti		Ousaphaïs
Horus Âdjêb	Méribiapen	Méribiap	Méribapen	Miébis
Horus Semerkhet, roi Iry-Néter	Chepsès	Chepsés		Sémempsès
Horus Kaâ, roi Sen	Kébeh Biounéter	Kébeh	Kébehou Biounéter	Biênékhès

Le monarque qui vient en tête de liste est appele par les historiens modernes le roi « Scorpion » parce que cette bête venimeuse sert à écrire son nom, sans qu'on sache encore à quelle lecture de mot désignant cet arachnide il convient de s'arrêter. Il est surtout connu par une tête de massue en calcaire trouvée dans le temple d'Hiéraconpolis, qui porte des représentations réparties sur trois registres : on y voit, suspendus ou suppliciés à des potences, les symboles des habitants du Delta et des nomades du désert ; au-dessous le roi, au bord d'un fleuve, entame à la pioche le terrain pour creuser un canal de dérivation ou pour procéder à la fondation d'un édifice ou d'une ville. C'est une victoire militaire et l'organisation du pays qui se trouvent ainsi commémorées. Pourtant le fait que le roi « Scorpion » soit coiffé seulement de la couronne du Sud donne à penser que le Delta n'était pas encore rangé sous son autorité : sa domination ne devait s'étendre que jusqu'à Tourah, où l'on a recueilli un tesson de poterie portant son nom. Le roi « Scorpion » serait ainsi le dernier des « Suivants d'Horus », dont le règne, d'après les Égyptiens, avait précédé la première dynastie pharaonique. Sa victoire sur le Nord aurait préparé le triomphe final de son successeur.

Celui-ci fut Narmer, de son nom d'Horus, qui fut probablement Menès, de son nom de naissance. En effet le nom de Menès se lit sur deux tablettes de l'époque de l'Horus Âha, dans un contexte tel qu'il est impossible de ne pas reconnaître en lui le prédécesseur de ce roi, autrement dit Narmer. Narmer, « le Silure douloureux », serait le nom d'intronisation de Menès. Il est bien dans la ligne des noms d'animaux redoutables assumés par certains monarques — comme « le Scorpion » et plus tard « la Vipère » (Ouadji) —, qui, à cette époque critique de formation de l'Égypte, définissaient ouvertement leur politique royale contre les récalcitrants.

Tout ce que les monuments permettent de dire au sujet de Narmer-Menès est tiré des représentations figurées sur la palette et sur la massue qu'il déposa comme *ex voto* dans le temple d'Horus à Hiéraconpolis. Sur la palette, le roi est figuré d'un côté assommant un ennemi qui appartient, précise la légende, au nome du Harpon et représente six mille habitants du Delta ; sur l'autre face, on voit Narmer s'avancer, à la suite des enseignes, vers un champ de carnage où gisent, sur deux rangées, dix cadavres décapités, la tête déposée entre les jambes. Sur la massue, Narmer, trônant sur une estrade, assiste à l'apport, comme butin, de prisonniers chiffrés au nombre de 120 000, de 400 000 taureaux et de 1 422 000 chèvres. Comme le souverain est coiffé alternativement de la couronne du Sud et de celle du Nord, il n'y a pas de doute que la guerre commémorée là n'ait eu comme résultat la conquête et l'annexion du Delta.

En dehors de cela on ne sait rien d'assuré sur Narmer-Menès. Hérodote affirme qu'il fonda Memphis : c'est possible, mais des documents de l'époque ne l'ont pas encore confirmé. On admet généralement que Narmer continua à régner à This, d'où il était originaire au dire de Manéthon, et qu'il se fit enterrer, ainsi que ses successeurs, dans la nécropole du nome, à Abydos. Amélineau et Petrie y ont en effet découvert une série de tombes royales, dévastées dès l'antiquité, qui remontent aux deux premières dynasties et dont l'appartenance était assurée, pour six d'entre elles, par des stèles royales.

Dans l'une d'elles, celle de l'Horus Djer, on trouva un bras de squelette portant encore, entre autres bijoux, un splendide bracelet au nom de ce roi. Cela prouve que, dans ce cas du moins, il ne s'agissait pas de simples cénotaphes édifiés dans une nécropole particulièrement fameuse. C'est pourtant actuellement l'opinion d'Emery sur les tombes royales d'Abydos. L'éminent fouilleur de la

nécropole de Sakkarah estime y avoir retrouvé les véritables tombeaux des rois de la première dynastie, en particulier celui de l'Horus Âha, qu'il identifie d'ailleurs à Menès. Rien jusqu'à présent n'est moins sûr.

On admet généralement que le successeur de Narmer fut l'Horus Âha, « le Guerrier », pour lequel ce nom d'intronisation était à lui seul un programme. Il lui fallait en effet défendre le nouvel état fondé par Menès contre les dissidences intérieures et les convoitises de l'extérieur. Aussi l'Horus Âha, comme une tablette d'ivoire en fait foi, célébra avec solennité la fête anniversaire de la réunion du Sud et du Nord. A en croire Maréthon, il construisit le palais royal de Memphis. Il chercha à s'attirer la sympathie du Delta, en mal latent de sécession, en construisant à Saïs un temple de la déesse Neith et en épousant une certaine Neith-hotep, qui était probablement de la lignée des rois détrônés de cette cité. A ses frontières, Âha remporta une victoire sur les Nubiens.

Ses successeurs semblent avoir suivi la même politique. D'après les renseignements fournis par les tablettes — plaques d'ivoire ou de bois attachées aux jarres à provisions et portant, à titre de datation, une évocation pictographique des événements saillants de telle ou telle année de règne, l'Horus Âdjib continua à assurer l'organisation du pays par des fondations de villes et des recensements, dont le plus ancien connu est attesté sous son règne. L'Horus Oudimou contracta, comme l'avait fait Âha, un mariage avec une princesse saïte, Méret-Neith. Pour approvisionner en matières premières les industries naissantes l'Horus Djer organisa une expédition en Nubie ; l'Horus Ouadji dépêcha des caravanes vers les mines du littoral de la Mer Rouge et l'Horus Sémerkhet vers le Sinaï. Ces rois se vantent d'avoir remporté des victoires sur les peuplades du désert oriental.

La fin de cette dynastie semble avoir été troublée par des révolutions de palais. En effet l'Horus Sémerkhet fit marteler partout où il put les atteindre les noms d'Âdjib et de sa propre mère Méret-Neith. Le nom de Sémerkhet fut à son tour traité de la même façon par son successeur, l'Horus Kaâ, qui respecta par contre les noms d'Âdjib et de Méret-Neith. L'explication la plus simple est que Sémerkhet fut un usurpateur. C'est peut-être pour cela que la Table de Sakkarah a passé son nom sous silence. Quant au fait que cette même Table commence la liste de la première dynastie par Âdjib (Miébis) sans mentionner les souverains antérieurs, on y voit l'indice que ce serait ce souverain qui aurait en réalité fondé Memphis, dont on ne trouve effectivement aucune mention antérieure à son règne.

B. **Deuxième dynastie**

MONUMENTS	LISTES ROYALES DU NOUVEL EMPIRE			MANÉTHON
	Papyrus de Turin	Table d'Abydos	Table de Sakkarah	
Horus Hétepsekhmoui		Bédjaou		Boêthos
Horus Nébirê	Kakaou	Kakaou	Kakaou	Kaïékhôs
Horus Ninéter	Binéter	Nibinéter	Binéterou	Binôthris
Roi Ouneg	Ouadjnas	Ouadjnas	Oudjnas	Thlas
Roi Sénedj	Sénedj	Sendi	Sénedj	Séthénès
Horus Sékhemib, roi Péribsen				Khaïrès
Horus Khâsékhem				
Horus Khâsékhemoui				
	Néferkérê I		Néferkérê I	Népherkhérès
	Néferkasokar		Néferkasokar	Sésôkhris
	Houdjéfa		Houdjéfa	Khénérès
	Bebty	Djadjaï	Bébi	

On ignore encore sous l'influence de quels événements et dans quelles circonstances s'effectua le passage de la première dynastie à la seconde.

Les cinq premiers rois de cette dynastie régnèrent effectivement à Memphis puisqu'ils eurent leur sépulture à Sakkarah. Mais sous le sixième, Péribsen, il semble s'être produit une révolution, sans doute aussi bien politique que religieuse, qui fit que le roi, au cours de son règne, changea de nom : de Pérenmaât il devint Péribsen. Il modifia aussi sa titulature, où il remplaça la mention initiale d'Horus par celle de Seth. Il abandonna Memphis pour résider à Abydos, où il se fit inhumer par la suite, tout en conservant à Sakkarah un culte funéraire qui se perpétua jusqu'à la IVe dynastie. Sa dévotion personnelle envers Seth fut empreinte de prosélytisme. Ayant conquis et annexé à l'Égypte la ville de Séthroé (Tell Abou-Seifeh), sise un peu au-delà de la frontière orientale du Delta, il intronisa le dieu Seth comme patron du nouveau territoire. Ce fut là, semble-t-il, l'origine du culte de Seth, dieu de la plus ancienne Haute Égypte, qui se propagea dans cette région, et qui y serait autrement inexplicable.

Il est impossible dans l'état actuel de notre documentation de savoir si cette prise de position religieuse de Péribsen entraîna de la part des partisans d'Horus une réaction violente, ou même une sécession politique du Delta. C'est un fait indéniable, attesté par la décoration pictographique d'un vase provenant d'Hiéraconpolis et par la décoration gravée sur la base des statues de ce roi, que le successeur de Péribsen, l'Horus Khâsékhem, revenu à l'allégeance d'Horus, dut faire une guerre pour reconquérir le Nord. Son successeur, l'Horus Khâsékhemoui, plaça en tête de sa titulature les images d'Horus et de Seth affrontées sur un pied d'égalité ; son nom même signifie « Les deux Puissants se lèvent », ce qui

dans ce contexte ne peut viser qu'Horus et Seth. Un pareil souci de conciliation n'a pu surgir qu'après un conflit préalable.

Comme on s'en rend compte, à part ce dernier incident, on ne connaît que peu de faits historiques à inscrire à l'actif de la IIe dynastie. Récemment on a essayé, en interprétant les plus anciens textes religieux, de combler une partie de ce vide en attribuant au temps de cette dynastie une reprise de l'influence religieuse de Bouto, qui avait été la capitale du Delta préhistorique, et surtout l'apparition d'un royaume indépendant de Busiris, où se serait alors élaborée la foi en Osiris. De tels événements s'inscriraient bien dans le cadre évoqué par ce qu'on devine des difficultés politiques rencontrées par Péribsen. Mais ce ne sont encore que de pures hypothèses.

2. La monarchie

Le mot, en égyptien *per-âa*, de pharaon était un terme de respect pour désigner indirectement le roi régnant. Il signifiait « La Grande Maison ». Employé d'abord dans le sens de « Palais royal », ce ne fut qu'à partir du Nouvel Empire qu'il fut appliqué au roi. Antérieurement on appelait celui-ci l'Horus.

La monarchie pharaonique a été durant toute l'histoire l'organe moteur et régulateur de la civilisation égyptienne. C'est pourquoi il convient d'exposer pour chaque époque l'idée que les Égyptiens s'en faisaient et par quels moyens les rois exerçaient leur autorité sur le pays.

Les souverains de la période thinite furent encore, par la modestie de leur condition, proches des dynastes des temps préhistoriques qui, par la fusion libre ou forcée de leurs petits royaumes, avaient concouru au rassemblement progressif de la terre égyptienne. Ce furent des

chefs de guerre, que d'heureuses circonstances promurent au rôle de chefs d'État. Ils surent d'ailleurs s'élever à la hauteur de ce rôle et ils organisèrent l'Égypte de façon à rendre possible et à amorcer la belle floraison de civilisation que fut après eux l'époque de l'Ancien Empire.

Déjà dans l'idée, héritée des temps préhistoriques, qu'on se faisait de leur condition surhumaine, toute la doctrine pharaonique qui devait se développer par la suite était en germe. Dans l'Égypte thinite le monarque était considéré comme un véritable dieu. Il était d'abord censé le fils selon la chair de toutes les divinités locales qui avaient régné à l'origine sur les moindres parcelles du terroir. En effet, dans l'absorption des petites principautés par de plus grandes, la fusion s'était toujours faite, comme à la dernière étape sous Menès, dans la personne du roi vainqueur qui, en coiffant la couronne du roi vaincu (sous Menès la couronne du Nord ajoutée à celle du Sud pour composer le *pskhent*), s'était juridiquement substitué à celle de son antagoniste et s'était ainsi approprié, son seulement sa puissance de fait, mais sa généalogie divine et le sacerdoce qui en découlait.

Mais le principal dieu dont le pharaon se réclamait était Horus, de qui il était le successeur en ligne directe sur le trône de la principauté préhistorique d'Hiéraconpolis. Le roi était le nouvel Horus. Aussi la façon la plus ancienne d'écrire son nom, qu'on trouve au début de la première dynastie et qui devait se conserver jusqu'à la fin en tête des protocoles royaux, était une pictographie : un palais, symbolisé par une chambre rectangulaire projetée en plan derrière une façade d'apparat, au milieu de laquelle on inscrivait les hiéroglyphes servant à écrire le nom royal, le tout surmonté par l'image d'Horus le Faucon. C'était le « nom d'Horus », que le monarque assumait en montant sur le trône et qui, pour les rois

les plus anciens, est le seul que les monuments contemporains fassent connaître. La plupart du temps on ignore encore leurs noms personnels. Ce sont peut-être ceux-ci, transmis par tradition, qui figurent sur les listes d'époque postérieure, les égyptiennes comme la manéthonienne.

Au cours de l'époque thinite deux nouveaux noms, qui prirent place après celui d'Horus, vinrent enrichir le protocole des rois. Ce fut d'abord une devise spéciale, choisie par le souverain en tant que titulaire des deux couronnes, puis un véritable nom régnal, qui apparut sous Oudimou, précédé par le titre « Roi de Haute et de Basse Égypte », écrit par le jonc et par l'abeille.

Bien entendu, dès ces hautes époques, l'investiture divine était donnée aux rois par une cérémonie du couronnement, dont les monuments permettent de connaître beaucoup de détails. Ce couronnement, qui comportait la tradition du trône royal, des diadèmes et des sceptres, avait comme contrepartie une fête propre à la monarchie pharaonique, la fête *Sed*. C'était un jubilé où l'on répétait les rites du couronnement sur la personne du roi, afin de donner à celui-ci une nouvelle vigueur et de l'introduire en quelque sorte à un nouveau règne.

Les rois thinites habitaient un palais royal situé peut-être d'abord à This avant d'être transféré à Memphis. L'administration centrale du pays y était apparemment dirigée par le souverain en personne, car rien ne donne à croire que la charge de vizir existât déjà à cette époque. Par contre la mention fréquente d'un haut fonctionnaire appelé le Chancelier du Roi en Basse Égypte donne à penser que, comme l'administration du Delta, nouvellement conquis et s'habituant mal à la tutelle du Sud, requérait une attention et des mesures particulières, ce dignitaire en avait la charge et qu'il suppléait en cela le roi.

Le morcellement du territoire en nomes, ou petites provinces, existait déjà depuis si longtemps qu'elle pouvait passer pour la division naturelle du pays. Les rois thinites l'adoptèrent comme la base de leur administration. Un nomarque les représenta à la tête de chaque nome. Celui-ci était particulièrement chargé d'assurer le bon fonctionnement d'une cour de justice dans le chef-lieu du nome et, sur tout son territoire, de l'irrigation, condition de la prospérité de la région.

3. La religion et ses développements mythologiques

Un fait est certain : l'union politique sous l'autorité d'un seul monarque de deux royaumes jusqu'alors autonomes entraîna une révision, sinon dans les conceptions du moins dans la hiérarchie officielle du monde des dieux. Le rituel thinite du couronnement des rois, conservé par des documents postérieurs, a été récemment utilisé pour essayer de se faire une idée de cette synthèse d'État. Elle subordonnait à Horus, le dieu dynastique du roi vainqueur, les divinités du pays, en mettant en bonne place à ses côtés les dieux des principautés qui, par leur soutien, avaient contribué à la victoire du chef thinite, mais elle ne laissait pas pour autant sans honneurs les divinités du Delta, dont il s'agissait de pacifier et d'assimiler la population des cités fières de leur passé.

Plus récemment encore on a avancé l'hypothèse que sous la IIe dynastie, une révolte du Nord avait permis, à Busiris, la création d'un royaume indépendant, dont la doctrine d'Osiris aurait été l'expression religieuse. C'est encore loin d'être prouvé. Toutefois comme les diverses synthèses qu'on discerne dans la mythologie, si elles ne remontent pas exactement à cette époque, se sont élaborées un peu avant ou un peu après, on peu utilement placer ici leur exposé.

A. **Mythologie solaire**

C'était la mythologie élaborée à Héliopolis. Elle se trouvait centrée sur le Soleil.

Bien qu'ayant connu son âge d'or, et sans doute d'importants développements sous l'Ancien Empire, la mythologie solaire remonte plus haut dans le passé. Les noms de Nébirê, « Rê est mon maître » et de Néferkérê, « Bon est le *ka* de Rê », qui sont ceux du second et du neuvième rois de la IIe dynastie, la supposent. De plus la théologie de Ptah, élaborée vraisemblablement à l'époque thinite peu après la fondation de Memphis, en se posant en antithèse avec la doctrine héliopolitaine d'Atoum, prouve que celle-ci était déjà constituée, du moins dans sa forme la plus ancienne.

D'après celle-ci il n'avait existé à l'origine des temps que l'eau primordiale, immobile, obscure et froide, le *Nouou* ou Chaos. Le Soleil, Atoum, s'y était d'abord créé lui-même. Puis en crachant, disaient les uns, en se masturbant, prétendaient les autres, il avait émis un premier couple, Chou et Tefnout, le sec et l'humide, qui avait engendré Kêb, le dieu-terre, et Nout, la déesse-ciel. Après que Chou eût séparé le ciel de la terre, en élevant Nout au-dessus de sa tête tandis que son époux Kêb restait gisant, Nout avait enfanté coup sur coup Osiris, Seth, Isis et Nephtys, les protagonistes de la légende osirienne. L'ensemble de ces neuf dieux constituait la grande Ennéade. La petite Ennéade, dont Horus était le chef, groupait des dieux d'importance secondaire.

En marge de ces constructions spéculatives, la mythologie solaire avait aussi des légendes proprement dites, pleines de poésie, de fraîcheur et parfois d'humour. On contait par exemple comment, à l'origine des temps, un bouton de lotus, immergé dans le chaos, avait épanoui sa corolle au-dessus des eaux et laissé sortir le Soleil

sous la forme d'un frêle enfant. Certains textes narraient que le Soleil avait pleuré et que ses larmes, en tombant sur le sol, s'étaient figées en hommes.

B. **Mythologie d'Osiris**

Celle-ci prit naissance à Busiris, ville située au centre du Delta.

Les récits merveilleux relatifs à Osiris et aux divinités de son cycle sont moins une mythologie qu'une légende, car ils ne témoignent d'aucune préoccupation cosmogonique, le grand thème des mythologies égyptiennes. Ils semblent d'origine populaire, ce qui expliquerait qu'ils aient conservé, malgré leur incorporation très ancienne dans la mythologie officielle, un accent si dramatique, et joui d'une prédilection aussi constante dans la masse du peuple.

La légende d'Osiris, à laquelle on trouve des allusions dans les textes égyptiens de toutes les époques, est exposée tout au long en grec dans l'ouvrage de Plutarque, *Isis et Osiris*, composé à la fin du premier siècle de notre ère d'après les traditions anciennes.

Osiris était le fils aîné de Kêb, le dieu-terre, et de Nout, la déesse-ciel, et à ce titre héritier du royaume de la terre. Entré en possession de cet héritage, il le gouverna en monarque bienfaisant. Mais il avait pour frère Seth, le Typhon des Grecs, qui, évincé du pouvoir et jaloux de lui, se mit à conspirer contre son autorité. Seth réussit à s'emparer d'Osiris, à le tuer et à jeter à l'eau son cadavre, sans qu'aucune allusion explicite dans les textes anciens ne précisent les circonstances du drame.

Il en va autrement de la relation grecque. A l'en croire (et l'on peut admettre qu'elle a utilisé une tradition ancienne), Typhon offrit à Osiris un festin dont les autres convives étaient ses complices. Au cours du repas il fit apporter un coffre curieusement travaillé, dont la longueur correspondait intentionnellement à la stature peu commune d'Osiris, et il déclara en plaisantant qu'il en ferait cadeau à celui qui en s'y couchant le remplirait exactement. Plusieurs assistants tentèrent l'expérience sans succès, mais dès qu'Osiris s'y fut étendu sans méfiance, les conjurés rabattirent le couvercle, clouèrent le coffre et ils allèrent le jeter au Nil, qui l'emporta vers la mer.

D'après l'état le plus ancien de la légende, Isis et Nephtys, parties en quête du cadavre d'Osiris, l'avaient retrouvé en Égypte même, envasé et tombant en décomposition. Selon les *Textes des Pyramides*, Kêb l'avait nettoyé de la boue, Nout avait réadapté ses membres, Rê lui avait enjoint de se réveiller et Osiris avait ressuscité. Il avait alors engendré Horus l'Enfant, qu'Isis éleva dans les marais de Chemmis. Aucune source ancienne ne montre Osiris reprenant possession de son royaume terrestre : la mort avait mis fin à son règne et, même revivifié, c'était dans l'autre monde qu'il était roi désormais.

C. **Mythologie hermopolitaine**

Selon la doctrine d'Hermopolis, le dieu suprême du lieu, Thot le dieu-Lune, ibis ou babouin, était à l'origine de toutes choses.

Il s'était éveillé lui-même au sein du chaos, puis de sa voix créatrice, il avait appelé à l'existence l'Ogdoade, ou compagnie de huit dieux, qui était chargés de préparer la naissance du Soleil. Cette Ogdoade était formée de quatre couples, les mâles à têtes de grenouilles et les femelles à têtes de serpents, portant au masculin et au féminin les noms de Nuit, Ténèbres, Mystère et Éternité. Installée sur un tertre émergé de l'Abîme à Hermopolis même, l'Ogdoade avait élaboré l'œuf d'où était sorti le Soleil. Celui-ci, après avoir triomphé des forces adverses, avait créé et organisé le monde.

D. **Mythologie memphite**

D'autres sanctuaires élaborèrent en l'honneur de leur dieu des cosmogonies calquées sur celles d'Héliopolis. ou d'Hermopolis, en les mélangeant parfois. Ainsi à Memphis Ptah, dieu local, fut élevé au rang suprême lorsque sa ville fut fondée comme capitale de l'Égypte unifiée au début de la première dynastie. Ptah assuma le nom théologique de Ta-tenen, ou « Terre émergée », comme personification du tertre primitif, emprunté à Hermopolis. En se créant lui-même, il créa, comme ses parties constitutives, huit autres Ptah, qui furent les grands dieux de l'Égypte et formèrent avec lui une Ennéade, comme à Héliopolis. Les membres de cette Ennéade n'étaient que les hypostases de Ptah : Atoum par exemple était sa pensée, Horus son cœur et Thot sa langue. La création du monde s'était opérée par la voix, comme à Hermopolis.

L'éclosion de ces diverses mythologies, ou même simplement leur prolongation à travers la période thinite et beaucoup plus tard, prouve assez que, malgré l'unification politique du royaume, celle de la pensée religieuse était loin d'être un fait accompli. Certains indices au contraire laissent deviner des luttes d'influence entre les différents sanctuaires du fait de vieilles traditions qui ne voulaient pas mourir. Leur répercution se fit sentir jusque dans l'attitude de certains monarques comme Péribsen.

4. Les croyances et les pratiques funéraires

C'est parce qu'elles se trouvaient en relation avec les systèmes religieux qu'on vient de résumer qu'on peut placer ici l'exposé des croyances funéraires qui visaient à émanciper l'homme de la morne survie à l'intérieur du tombeau. D'ailleurs la découverte en 1942, dans les tombes thinites d'Hélouan, de symboles en ivoire d'Osiris et d'Isis prouve qu'à cette époque les trépassés se réclamaient déjà de ces dieux pour leurs destinées d'outre-tombe.

On comprend aisément que les différents cultes, dont les monuments anciens attestent assez la ferveur mystique, aient ouvert à leurs fidèles des perspectives posthumes plus attirantes que celle du séjour souterrain dans le caveau funéraire. Mais on n'est encore bien renseigné que sur le paradis promis par Osiris.

A. **Le paradis d'Osiris**

Le domaine d'Osiris était l'« Occident », région extraterrestre personnifiée par une déesse accueillante aux morts, la belle Amentet. Le dieu, après avoir acquis l'immortalité bienheureuse grâce aux rites de sépulture accomplis sur lui par Anubis, régnait sur ce séjour qui plus tard, dans l'unification de la géographie de l'au-delà, fut localisé dans le Champ des Offrandes et le Champ d'Ialou, dont les Grecs ont fait les Champs Élysées. C'était là le paradis qu'Osiris réservait à ses fidèles, à ceux-là qui, ayant bénéficié des mêmes rites que lui, étaient devenus des osiriens, c'est-à-dire ses sujets pour l'éternité.

B. **Les tombeaux**

La partie essentielle des tombes de l'époque thinite était bien entendu la chambre sépulcrale, enfoncée plus ou moins profondément au-dessous du sol, à l'abri des déprédations qui, en détruisant le corps du défunt, auraient supprimé sa survie. Le cadavre y reposait le plus souvent dans un sarcophage de bois ou de terre cuite, ou même de vannerie. Autour de lui étaient étalés des aliments servis, et des provisions se trouvaient entassées dans des magasins adjacents. Ces précautions répon-

daient à la croyance que l'âme des trépassés habitait l'intérieur des tombeaux auprès de leur corps.

C'était à travers la superstructure de la tombe que les morts étaient en relation avec les vivants. Cette superstructure consistait, dans sa forme la plus ancienne, en une masse rectangulaire de gravats, retenue sur ses quatre faces par un mur en briques crues, auquel un système de redans donnait l'aspect général d'une façade de palais. Une niche d'offrande, en imitation de porte, était ménagée à l'extrémité sud de la façade située du côté de la vallée du Nil. Une cheminée d'abord, dans certaines tombes de la IIe dynastie, puis plus tard un puits, qui communiquaient avec la chambre sépulcrale, aboutissaient par leur orifice supérieur derrière la niche d'offrande qu'on appelle la stèle fausse-porte. C'était là le chemin qu'empruntait l'âme pour « sortir au jour », c'est-à-dire dans le monde des vivants ; c'était aussi par là, en sens inverse, que les offrandes parvenaient magiquement au mort à l'intérieur de son caveau.

5. L'art

Dans les arts comme dans les autres domaines, l'époque thinite présente le caractère d'une période de gestation pendant laquelle des éléments jusqu'alors isolés se rapprochent, se coordonnent et s'unifient. On peut y voir l'effet d'une organisation en train de s'instaurer partout par les soins de la nouvelle monarchie unitaire.

Ce qui frappe dans les stèles funéraires récemment découvertes à Hélouan, qui datent toutes de la IIe dynastie, c'est qu'elles offrent entre elles de curieux contrastes : les unes sont d'une facture malhabile et témoignent d'une technique encore dans l'enfance ; quelques autres, au contraire, qui leur sont contemporaines, ont déjà ce caractère de fini qui devait caractériser le bas-relief

égyptien à ses plus belles époques. Leur qualité n'est pas homogène, comme ne l'était pas encore celle des ateliers qui les produisaient.

Comme à l'époque prédynastique, c'est la sculpture de l'ivoire qui est à l'avant-garde du progrès de l'art et subsidiairement celles du schiste et de la stéatite, qui transposent les acquisitions de la première dans des matières moins coûteuses et presque aussi denses. Là les meilleurs artistes du temps exécutaient des cuillers à manches de fantaisie, des pots à kohl avec des personnages en ronde bosse, des poignées de chasse-mouches en forme de bouquets de lotus, qui sont d'un art arrivé à sa perfection. Tel disque en stéatite noire incrustée d'albâtre, trouvée dans la tombe de Hémaka contemporaine d'Oudimou, est une pure merveille, avec sa décoration en léger relief de lévriers assaillant des gazelles. Déjà sous le prédécesseur d'Oudimou, l'Horus Ouadji, la fameuse stèle du Roi Serpent, conservée au Musée du Louvre, montre l'aisance avec laquelle les motifs créés par les ivoiriers passaient, agrandis, sur des éléments architecturaux en calcaire.

La statuaire de l'époque thinite n'est représentée que par quelques statues de taille modeste, généralement assez mutilées. Qu'elles soient assises ou agenouillées, elles sont encore rudes et mal dégagées dans leur allure générale du bloc de pierre dont on les a tirées. Mais là encore l'inégalité de l'habileté des artistes saute aux yeux. Les statues, l'une en schiste vert et l'autre en calcaire, de l'Horus Khâsékhem, trouvées dans le temple d'Hiéraconpolis, sont d'une qualité qui les apparente aux meilleures réalisations des époques suivantes.

Les bracelets du roi Djer trouvés à Abydos, les divers coffrets exhumés dans la tombe de Hémaka et dans la nécropole thinite d'Hélouan, ainsi que bien d'autres objets en ivoire dont on a déjà parlé, permettent d'ap-

précier le développement pris par les arts mineurs sous le règne des rois thinites. Ce fut aussi l'apogée de l'industrie des vases de pierre dure, taillés dans les roches les plus diverses, le granit, la diorite, le basalte, le cristal de roche, les brèches de diverses couleurs, le schiste vert et l'albâtre, rubané ou non, avec une diversité et une élégance de formes qui ne furent jamais dépassées par la suite.

Des mastabas, royaux ou particuliers, on ne connaît bien que les parties souterraines, leur superstructure en masse pleine de briques crues n'ayant guère échappé à la destruction. Le peu qu'il en reste donne à penser que celles-ci étaient enjolivées sur un ou plusieurs de leurs côtés par des façades dites « à redans », constituées par des avancées et des retraits réguliers de briques. Ce motif s'est perpétué au-delà de l'époque thinite dans la décoration des mastabas et des sarcophages. Les caveaux funéraires étaient tapissés intérieurement par des briques crues, ou par un revêtement de bois, ou même, dans une intention de durée, par des dalles de pierre employées à l'imitation et selon la technique du bois. Certains tombeaux de la première dynastie, à Hélouan, possède même un parement intérieur de dalles de calcaire disposées en assises régulières. On peut voir là l'amorce de la construction par lits réguliers de petits blocs qui devait faire son apparition dans les superstructures à l'époque suivante.

6. L'écriture

L'écriture égyptienne a reçu des Grecs le nom d'hiéroglyphes, ou caractères sacrés, parce que, de leur temps, ce genre de graphie, qui mettait en œuvre des personnages, des animaux et des objets reconnaissables, n'était plus employé que pour les inscriptions officielles, royales

ou religieuses. Mais en réalité l'écriture hiéroglyphique a été l'écriture normale à tous usages de l'ère pharaonique. Seulement, dès l'Ancien Empire, une forme cursive des hiéroglyphes, plus facile à tracer, fut adoptée par les scribes dans l'usage courant, en particulier pour écrire sur papyrus : ce fut ce que les Grecs appelèrent plus tard l'écriture hiératique, parce qu'elle ne servait plus alors que pour les écrits religieux. L'écriture démotique, ou « populaire », simplification de l'hiératique, entra à son tour en usage vers l'époque saïte. Elle se perpétua jusque sous la domination romaine, moment où le christianisme, pour traduire les Écritures dans la langue ancestrale, le copte, utilisa l'alphabet grec en y ajoutant seulement, afin de rendre des articulations particulières au parler égyptien, sept signes empruntés à l'alphabet démotique. Les trois phases de l'écriture pharaonique, hiéroglyphique, hiératique et démotique, sont celles d'un seul et même système dans des tracés de plus en plus schématisés.

L'apparition de l'écriture se situe vers les débuts de la première dynastie. En effet les palettes et autres objets contemporains de la conquête du Nord par le Sud portent déjà, engagés dans des compositions pictographiques, quelques signes qu'on retrouvera plus tard avec les mêmes valeurs dans les hiéroglyphes normaux. D'autre part les noms propres et les titres de la IIe dynastie inscrits sur les stèles funéraires d'Abydos et d'Hélouan sont exprimés par une écriture définitivement formée. Les monuments n'ont livré jusqu'à présent rien qui puisse faire déceler un développement progressif de l'écriture. Il se peut que celle-ci ait été inventée d'un seul coup, ou à peu près.

Les règles de l'écriture hiéroglyphique sont en somme assez simples. L'écriture normale de chaque mot se composait de deux éléments, l'élément phonétique et l'élé-

ment pictographique, le phonétique exprimant des sons, le pictographique suggérant par l'image de quoi il s'agissait. Ainsi dans les mots *ỉ3w*, « vieillard », *mr*, « pyramide », *ḫr*, « tomber », le dernier signe illustre le sens de ces mots. Ceux qui précèdent en expriment la prononciation avec les valeurs : (vautour) = *3*[1], (panache de roseau) = *ỉ*, (petite caille) = *w*, (bouche) = *r*, (tamis) = *ḫ*. Comme on le voit ces lettres ne correspondent qu'à des consonnes. Dans l'écriture égyptienne en effet les voyelles n'étaient pas exprimées, comme cela arrivait pour les langues sémitiques. Seulement tandis que celles-ci, à cause de la fixité de leurs racines, s'accommodaient au mieux de ce système sans qu'il provoquât d'ambiguïtés, le vieil égyptien, langue proto-sémitique mélangée de berbère et de couchite, trébuchait par là sur des mots de même prononciation, mais de sens totalement différent. C'était pour les distinguer entre eux qu'on avait introduit l'emploi des signes pictographiques, ou « déterminatifs ». Ainsi le mot *ỉ3w*, cité plus haut comme signifiant « vieillard », voulait aussi dire « louange ». Dans ce cas on écrivait la partie phonétique de la même manière, mais on lui donnait comme déterminatif.

Les graphies phonétiques n'utilisaient pas seulement, comme ç'aurait été logique, les signes alphabétiques, qui étaient au nombre de vingt-quatre. Il existait à côté de ceux-ci des signes « syllabiques » valant à eux seuls pour plusieurs articulations simples : (hirondelle) = *wr*, (lièvre) = *wn*, (plume) = *šw* et *m3ʿ*, (nœud magique) = *ʿnḫ*, (échiquier) = *mn*, (scarabée)

1. Ce signe correspond à l'*aleph* des alphabets sémitiques.

= *ḫpr*, (buse) = *tyw*, etc. Le nombre des plus usités des signes de ce genre dépassait largement la centaine. On ne peut pas dire actuellement, faute de documents, si ces signes plurilitères appartiennent à un stade d'écriture plus ancien que les unilitères ou si au contraire ils procèdent plus tardivement d'un désir que les scribes auraient eu d'enjoliver une écriture qui, il ne faut pas l'oublier, était en même temps un ornement pour les œuvres sculptées.

La lecture des hiéroglyphes, qui s'était perdue avec les derniers vestiges de la civilisation pharaonique, fut retrouvée en 1822 par Jean-François Champollion, grâce aux éléments que son génie sut tirer d'un décret ptolémaïque bilingue, exhumé en 1799 par des soldats de Bonaparte en Égypte, la fameuse Pierre de Rosette.

CHAPITRE 4

l'ancien empire
(2778-2263 env. av. J.-C.)

1. Histoire

On donne le nom d'Ancien Empire, ou d'époque memphite, à la période qui est allée du début de la IIIe dynastie à la fin de la IVe. Memphis fut pendant ce temps la capitale effective du pays.

Cette époque a joui jusqu'à sa période finale d'une remarquable homogénéité dans tous les domaines, culturel, artistique et politique, qui la différencia nettement de l'ère de tâtonnements que fut avant elle l'époque thinite et de l'ère de désagrégation que devait être après elle la première Période intermédiaire. Elle arriva si bien à concrétiser l'idéal de la mentalité égyptienne qu'au déclin de sa puissance l'Égypte, pour faire refleurir ce qu'elle estimait être son originalité propre en face des autres civilisations écloses autour d'elle sur le sol d'Orient, devait en revenir aux formes élaborées par elle sous l'Ancien Empire.

A. **Troisième dynastie**

(2778-2723 env. av. J.-C.)

Monuments	Listes royales du Nouvel Empire			Manéthon
	Papyrus de Turin	Table d'Abydos	Table de Sakkarah	
Horus Sanakht, roi Nebka	Nebka	Nebka		Nékhérôphès
Horus Nétérierkhet, roi Djéser	Djéser	Djéser-Sa(nakht)	Djéser	Tosorthros
				Tyréis
				Mésokhris
Horus Sékhemkhet	Djéserti	Téti II	Djéser-Téti I	Souphis I
				Tosertasis
Horus Khâba		Sédjès		
Roi Néferka I		Néferkérê II	Nebkérê	Akhès
				Séphouris
Roi Houni	Houni		Houni	Kerphérês

Les débuts de la dynastie sont difficiles à dégager. Le lien avec la dynastie précédente semble se trouver dans la personne de la reine Nimaâthâpi, femme de Khâsékhemoui, qualifiée sur un cylindre du temps de ce roi de Mère des enfants royaux et sur un autre du temps de Djéser de Mère du Roi du Sud et du Nord. Cette reine aurait donc été la mère de Djéser, ce qui rattacherait directement ce monarque à la dynastie précédente.

Mais en réalité l'ordre de succession des souverains de la IIIe dynastie n'est pas aussi simple à établir qu'on le croirait de prime abord. Manéthon connaissait un roi Nékhérôphès avant Djéser, qu'il appelle Tosorthros. D'autre part l'évolution du plan et des procédés constructifs des tombes royales caractéristiques de cette dynastie

— pour les pyramides à degrés — fournit un fil conducteur pour établir l'ordre chronologique de leurs bâtisseurs. Cet indice oblige à mettre en tête de liste l'Horus Sanakht, roi Nebka, dont le tombeau royal à Beth-Khallâf, un peu au nord d'Abydos, n'est encore qu'un grand mastaba, comme l'était le premier tombeau de Djéser sur le même site. C'est donc l'Horus Sanakht qui fut en premier lieu le fils héritier de Khâsékhemoui. Djéser a pu être son frère, comme on l'a supposé, et recueillir sa succession en ligne collatérale.

Le premier roi de la IIIe dynastie, l'Horus Sanakht, semble avoir résidé à Abydos, puisqu'il fut enterré à Beth-Khallâf. Djéser paraît avoir fait de même au début de son règne et il se prépara un tombeau auprès de son prédécesseur. Mais, à un moment et pour des raisons qu'on ignore encore, il transféra sa cour à Memphis. Il se fit construire dans la nécropole de Sakkarah un tombeau d'une ampleur et d'un magnificence jusqu'alors inconnues, preuve éclatante du degré de puissance qu'il avait alors atteint. Comme exécuteur, et peut-être inspirateur de ses conceptions grandioses, il eut la bonne fortune de s'assurer le concours d'un homme de génie, à la fois architecte, homme de lettres et médecin, Imhotep, que les Grecs appelèrent Imouthès, en qui ils reconnurent leur Asklépios. En effet, tenu pour un sage pendant toute l'antiquité égyptienne, il devait être divinisé aux approches de l'époque gréco-romaine. Son nom se rencontre comme une signature, ou peut-être un hommage, sur une base de statue en calcaire retrouvée dans les ruines des édifices de Djéser à Sakkarah. En plus de celui d'architecte, Imhotep y porte les titres de Chancelier du Roi et de grand prêtre d'Héliopolis. Il n'y a donc pas lieu de douter qu'il ne s'agisse bien du personnage dont Manéthon a associé le nom à celui de son Tosorthros, en ajoutant : « Il est appelé chez les Égyptiens Asklépios pour la médecine. Il inventa l'art de construire en pierres sciées, et il s'occupa aussi de l'écriture ».

Malgré l'importance et la perfection d'exécution du monument funéraire que ce roi a laissé, on ne sait rien de l'histoire du règne de Djéser. Tout au plus des graffiti de l'Ouady Maghara témoignent que, comme son prédécesseur Sanakht, il envoya des expéditions minières au Sinaï. Un autre document, la stèle rupestre de l'île de Séhêl, parmi les rochers de la première cataracte, fait état de son action en Nubie : Djéser aurait donné au dieu Khnoum, seigneur de l'Éléphantine, la partie de la Basse Nubie, qu'on devait désigner plus tard par le nom de Dodékaskhène, entre Assouan et Takompso. Cette stèle, dite aussi de la Famine, parce qu'elle parle d'une famine de sept ans qui aurait régné en Égypte au temps de Djéser, est une composition de la fin de l'époque ptolémaïque, mais certains indices donnent à penser qu'elle a rajeuni en l'amplifiant un document authentique du début de l'Ancien Empire. Cette donation pourrait suggérer que Djéser avait alors annexé récemment ce territoire nubien et qu'il avait placé cette terre neuve dans l'allégeance d'un dieu égyptien, comme déjà, à la dynastie précédente, Péribsen l'avait fait pour Séthroé au bénéfice de Seth.

Djéser eut pour successeur l'Horus Sékhemkhet, dont la pyramide à degrés, restée inachevée, a été récemment découverte à proximité de la sienne.

Quant aux autres rois de la fin de la dynastie, on ne sait rien à leur sujet. La liste de Manéthon concorde mal avec le témoignage des maigres documents contemporains. On peut admettre provisoirement que l'Horus Khâba fut le constructeur de la pyramide inachevée de Zaouiêt el-Aryân et que le roi Houni commença, sans parvenir à la terminer, l'édification de la pyramide de Meïdoum.

B. Quatrième dynastie

(2723-2563 env. av. J.C.)

Monuments	Listes égyptiennes du Nouvel Empire			Manéthon
	Papyrus de Turin	Table d'Abydos	Table de Sakkarah	
Horus Nebmaât, roi Snéfrou	Snéfrou	Snéfrou	Snéfrou	Sôris
Horus Medjedou, roi Khoufou	Khoufou	Khoufou	Khoufou	Souphis II
Horus Khépérou, roi Didoufrê	Didoufrê	Didoufrê	Didoufrê	
Horus Ouserib, roi Khâfrê	Khâfrê	Khâfrê	Khâoufrê	Souphis III
Horus Kakhet, roi Menkaourê	*(détruit)*	Menkaourê	Menkaourê	Menkérès
			(détruit)	Ratoïsès
			(détruit)	Bikhéris
Roi Chepseskaf	*(détruit)*	Chepseskaf	*(détruit)*	Seberkhérês
	(détruit)		*(détruit)*	Thamphthis

Les faits historiques par quoi les souverains de la IVe dynastie ont dû s'illustrer, car leurs pyramides de Guizeh, les plus grandes de toutes, prouvent qu'ils ont été de fort puissants monarques, sont complètement inconnus. On ne relève aucun détail les concernant dans les quelques inscriptions biographiques des fonctionnaires ensevelis auprès de leurs pyramides. La Pierre de Palerme, qui reprosuisaient années par années les annales abrégées des rois antérieurs à la Ve dynastie, n'existe plus qu'à l'état de quelques fragments. Trois années de Snéfrou, auxquelles il est impossible d'attribuer un chiffre, sont représentées au complet, entre deux autres dont il ne subsiste qu'une petite partie. On y voit que

Snéfrou s'occupa activement de construire une flotte en envoyant chercher des cèdres au Liban ; qu'il édifia des fortifications et qu'il embellit le palais royal ; qu'il fit une expédition en Nubie, d'où il ramena 7 000 prisonniers et 20 000 têtes de bétail, et une autre en Libye qui lui valut 11 000 prisonniers et un accroissement de cheptel de 13 100 têtes. Des graffiti relevés dans l'Ouady Maghara prouvent qu'il dépêcha aussi des expéditions aux mines du Sinaï. Le règne de Snéfrou, qui dura 24 ans, d'après le Papyrus royal de Turin, laissa en Égypte un souvenir favorable : dans la littérature d'âge postérieur il est appelé « roi bienfaisant » et l'on cite de lui des traits qui témoignent de sa bonhomie et de sa familiarité de bon aloi envers ses sujets.

On ne peut pas en dire autant de ses successeurs, les constructeurs des grandes pyramides de Guizeh, Chéops, (Khoufou), qui d'après le Papyrus de Turin régna 23 ans (63 d'après Manéthon), Chéphrên (Khâfrê) son fils, qui selon la même source occupa le trône pendant 10 ans (66 d'après Manéthon) et Mycérinus (Menkaourê) qui, au dire de Manéthon, fut roi pendant 63 ans. Didoufrê, qui s'intercale entre Chéops et Chéphrên et dont les restes de la pyramide grandiose ont été exhumés à Abou-Roache, a pu être un usurpateur issu d'une branche cadette. Ce serait pour cette raison que Manéthon l'aurait passé sous silence. Le Papyrus royal de Turin lui attribue 8 ans de règne.

On possède seulement, en ce qui concerne Chéops, par des graffiti, quelques mentions des expéditions qu'il envoya dans les mines du Sinaï et dans des carrières de granit dans le voisinage d'Abou-Simbel, en Nubie.

Hérodote a attribué à ces rois, sous couleur de rapporter leur histoire, une véritable chronique scandaleuse. Chéops, qui aurait régné cinquante ans, aurait fermé tous les temples des dieux, écrasé ses sujets sous les travaux de construction de sa gigantesque pyramide et finale-

ment prostitué sa propre fille pour achever d'en payer les débours. Chéphrên aurait continué les mêmes errements pendant son règne de cinquante-six ans. Mycérinus aurait fait cesser les exactions, mais l'opinion publique s'acharnait encore sur sa vie privée en l'accusant d'avoir fait violence à sa propre fille et acculé celle-ci à s'étrangler de désespoir. Tous ces racontars ne sont que les légendes qui avaient cours, à l'usage des touristes étrangers, parmi les drogmans qui faisaient visiter le site des Pyramides au Ve siècle avant notre ère. Ils n'ont rien de commun avec l'histoire.

Une inscription rupestre datant du Moyen Empire, découverte en 1949 dans l'Ouady Hammâmat, entre le Nil et la Mer Rouge, donne une liste des successeurs de Chéops ainsi libellée : Chéops, Didoufrê, Chéphrên, Hordjedef, Bioufrê. On connaissait par ailleurs le nom des derniers personnages comme étant ceux de fils de Chéops, mais on ignorait, et l'on ne peut encore pas prouver, qu'ils aient effectivement régné. Remarquons toutefois qu'Érathostène cite comme troisième successeur du Chéphrên (il place Mycérinus immédiatement après celui-ci) un certain Biourès, de qui le nom correspond à celui de Bioufrê.

L'incertitude qui semble avoir régné pour établir la liste des derniers souverains de la dynastie est peut-être le signe d'une époque de troubles où plusieurs usurpateurs se seraient arrogé le pouvoir. La Pierre de Palerme a conservé une année des Annales lapidaires de Chepseskaf, qui pourrait être le Séberkhérès à qui Manéthon attribuait sept années de règne. Ce fragment ne mentionne que la célébration de rites religieux sans importance au point de vue historique. Chepseskaf eut de son épouse Khentkaous une fille nommée Bounefer, qui fut peut-être la femme de l'énigmatique Tamphthys, par qui Manéthon terminait sa liste des rois de la IVe dynastie.

C. **Cinquième dynastie**

(2563-2423 env. av. J.-C.)

MONUMENTS	LISTES ÉGYPTIENNES DU NOUVEL EMPIRE			MANÉTHON
	Papyrus de Turin	Table d'Abydos	Table de Sakkarah	
Ouserkaf	Ouserkaf	Ouserkaf	Ouserkaf	Ouserkhérès
Sahourê	Sahourê	Sahourê	Sahourê	Séphrès
Néferirkérê Kakaï	Néferirkérê	Kakaï	Néferirkérê	Nepherkérès
Chepseskérê	Chepseskérê		Chepseskérê	Sisirès
Néferefrê	Néferefrê	Néferefrê	Néferkhârê	(Néfer)-khérès
Niouserrê Ini	Niouserrê	Niouserrê		Rathourès
Menkaouhor Ikaouhor	Menkahor	Menkaouhor	Menkahor	Menkhérès
Djedkérê I Isési	Djedkérê	Djedkérê	Maâkérê	Tankhérès
Ounis	Ounis	Ounis	Ounis	Onnos

Les origines de la Ve dynastie sont encore enveloppées d'obscurité. En rapprochant les indications qu'ils pensent pouvoir tirer des généalogies de certains membres de la famille royale de cette époque, les égyptologues inclineraient à penser que la Ve dynastie ne fut que la continuation de la IVe, soit qu'ils considèrent Ouserkaf et Sahourê comme les fils de Chepseskaf et de la reine Khentkaous, fille de Mycérinus, soit qu'ils fassent d'Ouserkaf un prince de la lignée secondaire, ou libyenne, issue de Chéops, qui avait déjà été représentée sur le trône par Didoufrê au cours de la dynastie précédente. Ce dernier serait le grand-père d'Ouserkaf par sa fille Néferhetpes, qui aurait épousé un personnage qui fut peut-être grand prêtre d'Héliopolis et fut la mère

d'Ouserkaf. Ouserkaf aurait supplanté les deux frères Sahourê et Néferirkêrê, trop jeunes pour prétendre au trône, mais à sa mort, survenue après neuf ans de règne selon le Papyrus royal de Turin, le pouvoir serait revenu en leur personne à la branche principale de la lignée de Chéops.

Cette dernière façon d'arranger les événements a l'avantage d'expliquer le changement de dynastie dans les listes royales par une rupture de la transmission héréditaire de la charge monarchique. Mais elle ne justifie pas certaines autres données traditionnelles, peut-être d'ailleurs inconciliables entre elles.

Laissons de côté le renseignement fourni par Manéthon, que la Ve dynastie était originaire d'Éléphantine. On ne sait où cet historien a pu puiser cette information qui, dans l'état actuel de nos connaissances, paraît dénuée totalement de vraisemblance. Un papyrus du Musée de Berlin, connu sous le nom de Papyrus Westcar, qui date de la fin de la période des Hyksôs, mais sur lequel on a recopié un texte certainement plus ancien, renferme un recueil de contes populaires, dont le dernier est relatif à la naissance des premiers rois de la Ve dynastie. Bien que le récit soit fabuleux, et émaillé en conséquence de détails de pure fantaisie, ce conte peut avoir incorporé des souvenirs exacts dont un historien doit essayer de tenir compte.

Il est narré comment le roi Chéops, s'ennuyant dans son palais, fit mander ses fils pour que ceux-ci lui racontassent des histoires divertissantes. Le dernier à parler, le prince Hordjédef, l'entretint d'un authentique magicien, Djédi, encore vivant. Chéops envoya quérir celui-ci et il obtint de lui qu'il fit quelques prodiges en sa présence. Au cours de la conversation qui s'ensuivit, Djédi laissa échapper que le coffret des écrits magiques de Thot, que le roi convoitait, lui serait apporté par l'aîné des

trois enfants qui étaient dans le sein de Reddjédet. Et il ajouta : « C'est la femme d'un prêtre de Rê, seigneur de Sakhebou ; celui-ci a dit qu'ils assumeraient la royauté dans ce pays entier et que l'aîné d'entre eux serait grand prêtre à Héliopolis ». Puis Djédi rassura le roi, inquiet pour son trône et pour sa dynastie, en ces termes prophétiques : « (Toi), puis ton fils (= Chéphrên), puis son fils (= Mycérinus), puis (seulement) l'un d'eux ». Le conte ne mentionne pas les mesures que Chéops prit à la suite de cette révélation, mais il comporte en appendice le récit de la délivrance miraculeuse de Reddjédet, avec l'assistance d'une troupe de divinités envoyées par Rê.

Ainsi donc les Égyptiens de l'époque suivante n'avaient, parmi les rois de la IVe dynastie, gardé le souvenir que des constructeurs des grandes pyramides de Guizeh. Ils racontaient que les trois premiers monarques de la Ve n'étaient pas d'extraction royale, mais qu'ils étaient frères, issus, à la suite d'une théogamie de Rê avec leur mère, de parents appartenant au sacerdoce héliopolitain et originaires des environs de Létopolis, — si tant est que la cité de Sakhebou soit à identifier, comme on l'a récemment proposé, avec Zat-el-Kôm, à la limite du désert occidental, à peu près à la hauteur d'Héliopolis.

Il est un fait certain : c'est que les monarques de la Ve dynastie ont tout mis en œuvre pour propager le dogme solaire d'Héliopolis. Auparavant déjà certains rois des IIIe et IVe dynasties, en incluant le nom de Rê dans leur nom d'intronisation, avaient fait acte de dévotion envers le culte spécial à Héliopolis, et même avant eux, au début de la IIe dynastie, le nom de l'Horus Nébirê fournit une indication dans le même sens. Mais ce fut aux rois de la Ve dynastie qu'il appartint de lier définitivement la doctrine solaire comme religion d'État à la monarchie pharaonique, en introduisant d'une façon fixe, avec Néferirkérê, le titre de « Fils de Rê » devant

leur nom de naissance et en faisant bâtir, dès le début de la dynastie, auprès de leurs pyramides des temples du Soleil, dont la disposition architecturale reproduisait peut-être celle du Temple de Rê à Héliopolis. Le seul édifice de ce genre qui ait été fouillé jusqu'à présent est celui de Niouserrê ; mais les inscriptions des fonctionnaires de cette époque livrent le nom des temples de tous les autres rois, d'Ouserkaf à Menkaouhor, aujourd'hui ensevelis sous les décombres en bordure du désert d'Abousîr. Le souverain qui aurait rompu avec cette tradition serait Djedkérê-Isesi, le Tankhérès de Manéthon, qui aurait régné 44 ans au dire de celui-ci, et dont on ne sait rien si ce n'est qu'une expédition envoyée par lui au pays d'Opônê, vers la région des Somalis, lui avait rapporté comme curiosité un nain danseur, dont on parlait encore à la cour de Memphis plus d'un siècle après. En transportant sa sépulture, depuis peu identifiée avec la pyramide d'Ech-Chaouâf, en haut de la falaise qui domine l'actuel village de Sakkarah, ce roi ne semble pas s'être préoccupé d'un emplacement favorable pour y édifier un temple solaire à l'instar de ses prédécesseurs. Ounis lui non plus ne bâtit pas de sanctuaire héliopolitain auprès de sa sépulture, mais en revanche il fut le premier à faire graver à l'intérieur des chambres sépulcrales de sa pyramide le plus ancien rituel funéraire à l'usage des rois, connu sous le nom de Textes des Pyramides.

Comme pour les dynasties précédentes, les événements historiques qu'on peut attribuer à la Ve dynastie sont rares. Quelques graffiti dans les mines du Sinaï ou dans les carrières du désert montrent que l'activité des missions chargées d'approvisionner en matières premières les industries de l'Égypte ne s'était pas ralentie. Les passages fragmentaires de la Pierre de Palerme relatifs aux règnes d'Ouserkaf, de Sahourê et de Néferirkérê ne font état que de constructions de temples et de fondations religieuses ; mais ce qui reste des bas-reliefs du temple funéraire de Sahourê, devant sa pyramide d'Abousîr, permet d'inscrire à son actif des expéditions victorieuses contre les Libyens et les Asiatiques. De Libye, Sahourê ramena une quantité considérable de prisonniers et de cheptel ; il en fut de même en Asie. Un bas-relief de Déchacheh, conservé dans la tombe d'un gouverneur de forteresse, Inti, illustre un épisode de ces guerres asiatiques : l'assaut et la prise d'une ville de Nédia, inconnue par ailleurs. Mais en Asie l'action militaire semble avoir été doublée par des arrangements politiques : un bas-relief du temple funéraire de Sahourê figure, d'après l'interprétation de M. Montet, l'arrivée d'une ambassade syrienne accompagnant une princesse destinée au harem du roi. Ce serait le plus ancien exemple de ces mariages asiatiques qui furent un des ressorts de la politique étrangère des souverains égyptiens aux époques suivantes.

Il est impossible d'avancer quoi que ce soit en ce qui concerne la fin de la dynastie. Récemment, en interprétant dans un certain sens les formules religieuses qui constituent les Textes des Pyramides, on a affirmé que la coupure avait été faite par Ounis. Originaire d'une famille libyenne du Fayoum, descendant en ligne collatérale d'un monarque de la IVe dynastie, il aurait été porté au pouvoir par une révolution, brève mais sanglante, partie d'Abydos.

Ce ne sont là que des suppositions, tout au plus des hypothèses de travail, pour tenter de percer l'obscurité qui enveloppe cette période.

D. **Sixième dynastie**

2443-2263 env. av. J.C.

Monuments	Listes égyptiennes du Nouvel Empire			Manéthon
	Papyrus de Turin	Table d'Abydos	Table de Sakkarah	
Téti	Téti	Téti II	Téti II	Othoès
Ouserkérê	*(détruit)*	Ouserkérê		
Mérirê I Pépi I	*(détruit)*	Mérirê	Pépi	Phios
Mérirê II Antiemsaf	*(détruit)*	Mérenrê I	Mérenrê	
Néferkérê III Pépi II	*(détruit)*	Néfer-kérê III	Néferkérê	Phiops
	(détruit)	Mérenrê II Antiemsaf		Menthou-souphis
	(détruit)	Néterir-kérê		
	(détruit)	Menkérê		
	(détruit)			
	(détruit)			
	Neith-iqret			Nitôkris

On peut donc admettre jusqu'à preuve du contraire que la transition entre la Ve et la VIe dynastie s'est effectuée sans heurts, avec un roi Téti de qui l'on ne sait rien, sinon qu'il se fit construire une pyramide et que, continuant la tradition inaugurée par Ounis, il fit graver sur les parois des chambres intérieures les célèbres Textes des Pyramides. D'après Manéthon il aurait eu trente ans de règne. Il eut pour successeur Ouserkérê, dont le règne semble avoir été très éphémère et n'a pas laissé de traces, à moins qu'il n'ait été le même personnage que le roi Ity, dont un graffito du Ouady Hammamât et un autre des carrières d'albâtre de Hatnoub font mention. On se demande si Ouserkérê n'a pas été un

usurpateur, qui aurait régné concurremment avec Pépi I à ses débuts. Ce serait la raison pour laquelle il ne figure pas sur la liste de Manéthon.

La VIe dynastie s'affirma avec Pépi I. Celui-ci eut un long règne de cinquante-trois ans. Il avait adopté d'abord le prénom de Néfersahor, « Bonne est la protection d'Horus », qu'il remplaça par la suite, on ne sait pour quelles raisons, par celui de Mérirê, « Aimé de Rê ». Il épousa les deux filles d'un notable d'Abydos, Khouy, qui lui donnèrent l'une Mérenrê, qu'il associa au pouvoir vers la fin de son règne, l'autre Néferkérê, qui devait être Pépi II.

Pépi I fut un souverain de grande envergure. Malgré la disparition presque complète des édifices de cette époque, on a trouvé des restes de temples édifiés par ses soins à Coptos, à Dendérah, à Abydos, à Bubastis et à Tanis.

A l'extérieur de l'Égypte, il s'efforça de restaurer et de consolider la mainmise égyptienne sur les mines de cuivre du Sinaï, qui s'était relâchée sous les règnes précédents. Il choisit comme général en chef un petit fonctionnaire des domaines royaux, dont il avait pu apprécier l'intelligence et la loyauté dans une délicate enquête à l'intérieur du harem royal, Ouni. Celui-ci a laissé dans son mastaba d'Abydos une inscription biographique, la plus ancienne et la plus circonstanciée pour la période qui va de Téti à Mérenrê I. Ouni y relate en particulier comment il conduisit au Sinaï cinq campagnes successives, complétées finalement par une opération stratégique de grande envergure : débarqué par mer en Palestine méridionale, Ouni avait surpris à revers les insaisissables Bédouins qui harcelaient les établissements égyptiens du Sinaï et il les avait anéantis.

Avec ce roi la royauté memphite se montra solide et puissante. Mais les historiens admettent que, en se mariant

avec les filles d'un personnage privé d'Abydos, Pépi I avait introduit un germe de désagrégation dans la structure politique laborieusement édifiée par ses prédécesseurs. Les honneurs, les titres de cour et les bénéfices héréditaires accordés à la famille de reines qui n'étaient point de lignée royale devaient fatalement inciter les hauts fonctionnaires à revendiquer les mêmes privilèges et, la faiblesse croissante de la monarchie y aidant, à fonder une aristocratie, qui devait aboutir tôt ou tard à l'abaissement de la monarchie. Cette ultime conséquence ne se manifesta pourtant qu'à la fin du règne de Pépi II, telle était encore la vigueur de l'institution monarchique.

Mérenrê I, fils aîné de Pépi I, ne régna que cinq ou six ans. Ce fut lui qui, s'intéressant comme ses prédécesseurs des dynasties précédentes à l'extension de la puissance égyptienne en Nubie, envoya par trois fois le gouverneur d'Éléphantine, Harkhouf, explorer le long du Nil les voies d'accès vers le pays des nègres, afin d'établir avec ceux-ci des relations économiques et des accords militaires. Harkhouf conduisit encore une quatrième expédition au début du règne de Pépi II. A son retour il ramena un danseur nain à l'intention du jeune roi et il en prévint celui-ci par un message. Le monarque de huit ans en fut si ravi qu'il dépêcha au-devant d'Harkhouf un exprès, porteur d'une lettre où il détaillait, avec un sérieux enfantin, les mesures à prendre pour qu'il n'arrivât aucun accident pendant le voyage au précieux nain. Harkhouf fit graver l'autographe royal, le plus beau titre d'honneur de sa carrière, sur la façade de son tombeau, en face d'Assouan.

Lorsque Néferkérê Pépi II écrivait ainsi à Harkhouf, ce jeune roi régnait déjà depuis deux ans. Son règne de quatre-vingt-quatorze ans fut le plus long des annales égyptiennes, peut-être même de l'histoire. La mollesse de son caractère, en s'accentuant avec l'âge, fut sans

doute la cause qui hâta la dissolution de la monarchie de l'Ancien Empire. Une féodalité se fortifia au point de tenir en échec l'autorité royale et d'être en mesure de se substituer à elle. Les frontières de l'Égypte ne furent plus respectées par leurs voisins turbulents. La Nubie se révolta et un prince d'Éléphantine trouva la mort au cours des bagarres qui s'ensuivirent. Des Asiatiques osèrent attaquer et détruire, sur les bords de la Mer Rouge, un chantier naval du roi qui construisait un navire à destination du pays d'Opônê. Bien plus, à la faveur de l'anarchie résultant des troubles sociaux, les Bédouins pénétrèrent dans le Delta et rançonnèrent la région de Memphis.

La fin de la VIe dynastie marqua donc l'effondrement de la monarchie memphite. Le Papyrus royal de Turin intercale, entre Pépi II et une reine Nitôkris mentionnée aussi par Manéthon à la fin de la dynastie, cinq rois dont trois seulement sont attestés par la Table d'Abydos. Ce furent sans aucun doute des épigones de Pépi II, qui continuèrent à régner à Memphis en abdiquant toute autorité sur le reste du pays.

2. La monarchie

Jamais la monarchie n'eut autant de prestige que sous les monarques de l'Ancien Empire. En plus de leur magnificence, attestée par les monuments qu'ils ont laissés, l'adoption de la doctrine héliopolitaine comme religion d'État fit d'eux les fils et les héritiers du plus puissant des dieux, le Soleil.

Ce développement de leur divinisation se refléta très vite dans le protocole royal. Djéser opéra la liaison avec les titres horiens en introduisant l'épithète « Soleil d'or », qui désignait le monarque comme Horus solaire. Cette interprétation est assurée du fait que l'expression, jugée

insolite, fut remplacée sous la IVe par celle d'« Horus d'or ». Cette dernière devint elle-même par la suite, en vertu d'une interprétation pictographique, « Horus vainqueur de Seth » ; le signe de l'or (*neb*) placé sous les serres du faucon d'Horus fut compris comme le symbole de Seth, dieu d'Ombós (*neb*) qualifié d'Ombite (*nebi*). Le nom personnel des souverains prit enfin place dans leur protocole, précédé du titre de « Fils de Rê », sporadiquement d'abord sous la IVe dynastie, puis régulièrement à partir de Néferirkérê, troisième roi de la Ve. Ce fut sous Snéfrou que l'on commença à entourer par des cartouches les noms de « Roi du Sud et du Nord » et de « Fils de Rê » ; ce cadre elliptique était censé figurer le tracé de la course du Soleil autour de l'univers, à l'intérieur de laquelle tout appartenait de droit au roi comme à son père, l'astre du jour.

Le développement de l'administration royale sous l'Ancien Empire n'alla pas sans une augmentation notable du nombre des fonctionnaires, au Palais et dans les provinces. Dans l'administration centrale, il devint impossible au roi de s'occuper personnellement de toutes les affaires qui y étaient soumises. Ce fut pourquoi, au début de la IVe dynastie, les monarques instituèrent la fonction de vizir. Celui-ci avait en charge le Trésor, la Justice, l'Agriculture et les Archives centrales, pour l'Égypte entière. Aussi la dignité de Chancelier du Roi de Basse Égypte devint-elle purement honorifique, dans un pays désormais parfaitement unifié.

Les gouverneurs des nomes gagnèrent aussi en importance. Mais alors que, au début de l'Ancien Empire, ils n'étaient que des fonctionnaires de passage, faisant carrière en accédant à des charges plus hautes, ils tendirent à se stabiliser dans leurs fonctions, à s'y enrichir et à y faire souche. C'était du reste conforme à la mentalité égyptienne, selon laquelle la justice élémentaire a

toujours voulu qu'un fils occupât la place du père. Ce que l'intérêt d'une bonne administration exigeait, les rois le maintirent tant qu'ils eurent assez de puissance pour cela, mais ils durent finalement capituler devant la coutume. Les nomarques arrivèrent à fonder dans toutes les provinces une véritable aristocratie terrienne et, signe d'autonomie, ils fondèrent des nécropoles et se firent enterrer dans leurs capitales. Au milieu de la VIe dynastie la monarchie essaya bien de réagir : elle institua à cette fin un « Gouverneur du Sud », sorte de super-nomarque, chargé de remplir en Haute Égypte, où la féodalité se faisait la plus menaçante, les devoirs dont les nomarques ne se souciaient plus guère, en particulier la transmission des redevances à la Cour. Cette disposition administrative ne dura que quelques générations. Le titre de Gouverneur du Sud devint, comme les autres, purement honorifique. Il fut conféré à tel nomarque que le roi voulait flatter.

Dépouillée de son autorité par une féodalité dont elle n'avait pas su empêcher la formation, de ses biens territoriaux par des donations faites aux nomarques, aux temples et aux nécropoles, de ses revenus enfin par les immunités d'impôts consenties aux villes et aux propriétés sacerdotales, la VIe dynastie s'effondra peu après le long règne, fertile en abandons de toutes sortes, du trop débonnaire Pépi II.

3. La religion

A. Évolution

Avec la Ve dynastie on se trouve en présence d'un fait nouveau, qui devait être gros de conséquences puisqu'il engagea la religion égyptienne dans la voie où elle devait persévérer jusqu'à la fin de la civilisation pharaonique : l'adoption de la croyance héliopolitaine comme doctrine officielle des rois.

Leur dieu dynastique, Horus le Faucon, fut alors identifié au dieu suprême de l'Ennéade, Atoum, en son nom d'Harakhthès et les monarques eux-mêmes se proclamèrent définitivement Fils de Rê.

Partout où ce fut possible, la théologie solaire s'assimila les mythologies locales. Leurs divinités furent transformées en autant d'hypostases de Rê : Khnoum-Rê, Montou-Rê, Sébek-Rê et même, d'une façon purement formelle, puisqu'il était déjà le Soleil, Atoum-Rê. Seuls Ptah, parce qu'il était le dieu d'un clergé trop puissant, et Osiris, parce que sa légende, trop populaire, ne se prêtait à aucune adaptation, restèrent indemnes de toute fusion avec Rê. L'esprit de prosélytisme des prêtres d'Héliopolis essaya bien de faire entrer leur dieu en compétition avec Osiris pour régner sur les trépassés dans l'au-delà, mais leur succès ne fut jamais que limité.

Cette accession de la doctrine solaire à la prééminence universelle n'alla pas sans résistances ni réactions à la cour royale elle-même. Le dernier roi de la IVe dynastie, Chepseskaf, renonça à prendre un nom solaire et, fait plus significatif encore, à se faire inhumer dans une pyramide, qui équivalait à une profession de foi dans des destinées posthumes en compagnie du Soleil. Son tombeau, le Mastabat-Faraoun à Sakkarah, reprit la forme thinite du mastaba.

Ouserkaf hérita sans doute des mêmes idées, comme l'indique son nom, qui ne renferme pas celui de Rê. Mais, au cours de son règne, il revint à la foi solaire, car sa sépulture fut de nouveau une pyramide. Il devint même un promoteur zélé de cette doctrine : la légende rapportée par le Papyrus Westcar fait de lui le premier des souverains engendrés directement par le Soleil pour restaurer son culte dans le pays.

B. Les temples et leurs développements ultérieurs

1. Généralités. — Les plus anciens hiéroglyphes ont conservé l'image de sanctuaires primitifs faits de bois et de clayonnage, à la porte desquels les enseignes distinctives de la divinité qu'ils abritaient étaient plantées. De telles cabanes sacrées ont dû servir de temples jusqu'à la fin de l'époque thinite.

Le développement architectural des temples fut sans doute la conséquence de l'adoption de la pierre comme matériau de construction, au début de la IIIe dynastie. D'après une tradition d'âge postérieur, l'inventeur de ce mode de bâtir, Imhotep, aurait construit le plus ancien temple d'Edfou. Par ailleurs plusieurs temples rebâtis à l'époque gréco-romaine l'ont été, à en croire leurs inscriptions, en exécutant des plans remontant à des rois de l'Ancien Empire. Il est donc à croire que, bien qu'il ne subsiste plus de grands temples antérieurs à la XVIIIe dynastie, ces derniers ont continué une tradition qui n'avait pas substantiellement varié, du moins pour les dispositions générales, depuis les origines de l'architecture pharaonique.

C'est pourquoi, en se référant à ces temples disparus, mais qui sont mentionnés par les textes, on peut, à propos de l'Ancien Empire, en usant pour les exemples de quelques anticipations, exposer la conception que les anciens Égyptiens eurent de leurs temples, quel était leur clergé et quelles cérémonies ils y accomplissaient.

2. Caractère des temples. — Le culte égyptien se rendait donc dans des édifices sacrés, au développement et à l'embellissement desquels les souverains régnants ont toujours donné tous leurs soins et consacré d'importantes ressources. Ils agissaient ainsi par piété filiale envers les dieux locaux, dont ils se prétendaient les des-

le roi, en tant que fils de chaque divinité, en était le seul pontife : c'est pourquoi, dans les scènes religieuses représentées sur les murs des temples, c'est toujours lui, et lui seul, qui est figuré en officiant. En fait les cérémonies sacrées étaient accomplies par des prêtres agissant en son lieu et place, constitués en tribus se relayant mensuellement pour assurer le culte. Les dignitaires en étaient de hauts fonctionnaires de l'administration civile, investis généralement de plusieurs sacerdoces. Le personnel subalterne consistait en officiers permanents du temple.

Les rites commençaient de bon matin. Mais même si le soleil était déjà levé, le sanctuaire, sans ouvertures restait plongé dans l'obscurité. Le prêtre de service allumait les lampes, garnissait l'encensoir et procédait à une première fumigation pour répandre dans la pièce une agréable odeur.

Il s'avançait alors vers le naos, tabernacle de bois ou de pierre qui renfermait la statue du dieu. Il brisait le sceau mis sur le verrou des portes par son collègue de la veille à la fin du dernier service. L'idole, qui était en bois et de petites dimensions, apparaissait à ses yeux, mais censément inerte et endormie, car la divinité n'était pas encore descendue sur elle. Le prêtre se prosternait et récitait un hymne d'adoration. Puis, se relevant, il donnait l'accolade à la statue. Ce geste, celui du fils qui veut tirer son père du sommeil, « éveillait » le dieu et faisait descendre en lui son âme divine. Le culte proprement dit pouvait commencer.

L'officiant procédait alors à la toilette du dieu. Il lavait l'idole ; il l'ornait de vêtements et de parures, présentés par des stolistes ; il la parfumait et la fardait. Ensuite il lui offrait son repas du matin en lui consacrant une oblation de pains, de viandes, de légumes, de fruits et de diverses boissons, disposée sur un plateau déposé sur un guéridon, comme dans les maisons seigneu-

riales. Pour ce faire, il levait sur les aliments un casse-tête, geste symbolique par lequel il les immolait mystiquement et envoyait leur âme dans le monde invisible, celui des dieux. C'est peut-être là le seul témoin, dans la liturgie égyptienne, d'une très ancienne conception du sacrifice, analogue à celle des Sémites qui consacraient les offrandes aux dieux en les détruisant. Ce geste accompli, la desserte de l'autel était emportée pour pourvoir aux besoins des desservants du temple et des privilégiés à qui le roi avait accordé une pension alimentaire sur les revenus sacrés.

La statue du dieu était alors déshabillée, et de nouveau purifiée et parfumée. Le prêtre fermait les portes du naos, qu'il scellait de son sceau. Plus il se retirait à reculons, en effaçant la trace de ses pas sur le sable fin répandu sur le dallage.

Tel était le cérémonial du premier repas. Il était répété plusieurs fois par jour, non seulement pour la divinité principale, mais pour les diverses idoles qui avaient leur chapelle autour du sanctuaire du temple.

4. Les fêtes. — Le peuple, exclu de ces rites, trouvait l'occasion de manifester sa piété, souvent exubérante, dans la célébration des fêtes.

Il n'était pas permis en effet à la foule d'envahir les cours du temple, pas plus qu'elle ne pouvait franchir la clôture du palais royal pour porter ses hommages à Pharaon. Mais lorsque le roi voulait se montrer à son peuple, il sortait du palais : il parcourait alors en grande pompe les rues de la ville, où il siégeait en apparat à quelque endroit ménagé pour cette station. Les dieux de l'ancienne Égypte n'agissaient pas autrement. Aux jours de fête, leurs statues étaient portées en procession hors du temple et les prêtres les exposaient sur le parcours dans des chapelles reposoirs, où elles recevaient les adora-

tions de leurs fidèles. Les Égyptiens appelaient ces solennités des « sorties » du dieu ; les Grecs, frappés par l'affluence de peuple qui les accompagnait, les ont nommées des « panégyries ».

Toutes les villes d'Égypte commémoraient ainsi les événements importants de la vie terrestre de leur dieu, en particulier sa naissance et sa victoire sur ses adversaires. Elles fêtaient aussi le Nouvel An, le début de chaque mois, la crue du Nil, le commencement des labours et la moisson. Plusieurs fois l'an, la statue du dieu était embarquée sur le fleuve pour rendre visite à des divinités voisines et prendre part à leurs fêtes. Partout aussi une sortie plus solennelle que les autres, ou « grande Sortie », prenait l'allure d'une fête patronale, au cours de laquelle la statue du dieu parcourait la ville et sa banlieue pendant plusieurs jours, hébergée chaque soir dans quelque oratoire de son itinéraire. C'était alors que des liesses nocturnes battaient leur plein à travers les cités illuminées.

C. **Les superstitions et la magie**

Le tableau de la pratique de la religion égyptienne ne serait pas complet, ou du moins il risquerait d'être faussé, si l'on ne faisait pas mention de la part accordée aux superstitions et à la magie.

L'observance des jours fastes et néfastes, d'après des tableaux évoquant des événements mythologiques, y tenait une grande place, ainsi que l'interprétation des songes. La magie, fait remarquable, n'avait pas de place dans le culte officiel non plus que dans le rituel des temples ; mais en revanche elle était à la base des pratiques funéraires et du culte des morts. Dans la vie courante elle était considérée comme une science dont le domaine était la protection contre les mauvais esprits et contre les dangers de toutes sortes. Elle agissait au moyen

de formules à réciter et surtout d'amulettes, dont l'usage était fort répandu dans toutes les classes de la société.

4. Le culte des morts

A. **L'architecture funéraire**

La période de l'Ancien Empire est caractérisée par deux créations architecturales au service des défunts : le mastaba pour les particuliers et la pyramide pour les rois.

1. Les mastabas de l'Ancien Empire. — Avec l'emploi généralisé de la pierre comme matériau de construction, les superstructures en briques des tombeaux furent remplacées au cours de l'Ancien Empire par des superstructures en pierre à parois lisses. L'énorme banquette à faces verticales légèrement inclinées qui en résulta a reçu en archéologie le nom de « mastaba », qui veut dire « banc ». En même temps la stèle fausse-porte s'enfonça de plus en plus dans la masse pleine de la superstructure, amenant ainsi l'apparition de chambres intérieures consacrées au culte funéraire. Les mastabas de la IVe dynastie ne comportent encore qu'une chambre élargie sur les côtés en forme de croix ; sous la VIe le mastaba de Mérérouka à Sakkarah arrive à en totaliser trente-deux.

Un phénomène nouveau, qui apparut et se développa dans les mastabas de l'Ancien Empire, fut la décoration de leurs chapelles par des bas-reliefs ou des peintures. Tout le monde connaît les admirables ensembles des parois sculptées de Ti ou de Ptahhotep à Sakkarah, par exemple. On y voit le défunt assis à sa table d'offrandes, recevant le défilé de ses domaines qui lui apportent leurs redevances. On le voit, en taille héroïque, surveillant les travaux agricoles aux multiples épisodes et les ateliers de divers métiers. Il est montré à la chasse au

marais, harponnant l'hippopotame ou abattant des oiseaux au boomerang, au milieu de gigantesques fourrés de papyrus. Les cérémonies de sa sépulture sont évoquées.

Si l'on admire sans réserve l'art qui a présidé à cette décoration, on reste incertain sur son sens profond. Deux points sont évidents : la figuration du mort assis à son repas, dans l'imposte de la fausse-porte, exprime en image la fin essentielle du rite à quoi celle-ci servait, qui était d'alimenter le mort ; les effigies du défunt sculptées sur les jambages de la même fausse-porte et dans les passages des diverses portes du mastaba, qu'elles tournent le dos à l'axe de la stèle ou se dirigent vers lui, illustrent la croyance que le mort pouvait, par cette fausse-porte, sortir de l'autre monde ou y rentrer à son gré.

Mais comment faut-il interpréter les autres représentations ? L'opinion restée la plus générale est celle de Maspero, qui voyait dans la décoration des mastabas des images magiques procurant aux trépassés, dans l'autre monde, la réalité de ce qu'elles figuraient et lui permettant de se passer au besoin de l'apport d'offrandes matérielles.

2. Les pyramides royales. — Les sépultures royales des deux premières dynasties ne différèrent d'abord en rien, si ce ne fut par leur importance, de celles des simples particuliers. Ce furent comme elles des mastabas. Mais avec l'avènement de la IIIe dynastie, une différenciation intervint entre les tombes civiles et les tombes royales, celles-ci revêtant désormais une magnificence en rapport avec la condition surhumaine des monarques.

Djéser, second roi de la IIIe dynastie, fut le premier qui, en superposant six mastabas en retrait les uns sur les autres pour son monument funéraire, qu'on appelle la Pyramide à degrés de Sakkarah, ouvrit la voie à cette création grandiose, qui devint le type de sépulture des

rois de l'Ancien et du Moyen Empires, la pyramide. La pyramide de Djéser figurait par ses gradins un colossal escalier : celui de l'ascension du roi vers le ciel. Les architectes de Snéfrou, premier roi de la IVe dynastie, passèrent de là à la forme lisse, qui cadrait mieux avec l'esthétique à tendances géométriques de cette époque, attestée avec tant de puissance par les monuments de Chéops et de Chéphrên sur le plateau de Guizeh.

Les plus fameuses d'entre les pyramides, dont le nombre total est d'environ soixante-quinze, sont celles des rois de la IVe dynastie, Chéops, Chéphrên et Mycérinus, qui occupent ce plateau, celle de Snéfrou à Dahchour et, le long du désert de Sakkarah, celles des rois des Ve et VIe dynasties.

Le symbolisme de l'ascension du roi vers le ciel, si bien exprimé par l'escalier qu'était une pyramide à degrés, se reporta tout naturellement sur la pyramide lisse, qui était déjà un symbole solaire à cause de sa ressemblance avec la pierre sacrée d'Héliopolis, le *benben*, où la légende voulait que le Phénix vînt se poser. Son triangle fut interprété comme une goutte de lumière, la dernière — figée au contact avec la terre — des rayons du soleil par lesquels l'esprit du roi pouvait remonter jusqu'à l'astre. En effet dans les hiéroglyphes les rayons qui tombent du soleil sont figurés par une chaîne de petits triangles.

Domiciles inviolables des pharaons trépassés, les pyramides comportaient comme complément nécessaire un lieu de culte, sous la forme d'un temple adossé à leur face orientale, dont le sanctuaire le plus intime était une transposition architecturale de la fausse-porte primitive. L'ensemble était complété en avant par un long corridor couvert qui descendait vers la vallée, à la lisière de laquelle il allait rejoindre un temple d'accueil servant de point de départ à la cérémonie des funérailles et, après cela, au culte journalier du roi.

B. Le paradis solaire

La croyance en un paradis du Soleil se fit jour sous l'Ancien Empire, d'abord au bénéfice des rois puis, par la suite, à celui des particuliers.

Il ne semble pas que, dans son état le plus ancien, la religion solaire ait possédé une eschatologie particulière. Régnant sur les hommes pendant leur vie, elle les abandonnait après la mort au soin des dieux chthoniens dans leurs séjours souterrains ou dans le paradis d'Osiris.

Ce fut au début de la Ve dynastie, avec l'avènement au pouvoir d'une famille dévouée aux croyances d'Héliopolis, que les tenants de la doctrine solaire commencèrent à élaborer une doctrine funéraire dans le cadre de leur théologie. Ils le firent d'abord en faveur du roi, à qui ils assurèrent un sort céleste différent de celui du commun des mortels. Des lustrations spéciales, sorte de baptême des morts, conféraient au roi défunt la dignité d'« héliopolitain » et lui ouvraient l'accès de l'Empyrée. Il était admis dans la barque du Soleil.

Pour que leur bonheur fût sans mélange, les rois de l'Ancien Empire y associèrent leurs femmes, leurs enfants et les membres de leur famille, à qui ils concédèrent, avec les lustrations, les droits à l'immortalité solaire. Puis le jour vint où, peut-être pour des raisons politiques et parce que la monarchie appauvrie de la VIe dynastie ne pouvait plus s'assurer autrement leur fidélité, les monarques étendirent ce privilège posthume à leurs courtisans et à leurs fonctionnaires.

Avec l'émiettement de la puissance royale qui marqua la fin de l'Ancien Empire et la « démocratisation », comme on a pris l'habitude de dire, des privilèges de tous ordres, jusqu'alors réservés à la cour, qui en fut la conséquence, celui des destinées solaires subit le même sort. Quiconque en Égypte put se prévaloir d'une parcelle

d'autorité eut licence de s'élever un tombeau à ses propres frais, avec le formulaire traditionnel des grands privilégiés du temps des Pyramides. Par le fait même les destinées solaires tombèrent dans le droit commun. Il n'entra pas dans la politique des rois restaurateurs du Moyen Empire de réagir dans ce domaine, et cette usurpation se trouva ainsi consacrée.

C. L'alimentation des défunts privilégiés

Elle fut assurée officiellement, à partir de la IIIe dynastie, par les monarques grâce à l'institution des nécropoles royales. Un service régulier d'offrandes, richement doté en bien-fonds, subvint alors aux besoins de tous les favorisés admis à former la cour posthume des pharaons ensevelis dans les pyramides. L'institution fonctionna régulièrement pendant plusieurs siècles à la satisfaction générale. La courte formule du privilège royal accordant la sépulture et les offrandes solennelles et journalières était alors gravée, comme brevet officiel et titre de gloire, aux endroits les plus en vue des chapelles de culte.

5. L'art

L'Ancien Empire, préparé par les essais de l'époque thinite, a atteint presque d'un seul coup l'apogée de l'art égyptien.

Il suffit pour cela qu'un monarque aux vues larges et d'une autorité indiscutée ralliât autour de lui les possibilités réelles, mais encore à l'état anarchique, apparues à l'époque précédente, les subordonnât les unes aux autres et leur traçât un programme ambitieux pour que l'art égyptien entrât dans la voie sûre qui devait le conduire en un siècle à la perfection.

Ce monarque fut Djéser, le second roi de la IIIe dynastie. Il a laissé sur le plateau de Sakkarah, en vue des fau-

bourgs de Memphis, des édifices grandioses autour de la Pyramide à degrés, créée pour lui servir de tombeau. L'ensemble a la superficie d'une ville, avec des palais et des places pour les cérémonies du culte funéraire. Les édifices y ont été réalisés pour la première fois en calcaire fin, mais les détails architectoniques, d'un style inconnu jusqu'à présent dans l'art égyptien, imitent ceux qui caractérisaient jusqu'alors les palais construits en pisé, en roseaux et en bois, en particulier les colonnes à cannelures convexes ou concaves. Il faudra que les architectes des générations suivantes, s'enhardissant dans l'emploi de la pierre, introduisent l'usage des roches dures, comme les granits et les basaltes dont l'extraction permet d'obtenir d'énormes monolithes, pour que le style égyptien se simplifie et, en poussant à fond les nouvelles possibilités, évolue vers une conception géométrique et colossale de l'architecture, dont les Pyramides de Guizeh ont été la plus magnifique expression.

L'esprit de cette architecture simplifiée à l'extrême en masses géométriques a pénétré la statuaire royale, qui fournissait à l'âme des monarques défunts les supports où elle se posait dans de tels monuments. Le corps humain s'y montre dépouillé de tout ce qui serait particulier ou accidentel, mais dans les meilleures œuvres chaque personnalité vit dans ce qu'elle avait de plus essentiel, l'expression psychologique de sa physionomie. Le Chéphrên en diorite du Musée du Caire est le chef-d'œuvre de ce genre. Le grand Sphinx de Guizeh, image colossale du même Chéphrên sculptée dans le rocher devant sa pyramide, appartient à la même veine.

Par bonheur, les maîtres sculpteurs qui exécutaient pour les monarques des statues de cette qualité travaillaient aussi, quand le roi leur en donnait l'ordre, pour des particuliers. C'est à cette circonstance qu'on doit les chefs-d'œuvre que sont, au Musée du Louvre, le fameux

Scribe accroupi et, au Musée du Caire, l'autre Scribe accroupi, si différent du premier, le Cheikh-el-Beled, le groupe du général Rahotep et de sa femme Nefret, les deux statues du grand prêtre Ranéfer, le groupe du nain Séneb et de sa famille. C'est par ces œuvres de premier plan qu'il convient de juger l'art de cette époque, le reste n'en étant qu'une pâle, et souvent bien lointaine imitation. Elles marquent la limite de la perfection au-delà de laquelle l'art égyptien ne s'avancera jamais et de laquelle il ne s'approchera plus que rarement.

Toute cette statuaire, royale ou privée, présente les caractères d'une statuaire au repos. Les personnages représentés étaient en effet de grands seigneurs qui, debout ou assis, attendaient dans leurs tombeaux les hommages et les offrandes de leur postérité. Leurs âmes trouvaient ainsi pour s'incarner quand cela leur plaisait, des corps de pierre ou de bois en posture confortable et il ne serait venu à l'esprit d'aucun artiste de les immortaliser avec un geste auquel on les aurait ainsi condamnés pour l'éternité. C'est en cela que la statuaire égyptienne, parce que conçue comme réceptive de vie, diffère essentiellement de la grecque, qui ne fut que représentative. Toutefois sous les Ve et VIe dynasties la sculpture égyptienne créa aussi une statuaire de mouvement, d'après le même principe qui lui faisait représenter les seigneurs au repos. Ce furent les statuettes de serviteurs au travail. On les disposait dans les *serdabs*, ou cachettes aux statues, auprès de l'effigie, de plus grande taille, de leur maître. Ainsi lorsque l'âme de celui-ci s'incarnait dans son corps de pierre ou de bois, les statuettes serviles qui l'entouraient pouvaient recevoir l'âme de ses domestiques s'il désirait leur présence et leurs bons offices. Ce genre de statuaire qui, en se développant, aurait pu engager la sculpture égyptienne dans des voies comparables à celles de la grecque n'eut pas de lendemain.

Il disparut à la fin de l'Ancien Empire et fut remplacé par l'usage, plus économique mais beaucoup moins fertile en œuvres d'art, des petits simulacres en bois.

La statuaire ne représente pas tout l'art de l'Ancien Empire. Les bas-reliefs qui s'étalent sur les parois des chapelles des mastabas et y remplissent parfois des chambres entières en sont un autre aspect, et des plus séduisants. Traités en léger méplat, sur un fond neutre largement aéré qui met en valeur toutes leurs finesses, ils introduisent le visiteur de ces tombes dans tous les détails de l'activité agricole et artisanale, ainsi que dans la vie de château menée par les grands propriétaires terriens du temps. Les conventions de leur dessin sont restées ce qu'elles avaient été à l'époque prédynastique : une notation enfantine, étrangère à toute notion de perspective, mais exprimée avec tant d'élégance naturelle qu'on entre instinctivement dans son jeu et qu'on oublie ce qu'il a d'irréel. En contraste avec la statuaire, c'est le mouvement que les bas-reliefs des mastabas ont visé à représenter et à éterniser. Mais leurs personnages, qu'on ne l'oublie pas, sont de condition servile, destinés, en vertu de la valeur magique accordée à ces représentations, à travailler éternellement pour leur maître. Celui-ci, quand il était représenté présidant à leurs activités, l'était toujours au repos. Il n'abandonnait guère cette attitude que pour être sculpté, debout dans une barque légère sur un fond de fourrés de papyrus, lançant le boomérang contre des canards sauvages ou harponnant des poissons. La chasse était un sport noble dont il était inconcevable qu'un grand seigneur pût jamais se lasser.

Les bas-reliefs des mastabas étaient enluminés de couleurs simples, selon des conventions aussi définies que celles d'une héraldique. Comme la décoration de certaines chapelles funéraires en fournit la preuve, il exista aussi une peinture autonome, pour décorer à moindres frais certains tombeaux, qui n'était qu'une transposition à plat des bas-reliefs coloriés. Pourtant un fragment comme les fameuses Oies de Meidoum, au Musée du Caire, qui ne sont qu'un détail d'une large fresque disparue, prouve qu'il y eut aussi un genre de peinture, plus élaboré, qui faisait usage des demi-tons et des nuances intermédiaires, avec une stylisation dont la perfection et la sûreté de goût font penser à celle des peintures japonaises. On peut supposer que ce style, qui met la peinture de l'Ancien Empire de niveau avec les autres arts de cette époque, s'est développé dans la décoration des palais et des maisons, qui ont toutes disparu.

Enfin la tête de faucon en or, d'Hiéraconpolis, conservée au Musée du Caire, montre que l'orfèvrerie, dont c'est jusqu'à présent le principal vestige, ne le cédait en rien aux autres arts de l'Ancien Empire comme perfection de style et d'exécution. La pièce est d'une beauté rare, d'une simplicité et d'une noblesse émouvantes. Les yeux en obsidienne lui donnent une apparence hallucinante de vie.

Un art aussi sainement et aussi fortement constitué que celui de l'Ancien Empire aurait pu durer pendant des siècles, comme les pyramides qui en étaient l'expression et le symbole, mais à une condition : c'eût été que les ateliers royaux qui l'avaient créé et qui le maintenaient restassent florissants, avec la monarchie qui les entretenait. Les arts de l'Orient ancien, et ceux de l'Égypte en particulier, n'ont jamais eu en effet de caractère ni d'affinités populaires. Ils furent toujours des arts auliques, subsistant par la volonté du Prince, qui attirait les artistes, sélectionnait les meilleurs d'entre eux, leur fournissait les matières premières et leur passait ses commandes. Évanouie cette tutelle, l'art lui-même disparaissait avec elle ou, si le mécénat passait à des sei-

gneurs locaux, il végétait dans des répétitions mécaniques, quand elles n'étaient pas ridicules, de formes dont personne n'était plus capable de comprendre l'esprit. Ce fut ce qui arriva en Égypte chaque fois que la monarchie pharaonique subit une éclipse. Le fait se produisit pour la première fois au déclin de l'Ancien Empire. On sent déjà dans les œuvres de la fin de la VIe dynastie un relâchement qui annonce la déchéance totale des arts pendant la première période intermédiaire.

6. La littérature

Il n'y a pas de doute que les belles-lettres aient été à l'honneur sous l'Ancien Empire. Seulement la destruction de presque tous les papyrus de cette haute époque a ouvert dans la documentation à ce sujet une lacune presque impossible à combler.

Toutefois des manuscrits du Moyen Empire ont conservé quelques œuvres célèbres de cet âge. Ce sont, parmi les livres de sagesse, l'*Enseignement pour Kagemni*, qui remonte à la fin de la IIIe dynastie, et l'*Enseignement de Ptahhotep*, qui date de la Ve ; parmi les livres médicaux, le *Papyrus chirurgical Edwin Smith*, dont l'original était contemporain des grandes Pyramides, sinon plus ancien. Des biographies gravées sur des stèles ou des façades de tombeaux, comme celles d'Ouni et d'Harkhouf, montrent les débuts du genre historique. La *Pierre de Sabacon* a conservé la copie d'un exposé théologique d'une grande profondeur de pensée à peu près contemporain de la fondation de Memphis : à travers lui on entrevoit, par des citations, un drame à grand spectacle sur le thème de la légende d'Osiris.

Dans les inscriptions accompagnant les figurations des mastabas, on trouve déjà des poésies légères : la *Chanson du berger* et celle *de la Chaise à porteurs*. Des bribes de légendes auprès de danseuses dans la chapelle de la femme de Mérérouka, à Sakkarah, permettent de faire remonter jusqu'à l'Ancien Empire la poésie amoureuse qui devait connaître une si belle floraison sous le Nouvel Empire.

Mais la source la plus riche pour la littérature de l'Ancien Empire se trouve dans les Textes des Pyramides. Compilation religieuse au premier chef, ce recueil de formules, gravé dans les caveaux funéraires des rois de la VIe dynastie, a incorporé un certain nombre de poèmes de caractère séculier à l'origine, composés sous l'Ancien Empire et peut-être, pour quelques-uns, à une époque encore plus reculée.

CHAPITRE 5

la première période intermédiaire (2263-2160 env. av. J.-C.)

1. Histoire

La première période intermédiaire couvre le temps qui a séparé la fin de l'hégémonie de Memphis des débuts de la XIe dynastie.

Cette période fut essentiellement féodale. Les successeurs des grands monarques de l'Ancien Empire continuèrent à régner nominalement à Memphis ; mais à côté d'eux des nomarques, ou chefs de nomes, s'attribuant l'autorité souveraine dans leurs territoires, se conduisirent en princes indépendants. Les plus puissants d'entre eux s'arrogèrent même les titres royaux de l'ancienne cour memphite. Ils constituèrent ainsi, dans une Égypte morcelée, de dynasties plus ou moins parallèles, souvent en lutte les unes contre les autres.

A. **Septième dynastie**

Cette dynastie paraît avoir été purement imaginaire. Manéthon, en lui attribuant soixante-dix rois et soixante-dix jours, a fort bien pu vouloir symboliser une période d'extrême confusion politique, dominée par l'oligarchie dont les membres s'étaient conjurés pour renverser la VIe dynastie, mais n'avaient pas réussi à établir un pouvoir durable.

B. **Huitième dynastie**

2263-2220 env. av. J.-C.

Papyrus royal de Turin	Table d'Abydos
Néferka II	Néferkérê IV
Néferès	Néferkérê V Néby
Qakérê Iby	
(*2 noms détruits*)	Djedkérê II Chemâ
Néferkérê VI	Néferkérê VI Khendou
	Mérenhor
	Snéferka I
	Nikérê
	Néferkérê VII Térérou
	Néferkahor
	Néferkérê VIII Pépisneb
	Snéferka II Anou
	Iou...kaourê
	Néferkaourê
	Néferkaouhor
	Néferirkérê II

Manéthon aurait, sans faire le détail, mentionné pour cette dynastie vingt-sept rois qui auraient régné au total cent quarante-deux ans, si l'on en croit l'Epitomé de Jules l'Africain, et d'après Eusèbe cinq rois pour une période de cent ans. Ceci correspondrait assez au comput du Papyrus royal de Turin, à condition toutefois d'attribuer à la VIIIe dynastie deux des rois que le Papyrus royal a placés à la fin de la dynastie précédente, avant la reine Nitôkris. Que ces rois aient régné à Memphis, comme Manéthon l'indique, la découverte de la pyramide de Qakérê Iby dans la nécropole sud de Sakkarah le démontre. Un graffito de Nubie donnant le nom du même roi prouve que ces souverains, si faibles fussent-ils, continuaient à envoyer des expéditions vers le Sud.

Quant à la liste fournie par la Table d'Abydos...

est évident qu'elle est irréductible à celle du Papyrus de Turin. Son rédacteur a pu intercaler là une liste de rois ayant régné à Abydos pendant cette période. Leurs noms rappellent il est vrai ceux des rois de la grande époque memphite, mais c'est sans doute parce qu'ils prétendaient être leurs continuateurs authentiques dans leur province.

C. **Neuvième dynastie**

(2222-2130 env. av. J.-C.)

Monuments	Papyrus royal de Turin	Manéthon
2222-2180 Méribrê Khéty I 2180-2130 Nebkaourê I Khéty II	Khéty I Stout... Khéty II Méri... Ched... H... (*5 noms détruits*)	Akhthoès (*les autres rois ne sont pas nommés*)

Pendant que la VIIIe dynastie s'étiolait à Memphis, une nomarque énergique, Khéty, rassemblait sous son hégémonie les nomes de Haute Égypte et il faisait de sa ville, Héracléopolis, située à hauteur de l'entrée du Fayoum, une capitale politique, religieuse et artistique, qui devait rester celle de l'Égypte pendant un siècle et demi. Son autorité s'étendit plus ou moins directement jusqu'Éléphantine, avec pourtant un centre de résistance sourde autour du nome d'Hermonthis, dont les gouverneurs héréditaires, jaloux de leur indépendance, aspiraient à ceindre la double couronne, mais attendaient patiemment d'être assez puissants pour y réussir. La limite entre les deux états traversait le nome thinite, où Abydos, pendant toute cette période, fut

l'enjeu d'incessantes escarmouches de frontières et passa alternativement d'une obédience à l'autre.

S'estimant le successeur des rois de l'Ancien Empire, Khéty I essaya de libérer le Delta des incursions des Asiatiques, mais il n'y réussit jamais complètement.

C'est tout ce qu'on peut affirmer actuellement au sujet des souverains de cette dynastie. Au dire de Manéthon, Akhthoès, qui est Khéty I, aurait été plus cruel qu'aucun de ses prédécesseurs et il aurait accablé le pays sous toutes sortes d'exactions. Devenu fou, il aurait été tué par un crocodile. On reconnaît là la touche d'une légende populaire.

D. **Dixième dynastie**

(2130-2050 av. J.-C.)

Monuments	Papyrus royal de Turin
2130-2120 Néferkérê VII 2120-2070 Ouahkhârê Khéty III 2070-2050 Mérikérê (+ *un inconnu*)	Néferkérê VII Khéty III Mérikérê (*détruit*)

Cette dynastie, à laquelle Manéthon attribue, sans les énumérer nommément, un total de dix-neuf rois qui auraient occupé le trône pendant cent quatre-vingt-cinq ans, régna à Héracléopolis et elle semble n'avoir été qu'un prolongement de la précédente. On note dès son début un raidissement d'attitude contre les ambitions qui s'étaient cristallisées autour de la rébellion du nomarque thébain Antef I. Tandis que le nomarque d'Hiéraconpolis restait inébranlable dans sa fidélité à la dynastie d'Héracléopolis, celui d'Edfou, Khouï, soupçonné d'intelligences avec les Thébains, fut destitué par Néferkérê VII. Cela n'empêcha pas le nomarque de

Thèbes, Antef II, d'attaquer le successeur de Néferkérê, Khéty III, de lui reprendre le nome thinite et de pousser une pointe jusqu'à Aphroditopolis, où les princes d'Assiout et d'Hermopolis, restés loyaux envers la maison d'Héracléopolis lui barrèrent le passage.

Au nord, Khéty III expulsa du Delta les Asiatiques qui l'infestaient et il réorganisa cette région. Il la divisa en districts rattachés à Memphis. Il créa un système de canaux pour relier entre elles les grandes villes, et il établit des colons à sa frontière orientale pour cultiver la contrée et la défendre.

Le fils et successeur de Khéty III, Mérikérê, entra alors en lutte totale avec Thèbes. Il reprit Aphroditopolis, conquit Akhmîm et, pour écraser dans son centre la rébellion, il vint mettre le siège devant Hermonthis, alors capitale du nome thébain. Le prince d'Edfou, Ankhtifi, que les rois d'Héracléopolis avaient installé pour exécuter leur politique, se retourna à ce moment-là contre eux : il fit alliance avec le prince d'Éléphantine et, joignant ses forces aux siennes, il vint attaquer les Héracléopolitains sous les murs d'Hermonthis. Une terrible disette ralentit provisoirement les hostilités, mais celles-ci reprirent de plus belle sous le successeur de Mérikérê. Elles se terminèrent par la victoire des Thébains et, son territoire conquis, par la disparition de la dynastie héracléopolitaine.

Bien que fortement engagé dans sa guerre contre le Sud, Mérikérê ne négligea pas pour autant le Delta. Il le purgea des dernières bandes d'Asiatiques qui l'infestaient encore et il y remit tout en ordre.

Ainsi se termina la période héracléopolitaine, qui ne fut pas sans éclat. Au milieu des difficultés politiques presque insurmontables causées par l'ombrageuse indépendance des princes locaux, les rois d'Héracléopolis surent sauvegarder, et même développer, le patrimoine

culturel hérité des grands pharaons memphites. Six siècles plus tard on estimait encore digne de figurer dans les écoles de scribes, au programme des ouvrages classiques, le testament politique, ou Enseignement, laissé, disait-on, par le roi Khéty III à son fils Mérikérê.

2. La monarchie

Le spectacle donné par Memphis de l'avilissement du pouvoir royal ne fut pas sans affecter la doctrine de la monarchie : en particulier les mariages que les rois de la VIIIe dynastie contractèrent dans les familles de leurs hauts fonctionnaires, devenus presque leurs égaux, contribuèrent certainement à dégrader l'idée que le peuple se faisait de leur nature divine et à affaiblir encore ce qu'il leur restait d'autorité.

On ignore comment dans ces conjonctures le nomarque d'Héracléopolis, Khéty I, légitima, quand il l'accomplit, son usurpation des prérogatives royales, et en particulier celle de la titulature horienne et solaire qu'on lit au complet sur les fragments d'une coupe en bronze conservés au Musée du Louvre. Les justifications ne durent pas manquer. Toutefois dans l'écrit qui définit la politique royale de cette dynastie et de la suivante, l'*Enseignement pour Mérikérê*, l'accent n'est pas mis sur le droit divin du monarque. Tout en lui recommandant d'être sur ses gardes et de ne faire confiance à personne, on prône la bienveillance et la mansuétude envers tous comme le meilleur moyen de s'assurer des partisans ; on lui conseille d'user de corruption pour se faire obéir des grands et pour apaiser les révoltes de l'armée ou de la populace. En ce qui concerne les nobles, on répète le sophisme par lequel les monarques de l'époque s'illusionnaient quant ils se trouvaient obligés d'accorder à ceux-ci de dangereux privilèges : « Grand est un grand dont les grands sont

grands ». La division de l'Égypte en plusieurs obédiences, si contraire aux droit divin des pharaons, fut acceptée comme un fait inéluctable, dont il fallait bien s'accommoder : l'Enseignement incite Mérikérê à vivre en amitié avec le Sud.

Pendant ce temps les nomarques d'Hermonthis — une lignée de princes nommés Antef —, plus réalistes sinon moins ambitieux, s'attachaient à remettre de l'ordre dans leur province. Indépendants en fait, ils guettaient le moment où les circonstances leur permettrait de s'imposer à la tête de l'Égypte.

3. La religion

La décentralisation politique causée par l'apparition d'une féodalité provinciale amena fatalement une résurgence du culte des dieux locaux dans les diverses cités. Seulement, telle avait été l'emprise de la théologie solaire au cours de l'époque précédente que la plupart de ces dieux continuèrent à être identifiés à Rê.

La théologie d'Héracléopolis prit la succession de celle d'Héliopolis. Elle en adapta les doctrines, en faisant une place plus grande à Osiris et aux dieux locaux et en imposant au Soleil, qu'elle assimila à son dieu Harsaphès, le caractère de Soleil du soir, en raison sans doute de la position qu'Héracléopolis occupait à l'occident de la vallée du Nil.

Dans le sud du pays il faut signaler l'apparition, à un rang encore modeste, d'une divinité promise à une brillante carrière divine, Amon. Ce dieu se trouve déjà mentionné, bien que rarement, sous la VIe dynastie dans les Textes des Pyramides et dans les légendes cryptographiques de quelques scarabées. Il semble avoir été vénéré spécialement à cette époque par les bateliers du Nil comme dieu des vents, dans la région qui s'étendait

entre Coptos en amont et Hermopolis en aval. Au nord, Hermopolis lui avait fait place dans son Ogdoade pour symboliser le Mystère, ou mieux l'Invisibilité, dans la gestation de l'univers au sein du chaos ; au sud, Coptos l'avait identifié avec son dieu Min, dont il devait par la suite conserver l'iconographie et les attributs. Son animal sacré était l'oie du Nil, dont les cris annonçaient les sautes de vents et les changements de temps. Ce dieu possédait déjà un temple à Thèbes dès le début de la première période intermédiaire.

4. Le culte funéraire

A. **Les origines du jugement des morts**

Un passage de l'*Enseignement pour Mérikérê* prouve que dès la Xe dynastie la croyance en un jugement des hommes sur leurs actes après la mort était fermement établie. Elle découlait de la foi en des paradis posthumes. L'entrée dans ces paradis étant une faveur, il était naturel que celle-ci fût réservée aux justes. D'où la nécessité pour tous les hommes d'affronter un jugement à ce sujet.

S'agissait-il encore, à cette haute époque, de la comparution devant le tribunal du Soleil, exigée, à la fin de l'Ancien Empire, pour les fonctionnaires royaux admis au privilège de partager les destinées solaires du monarque ? Ou s'agissait-il du jugement d'Osiris qui, avec le rôle politique joué par Abydos, s'était imposé définitivement comme le grand dieu des morts? C'est un fait que le passage, auquel il a été fait allusion, de l'*Enseignement pour Mérikérê* concorde pour tous les détails avec ce qui sera plus tard décrit comme le jugement osirien, ou Psychostasie. On peut donc sans trop de témérité faire remonter jusque-là l'origine de cette croyance, exprimée au Nouvel Empire dans le Livre des Morts.

Dans les vignettes les plus détaillées du Livre des Morts, Osiris siège au fond d'une salle sous un baldaquin royal, assisté d'Isis et de Nephtys et entouré par quarante-deux assesseurs. A l'autre extrémité du hall le défunt est introduit par Anubis, psychopompe ou conducteur des âmes. Une balance est dressée au centre de la salle. Le cœur du défunt est représenté posé sur l'un des plateaux et, sur l'autre, on voit le symbole de Maât, la déesse-Justice. Anubis surveille le peson et Thot inscrit le résultat sur sa palette. Un monstre à l'allure d'hippopotame, la Dévorante, attend que les damnés lui soient livrés en pâture. Le justifié, lui, passe outre et il s'avance vers Osiris sous la conduite d'Horus.

Le texte qui accompagne cette scène dans le Livre des Morts se compose d'une salutation et de deux déclarations d'innocence que le défunt doit adresser, en entrant dans la salle, à Osiris et à ses assesseurs. Le défunt affirme n'avoir pas commis toute une série de fautes considérées comme mortelles par la conscience égyptienne. C'était pour contrôler sa sincérité que le cœur était pesé sur la balance.

La comparaison entre les articles des Confessions Négatives et certaines expressions des stèles biographiques, dès l'Ancien Empire, prouve que la morale dont elles étaient l'expression, et le jugement qui en était la sanction, faisaient partie intégrante depuis longtemps de la foi en Osiris. On peut en inscrire l'élaboration au bénéfice de la première Période intermédiaire.

B. **Les récitations magiques**

Les premières victimes de la chute de l'Ancien Empire et du morcellement politique qui s'ensuivit furent les défunts. Dès la fin de la VIe dynastie la monarchie appauvrie ne put plus supporter la charge des rentes funéraires à servir, alourdies d'ailleurs de génération

en génération. Les provisions se raréfièrent et le service cultuel, mal payé, se désorganisa.

Dans les nécropoles provinciales qu'ils fondèrent, les nomarques ne purent plus assurer un service d'offrandes ni faire à cette intention des fondations onéreuses. Les morts furent alors en passe d'avoir faim.

Pour parer à ce danger, les possesseurs de tombeaux imaginèrent d'abord de faire appel à la charité publique. Une inscription, gravée en bonne place dans leur chapelle, promit le bienfait de leur intercession auprès des dieux à ceux des visiteurs qui verseraient pour eux une libation d'eau fraîche et qui leur feraient offrande de provisions.

C'était en somme une requête humiliante de la part de grands seigneurs, d'autant plus qu'elle semble bien être restée la plupart du temps sans effet. Aussi fort à propos la magie vint sauvegarder l'amour-propre des défunts. en les faisant sortir de l'impasse.

Les pratiques de la magie avaient toujours été plus ou moins sous-jacentes aux manifestations du culte funéraire et il avait fallu la forte discipline spirituelle et sociale de l'Ancien Empire pour en expurger les tombeaux et leurs rites, en leur imposant en quelque sorte un statut rationnel et juridique. Dès que l'omnipotence bienfaisante des rois qui maintenaient cet ordre dépassant la compréhension du vulgaire vint à faiblir, la tradition magique, mise en sommeil pendant quelques siècles, se réveilla et se développa avec une nouvelle force.

Il fut désormais admis que la formule « Faveur que donne le roi », par quoi commençait tout énoncé de privilège posthume, avait en soi une valeur efficiente et qu'elle créait dans l'autre monde ce qu'elle énonçait dans celui-ci. On put donc sans frais envoyer aux morts, par quelques mots, tout ce qui leur était nécessaire. La récitation de prières magiques commençant par cette for-

mule, ou même seulement leur inscription dans le tombeau, devint à partir de cette époque, parallèlement aux rites alimentaires perpétués par tradition, l'œuvre pie par excellence envers les trépassés et le correctif à l'insuffisance des offrandes matérielles.

C. Les fondations dans les temples

Avec le rétablissement de l'autorité et des finances royales le problème angoissant de la nourriture des défunts, réglé d'une façon boiteuse par la magie, devait recevoir une solution nouvelle, et cette fois définitive.

Il ne pouvait s'agir de restaurer l'institution, tombée en désuétude, de la nécropole royale, dans l'enceinte de laquelle les âmes des défunts recevaient dans leur tombeau une portion des offrandes présentées dans le temple funéraire du roi décédé. Mais les monarques commencèrent à concéder à ceux de leurs fonctionnaires dont ils prenaient en charge la subsistance pour l'éternité le droit d'installer leur propre statue dans tel ou tel temple des dieux et de consacrer devant elle une table d'offrandes. Leur âme devait ainsi, après leur mort, recevoir sa part du sacrifice journalier et bénéficier par ce biais du privilège assuré auparavant par la consécration de statues dans la nécropole qui entourait la pyramide.

5. L'art

On n'a jusqu'à présent rien retrouvé des constructions ni des œuvres d'art que la cour héracléopolitaine, qui prétendait continuer la tradition memphite, a dû pourtant faire exécuter dans la mesure de ses moyens. Il est vrai que le site d'Héracléopolis, ravagé depuis longtemps par les pilleurs d'antiquités, n'a pas encore été l'objet de fouilles systématiques.

Hors de la mouvance d'Héracléopolis les nomarques indépendants ne semblent pas avoir eu le moyen, ni peut-être le souci, d'entretenir de véritables ateliers d'artistes. Les seuls témoignages qui subsistent de l'art de cette période sont des stèles de particuliers en Haute Égypte. Elles sont d'un dessin si malhabile et si gauche d'exécution qu'on ose à peine leur donner le nom d'œuvres d'art.

6. La littérature

Les quelques œuvres littéraires qui remontent à cette période sont empreintes d'un pessimisme, qui est la marque du temps qui suivit l'effondrement de la monarchie memphite. Ce sont le *Dialogue du Désespéré avec son âme*, les *Admonitions d'Ipouêr*, le *Conte du Paysan éloquent* et le *Chant du harpiste.*

Plus serein, parce qu'émanant de la Cour elle-même, l'*Enseignement pour Mérikêrê* se présente comme le testament politique du roi Khéty III. C'est un ouvrage d'une belle tenue littéraire.

La démocratisation des privilèges royaux, en étendant à tous les défunts les destinées célestes, d'abord réservées aux rois et aux grands seigneurs de leur cour, provoqua une floraison de textes funéraires à usage magique, pour adapter ces destinées à la condition des humbles. On traça ces nouveaux textes sur les parois intérieures des sarcophages en bois, afin d'entourer le corps des défunts de leur influence bénéfique. C'est de là que provient le nom de Coffin Texts, ou Textes des Sarcophages, par lequel on a pris l'habitude de les désigner. A côté de formules purement religieuses, ces Coffin Texts ont compilé quelques fragments empruntés à la littérature profane, en particulier des extraits de livrets dramatiques.

CHAPITRE 6

le moyen empire (2160-1785 av. J.-C.)

1. *Histoire*

On nomme Moyen Empire la période couverte par les XIe et XIIe dynasties.

Pour faire l'histoire de la XIe dynastie, il convient de remonter dans la période héracléopolitaine jusqu'à la IXe dynastie. Le nome thébain, dont la capitale était alors Hermonthis, était gouverné par de puissants nomarques, nommés Antef, qui, sans être en révolte ouverte contre leurs suzerains d'Héracléopolis, aspiraient à l'indépendance comme tous les grands féodaux de cette époque. Seulement, plus actifs que ceux-ci, ils la préparaient efficacement. Quand il se sentit assez puissant, le dernier d'entre eux ceignit la double couronne et par le fait proclama qu'il assumait désormais le rôle de continuateur de la monarchie memphite pour les huit nomes les plus méridionaux de l'Égypte soumis à son obédience, c'est-à-dire depuis Éléphantine au sud jusqu'aux environs d'Abydos au nord. Ce fut Séhertaouï Antef I qui sortit ainsi de l'allégeance héracléopolitaine sous le règne de Néferkérê.

On a résumé plus haut les différentes phases de la lutte engagée entre les deux puissances qui se disputaient le sol égyptien. Lorsque le successeur de Mérikérê, le dernier roi héracléopolitain dont le nom est perdu, eût disparu, Nebhétepré Montouhotep I, quatrième roi de la lignée thébaine, régna effectivement sur le pays tout entier.

A partir de cette époque, les monuments qui en subsistent se trouvant plus nombreux et la chronologie des rois étant plus assurée, on se contentera de donner la liste des pharaons, avec les dates qu'on leur attribue le plus couramment. On n'aura plus à invoquer pour établir ces listes le témoignage, devenu superflu, des tables égyptiennes ni de Manéthon, si ce n'est pour des périodes demeurées particulièrement obscures.

A. **Onzième dynastie**

2130-2120 Séhertaouï Antef I
2120-2070 Ouahânkh Antef II
2070-2065 Nekhtnebtepnéfer Antef III
2065-2015 Sânkhibtaouï (*puis* Nebhépetrê) Montouhotep I
2015-2007 Sânkhkérê Montouhotep II
2007-2000 Nebtaouïrê Montouhotep III

Le grand monarque de la dynastie fut Montouhotep I, qui, vers 2050, réunit toute l'Égypte sous son autorité et régna un demi-siècle. La reconstruction de son histoire est compliquée par le fait qu'il semble avoir changé son protocole, et en particulier son prénom, quand il eut annexé la Basse Égypte. Par la suite, pour des raisons qui échappent encore, il modifia l'écriture de ce second prénom. Aussi des historiens veulent voir à sa place trois Montouhotep distincts. Quelques restes d'un temple qu'il avait édifié à Gebeleïn et des bas-reliefs fragmentaires de son temple funéraire dans le cirque naturel de Deir el-Bahari, montrent qu'il y avait fait représenter des scènes de triomphe militaire qui commémoraient la conquête du Delta.

Appliquant à l'Égypte entière la réforme qui avait si bien réussi à ses prédécesseurs, les Antef, dans leur petit royaume thébain pour consolider leur puissance, il supprima partout les nomarques et transféra leurs attributions à un vizir résidant à la Cour. Il ne fit d'exception

que pour les nomarques du XVIe nome de Haute Égypte (Minieh), inhumés dans les célèbres tombeaux de Béni-Hassan, qui, pour des raisons particulières encore obscures conservèrent leurs droits au titre et à la charge héréditaires.

Montouhotep I reconquit la Nubie, qui avait profité des troubles de l'époque antérieure pour s'ériger en royaume indépendant, peut-être avec un monarque de souche égyptienne. Son successeur, Montouhotep II, n'est guère connu que pour avoir renoué la tradition d'envoyer des expéditions au pays d'Opôné. Montouhotep III voulut réorganiser définitivement cette voie commerciale. Ce fut pourquoi il envoya dans le Ouady Hammamât, qui était la meilleure voie conduisant à la Mer Rouge à travers le désert oriental, une troupe de dix mille hommes conduite par son vizir Aménemhêt. Cette mission créa une oasis artificielle. Elle la peupla au moyen de razzias qu'elle effectua parmi les bédouins qui hantaient les rives de la Mer Rouge.

Ce fut sans doute le même vizir Aménemhêt qui, profitant du mécontentement suscité chez les anciens nomarques dépossédés et chez leur clientèle, se fit porter par eux au pouvoir et fonda la XIIe dynastie.

B. **Douzième dynastie**

(2000-1785 av. J.-C.)

2000-1970 Séhétépibrê Amenemhêt I
1970-1936 Khéperkérê Sésostris I
1936-1904 Nebkaourê II Aménemhêt II
1904-1888 Khâkhéperrê Sésostris II
1888-1850 Khâkaourê Sésostris III
1850-1800 Nimaâtrê Aménemhêt III
1800-1792 Maâkhérourê Amenemhêt IV
1792-1785 Sébeknéfrourê

Le premier soin d'Aménemhêt I après son accession au trône fut de transporter le siège de son gouvernement d'Hermonthis à Ouaset, « la ville du Sceptre », que les Grecs ont appelé Thèbes. Le site avait dû être occupé dans des temps très anciens par la première capitale du nome, puisque celui-ci s'appelait « le Sceptre », mais ce chef-lieu avait été transféré à Hermonthis, dite « l'Héliopolis du Sud », au moment où la doctrine d'Héliopolis devint religion d'État, c'est-à-dire sous l'Ancien Empire. En même temps Aménemhêt I y intronisa comme divinité suprême Amon, jusqu'alors dieu obscur des bateliers du Nil, qui avait une chapelle et jouissait d'un culte dans ces parages.

Du reste le nouveau monarque, comprenant combien l'éloignement de Thèbes au sud de la vallée rendait difficile l'exercice de son autorité dans le Delta, résida en fait un peu en amont de Memphis, où il prépara sa pyramide. Ses successeurs imitèrent cet exemple. Ils eurent leur capitale de fait dans la même région, de Kahoun à Dahchour, où ils furent aussi inhumés.

Le premier soin d'Aménemhêt I fut de régler le statut politique et administratif de la nouvelle dynastie. Ne pouvant se passer de l'appui des nomarques auquel il devait le trône, il rétablit ceux-ci dans leurs fonctions, mais en prenant soin de définir lui-même leurs pouvoirs et les limites de leurs territoires. Il se préoccupa aussi de garantir l'Égypte contre les incursions des Asiatiques. A la frontière orientale du Delta, il construisit une fortification, « le Mur du Prince », pour tenir en respect les tribus nomades. Il envoya une expédition contre les Libyens, commandée par son fils aîné, Sésostris, mais sur les entrefaites il mourut victime d'une conspiration de palais.

Sésostris I, qui lui succéda en revenant précipitamment des armées, colonisa la Nubie jusqu'à la troisième cataracte du Nil. Ce fut lui qui, instruit par expérience des

aléas d'une succession royale, inaugura la coutume, généralement observée par la suite, d'associer au pouvoir sur la fin de son règne son héritier présomptif.

On ne sait rien de particulier sur le règne d'Aménemhêt II. Toutefois la découverte, dans les fondations du temple de Montou à Tôd, d'œuvres d'art asiatiques et crétoises en or, en argent et en lapis lazuli dans des coffres de cuivre à son nom, donne à penser qu'il entretint des relations amicales avec des cours asiatiques, peut-être celle de Byblos, qui lui envoyaient de tels objets en tribut.

Sésostris II s'intéressa spécialement au Fayoum, dont l'aménagement et l'exploitation furent la grande entreprise de cette dynastie.

Sésostris III fut un roi guerrier. Il poussa la conquête de la Nubie jusqu'au Soudan. Il établit dans ce pays plusieurs forteresses occupées par des garnisons, pour s'assurer du loyalisme des habitants. C'était au fond une mesure pour la protection avancée de l'Égypte. Sésostris III la compléta en interdisant aux bateaux nubiens de franchir la seconde cataracte en descendant le Nil. Il agit aussi contre les Asiatiques. Une stèle privée relate qu'il fit une expédition en Palestine contre la ville de Sichem.

A l'opposé de son prédécesseur, Aménemhêt III fut un roi pacifique. Il donna tous ses soins à la mise en valeur du pays, en particulier du Fayoum. Le palais qu'il avait fait construire à Hawara, à l'entrée de cette oasis entretenue par un bras secondaire du Nil qui y pénètre et va se jeter dans le lac Moeris (Birket Karoun), a excité, par sa grandeur et le nombre de ses salles, l'admiration des premiers visiteurs grecs, qui lui donnèrent le nom de Labyrinthe.

La fin de la dynastie n'est représentée pour nous que par des noms : Aménemhêt IV et la reine Sébeknéfrouré, la Skémiophris de Manéthon. Ce fut sans doute le manque de caractère de ces souverains qui amena, avec la déchéance de leur lignée, la fin de l'époque brillante pour l'Égypte qu'avait été le Moyen Empire.

2. La monarchie

La politique intérieure suivie par les Antef, et après eux par les Montouhotep, était saine. Elle s'opposait, en réduisant les nomarques au rôle d'exécutants, au retour des errements qui avaient conduit l'Ancien Empire à la décadence. Mais elle suscita le mécontentement de l'ancienne noblesse.

Il semble, on l'a dit, qu'Aménemhêt I se soit appuyé sur ce mécontentement pour se faire porter au trône. C'est ce qui expliquerait la réapparition de familles princières à la tête des nomes et la bienveillance qui leur fut témoignée par la Cour. Mais ce ne fut là qu'une concession temporaire par nécessité politique. Sésostris III en revint à la pratique inaugurée par les rois réformateurs de la XIe dynastie en supprimant les nomarques, en concentrant leurs pouvoirs entre les mains d'un vizir et en veillant à l'application de règles minutieuses dans les opérations du recensement des personnes et des biens.

La XIIe dynastie restaura donc complètement à son bénéfice la doctrine monarchique de l'Ancien Empire. Sous le règne d'Aménemhêt III un haut fonctionnaire, Séhétépibrê, a laissé à Abydos, comme testament spirituel, une stèle où il fit graver, afin qu'il profitât à tous, l'enseignement qu'il avait eu coutume de donner à ses enfants : le monarque régnant est le Soleil qui dispense la fertilité au pays et, à ceux qui le servent, l'air qu'ils respirent, la nourriture et une vie heureuse ; il faut donc l'aimer du fond du cœur et lui obéir fidèlement ; ceux qui s'opposeront à lui seront anéantis sans pitié et, ce qui

était dans l'ancienne Égypte le plus irréparable des malheurs, abandonnés sans sépulture.

3. La religion

A la fin de la VIe dynastie il s'était produit dans la religion funéraire le phénomène que les historiens modernes ont appelé la démocratisation. Elle s'accompagna d'une poussée, dans toutes les classes de la société, en faveur du culte d'Osiris.

Ce mouvement de piété populaire reçut, sous la XIe dynastie, une consécration définitive d'un important fait politique. Le roi thébain Antef II, au cours de sa lutte contre les monarques d'Héracléopolis, s'empara d'Abydos et, pour faire servir à sa cause l'influence de la dévotion osirienne, il y installa le culte d'Osiris, qui absorba celui du vieux dieu des morts Khentamentiou. Ce fut à partir de ce moment qu'Osiris devint et resta définitivement le grand dieu des trépassés.

Dans un domaine différent, celui des dieux des vivants, la XIIe dynastie ouvrit une ère de suprématie incontestée pour Amon, devenu Amon-Rê. Ce fut sous ce vocable que ce dieu prit place en tête du panthéon, par les soins d'Aménemhêt I, quand Thèbes supplanta Hermonthis dans son rôle de capitale.

Amon fut alors représenté comme un personnage humain à la tête surmontée par les deux hautes plumes de Montou, auxquelles on adjoignit souvent le disque solaire en sa qualité d'Amon-Rê. On l'incorpora à une triade en lui donnant pour épouse Mout, déesse-vautour d'un lieu-dit sis au sud de Karnak, et pour fils Khonsou, dieu-lune des environs. Il devint aussi le chef d'une Ennéade, tantôt formée sur le modèle de celle d'Héliopolis, tantôt constituée par l'adjonction des Huit d'Hermopolis. Dans son rôle, hérité de Min ithyphallique, de dieu générateur, Amon adopta comme animal sacré une nouvelle espèce de bélier (*Ovis platyra aegyptiaca*) récemment introduite dans la vallée du Nil.

4. L'art

Le relèvement de la puissance pharaonique entraîna toujours dans l'ancienne Égypte une renaissance de l'art. Cette loi se vérifia avec l'accession de la XIe dynastie.

Dans tous les domaines le Moyen Empire, que celle-ci inaugura, s'efforça de renouer les traditions de l'époque des Pyramides, qui était restée, et qui devait rester jusqu'à la fin, dans l'esprit des Égyptiens, l'âge d'or de leur civilisation. En ce qui concerne les arts, et en particulier la statuaire, il semble que les artistes, pour retrouver le secret des formes de l'Ancien Empire, aient étudié certaines œuvres qui passaient alors pour classiques et en aient tiré des canons. Il devait en résulter un académisme élégant, mais froid, qui fut la caractéristique de l'art du Moyen Empire. Sauf dans quelques chefs-d'œuvre, en particulier dans les portraits, cet art fut plat et monotone. Il représente pour nous l'âge ingrat de l'art égyptien, qui n'a plus la sève vigoureuse de l'Ancien Empire et pas encore la fantaisie de l'époque suivante.

Mais pourtant quelle force dans les portraits de la XIIe dynastie à l'époque de Sésostris III et d'Aménemhêt III ! Déjà sous la XIe dynastie une intention nouvelle, qui n'était plus celle de l'âge des pyramides, était apparue dans certaines statues de Montouhotep, exhumées à Deir el-Bahari, dont la musculature exagérée et le coloris brutal visaient à produire l'impression d'une puissance surhumaine inspirant la crainte. C'était une donnée nouvelle de la monarchie, obligée de jouer tantôt au plus fort, tantôt au plus fin, pour tenir en respect une aristocratie qui continuait à ambitionner secrète-

ment le pouvoir suprême. Ce que la statuaire renaissante de la XIe dynastie avait cherché à obtenir par des moyens extérieurs, la statuaire, parvenue à sa maturité, de la XIIe dynastie sut l'exprimer, à la manière des œuvres maîtresses de l'Ancien Empire, par le rayonnement psychologique des physionomies. Le type de ses Sésostris III et de ses Aménemhêt III est bien celui du dictateur. Il fut réalisé dans son implacable dureté par les ateliers thébains, qui n'avaient pas le frein de traditions antérieures, et d'une façon plus nuancée dans ceux du Nord, où survivaient des souvenirs de l'âge des Pyramides. La mode l'imposa alors à tous, même aux dieux. Des masques puissants et tourmentés, marqués au signe de leur temps, constituent l'originalité, et la réussite géniale, de l'art égyptien sous le Moyen Empire.

Parmi les chefs-d'œuvre de cet ordre il faut mentionner un groupe de statues royales, en particulier quatre sphinx, que Mariette, qui les découvrit à Tanis, attribuait à l'époque des Hyksôs, à cause du nom d'Apôpi qu'il trouva inscrit en surcharge sur l'un d'eux, mais aussi en raison de la puissance étrange de leur physionomie et de détails insolites : colliers de poil, crinières à mèches et oreilles animales, le tout encapuchonnant la face du roi et tapissant sa poitrine. Mais il a été démontré par la suite que c'étaient là des effigies d'Aménemhêt III, exécutées dans un style asiatique qui devait convenir aux populations, très mélangées d'éléments sémites, de la frontière orientale du Delta.

Il ne reste comme temple de cette époque que les sanctuaires de Kasr es-Sâgha et de Médinet-Madi, tous deux dans la partie occidentale du Fayoum. Ils sont trop minuscules pour donner une idée suffisante de l'architecture royale de cette époque. Par contre, bien qu'il se trouve réduit à l'état de ruines, le temple funéraire des Montouhotep dans le cirque de Deir el-Bahari, dont la

partie souterraine était précédée par une pyramide enchâssée dans deux étages de portiques, montre que l'architecture de cette époque était capable de créer des types nouveaux d'édifices dans l'esprit, sinon dans le style, de l'Ancien Empire.

L'orfèvrerie du Moyen Empire est connue par les diadèmes et les pectoraux trouvés à Illahoun et à Dahchour dans des sépultures de princesses et conservés au Musée du Caire. Composées de pierres semi-précieuses serties dans l'or, ces pièces sont d'une technique admirable par sa précision et son fini. La plupart sont des compositions dans le goût de l'Ancien Empire ; mais l'une d'elles, un diadème de la princesse Khnoumet, fille d'Aménemhêt II, témoigne d'un esprit nouveau qui commence à poindre. Ce bandeau royal est composé par un lacis de légers fils d'or sur lequel six gros fleurons en or, construits par des ombelles de papyrus en turquoise réparties en croix de Malte autour d'un cabochon en cornaline, sont appliquées à distance régulière. Des fleurettes à cœurs rouges et à pétales bleus disposés en étoiles sont éparses en semis entre les fleurons. On ne saurait rien rêver de plus léger ni de plus gracieux. C'est là dans les arts somptuaires, les plus sensibles aux courants artistiques, la première manifestation d'un goût du joli, qui n'affirmera définitivement sa primauté qu'au milieu de la XVIIIe dynastie.

5. *La littérature*

La littérature du Moyen Empire porte la marque des nécessités de son temps.

L'effort entrepris, principalement par les monarques de la XIIe dynastie, pour rendre son prestige à l'autorité royale donna naissance à une littérature dirigée, en vue de la glorification du roi. Ce furent d'abord des prophéties *post eventum*, qui s'apparentaient, par le tableau

poussé au noir qu'elles esquissaient de la situation antérieure à l'avènement du monarque, à la littérature pessimiste de l'époque précédente. Telle la *Prophétie de Néferty* à propos d'Aménemhêt I. Les *Enseignements d'Aménemhêt I*, testament politique de ce roi, et la *Lamentation de Khéperkérê-Seneb*, sous Sésostris III, dérivent encore de la même veine. Ce furent aussi des hymnes à la gloire des rois, comme ceux retrouvés à Illahun, ou l'*Enseignement* dit *de Séhétépibrê*. Le *Conte de Sinouhé* rentre par certains passages dans cette catégorie.

Pour rendre son efficience à l'administration, les rois du Moyen Empire durent recruter un personnel exercé de scribes. Aussi, probablement au début du règne d'Aménemhêt I, un scribe Khéty, fils de Douaouf, composa en s'inspirant des *Enseignements* de l'Ancien Empire un traité intitulé *Kémit*, ou « la Somme », qui contenait un choix de formules et de conseils utiles à cette profession. Le même auteur fit paraître une *Satire des Métiers* qui, en montrant les inconvénients de toutes les autres professions, faisait miroiter aux yeux des jeunes gens les avantages qu'on trouvait à s'engager dans la carrière de scribe.

En plus du Conte de Sinouhé, déjà mentionné, qui transportait ses lecteurs dans le pays d'Asie, il faut citer le *Conte de Chéops et des magiciens*, dont l'affabulation était empruntée à l'Ancien Empire, et le *Conte du Naufragé*, dont les aventures annoncent déjà celles de Sindbad le Marin.

Enfin la littérature scientifique est représentée pour cette époque par quelques fragments de traités relatifs à la médecine, aux mathématiques et à la géométrie. C'est en particulier à cette date qu'il convient de faire remonter l'original du *Papyrus Rhind*, manuel de calcul opératoire, qui prouve que la science des mathématiques était plus avancée que la géométrie, encore rudimentaire, de ce temps.

CHAPITRE 7

la seconde période intermédiaire (1785-1580 av. J.-C.)

1. Histoire

Cette période de l'histoire égyptienne est de toutes la plus difficile à reconstituer.

D'un côté les évidences archéologiques, d'ailleurs clairsemées, démontrent qu'elle n'a duré qu'environ deux siècles. Par contre, sans citer nommément les rois sauf pour les Hyksôs, les résumés de Manéthon lui attribuent l'énorme durée de 1 590 ans. Le Papyrus royal de Turin, avec les 160 rois qu'il énumère entre la fin de la XIIe dynastie et le début de la XVIIIe, représente évidemment une tradition du même genre ; par malchance beaucoup des noms de sa liste et la plupart des indications de nombres d'années de règne se trouvent détruits.

On peut semble-t-il se faire des événements qui ont rempli ce laps de temps l'idée générale suivante. Les deux premiers rois de la XIIIe dynastie ont encore régné sur l'Égypte entière, mais à partir du troisième ou ne trouve plus de leurs monuments que sur le sol de Haute Égypte : ce peut être là un indice que le Delta avait recouvré son indépendance et qu'il faut considérer comme parallèle à la leur la XIVe dynastie, que Manéthon déclare avoir été originaire de Xoïs (Sakha), au centre du Delta. Un groupe de rois, que l'étrangeté et la vulgarité de leurs noms (le « Général », le « Nègre ») a fait qualifier d'usurpateurs, inséré par le Papyrus de Turin dans la XIIIe dynastie, est sans doute à en détacher et représente peut-être en partie cette dynastie xoïte. Après

leur disparition les rois de la XIII[e] dynastie régnèrent de nouveau, au moins nommément, sur tout le pays. Les derniers d'entre eux virent un nouveau morcellement politique de la vallée du Nil et l'expansion des Hyksôs asiatiques, qui avaient fondé un nouveau royaume autour d'Avaris, à la frontière orientale du Delta. Ceux-ci sont représentés par les XV[e] et XVI[e] dynasties de Manéthon. Pendant que ces monarques, complètement égyptianisés, régnaient sur la Basse Égypte, les princes de Thèbes qui constituèrent la XVII[e] dynastie se dégagèrent petit à petit de leur tutelle et finalement ils engagèrent avec eux une guerre qui aboutit à la libération de tout le sol égyptien.

D'après ce qui précède on comprend tout ce que les listes qui suivent ont d'hypothétique et d'aléatoire. D'ailleurs elles ne font pas état d'un certain nombre de noms royaux qu'on n'a pas encore réussi à loger et qui pourraient bien être ceux d'usurpateurs locaux.

A. Treizième dynastie (1785-1680 env. av. J.-C.)

Sékhemrê I Khoutaoui I AMÉNEMHÊT V [1] SÉBEKHOTEP I
Sânkhtaoui SÉKHEMKÉRÊ I
Sékhemrê II Khoutaoui II PENTEN
Sékhemkérê II AMÉNEMHÊT VI Senbouf
Sânkhibrê Ameni Antef IV AMÉNEMHÊT VII
Sédjéfakérê Kaï AMÉNEMHÊT VIII
Khoutaouirê OUGAF
Snéferibrê SÉSOSTRIS IV
Sékhemrê III Souadjtaoui SÉBEKHOTEP II
Khâsékhemrê NÉFERHOTEP I
Khânéferrê SÉBEKHOTEP III
Khâânkhrê SÉBEKHOTEP IV
Khâhoteprê SÉBEKHOTEP V
Mersékhemrê I NÉFERHOTEP II

1. Les noms royaux allant en se compliquant à partir de cette époque, on trouvera imprimés en capitales celui ou ceux d'entre eux qui sont les principaux aux yeux des historiens.

Ouahibrê IAÏB
Mernéferrê EYÉ I
MERHETEPRÊ
Mersékhemrê II INED
Merkaourê SÉBEKHOTEP VI
Souahenrê SÉNEBMIOU
Djedânkhrê MONTOUEMSAF
Menkhâourê SÉCHIB
Hétepibrê Siamon HORNEDJHERIOTEF
Djednéferrê DIDOUMÈS I
Djedhéteprê DIDOUMÈS II

Il semblerait, sans qu'on puisse en fournir la preuve, que l'accession au pouvoir de cette dynastie ai lieu à la suite du règne de la reine Sébeknéfrourê, soit que celle-ci ait épousé un prince qui n'était pas de lignée royale, soit qu'il y ait eu usurpation pure et simple.

Quoi qu'il en soit les monarques de la nouvelle dynastie tinrent à se rattacher par leur onomastique à la dynastie précédente.

On a retrouvé des monuments de deux premiers souverains en différents points du territoire égyptien. Mais si, sous le premier, les cotes du Nil étaient encore relevées par ses soins en Nubie, cette pratique cessa sous le second. On peut y voir l'indice qu'à ce moment-là la Nubie s'était constituée en royaume indépendant.

Ce fut sous le règne d'un certain Toutimaios, d'après Manéthon, que les Hyksôs commencèrent à conquérir l'Égypte. Ce nom correspond à celui des deux Didoumès par quoi se termine la dynastie.

B. Quatorzième dynastie

... ? ...
Ouserkérê KHENDJER I
Nikhâmaâtrê KHENDJER II
Smenkhkérê MERMÉCHA (= *le Général*)
Snéferkérê IBY
SETHKÉRÊ
NÉHÉSI (= *le Nègre*)
... ? ...

Cette esquisse de liste est fort problématique et en tout cas notoirement incomplète. Elle est fondée uniquement sur le fait que, d'une part, aucune trace des rois qui la composent n'a été jusqu'à présent relevée en Haute Égypte, si ce n'est une stèle commémorant des travaux qu'un fonctionnaire de Khendjer II avait été chargé d'exécuter dans le temple d'Osiris à Abydos. Mais, étant donné l'intérêt que tous les Égyptiens portaient à ce sanctuaire, la pieuse sollicitude de Khendjer II ne signifie pas nécessairement que la région d'Abydos se trouvait sous son obédience. Khendjer II devait régner à Memphis, comme son prédécesseur dont la pyramide a été identifiée à Sakkarah. D'autre part l'indication de Manéthon que la XIVe dynastie était originaire de Xoïs invite à y ranger les rois dont il est vraisemblable de penser qu'ils ne régnèrent que sur le Nord.

Manéthon indique que cette dynastie, composée de 76 rois, occupa le trône pendant 184 ans. On ne peut admettre des chiffres aussi élevés, mais il n'en reste pas moins vraisemblable que plusieurs rois, qui n'ont pas encore pu être classés, ou même qui l'ont été dans la XIIIe dynastie, ont pu appartenir en fait à cette dynastie.

Le roi Sethkérê a été mis en relation par certains historiens avec les Hyksôs, parce que son nom est formé avec celui du dieu Seth, que les conquérants asiatiques avaient pris pour patron. C'est possible, mais alors cela supposerait que ce roi avait ceint la couronne comme vassal des étrangers, et sans doute installé par eux. Pour une raison analogue on peut classer avant ou après lui le roi Néhési, qui aurait fait acte d'obédience envers les Hyksôs en consacrant une statue à Seth d'Avaris, retrouvée par Mariette dans le temple de cette ville.

C. Les Hyksôs (1730-1580 av. J.-C.)

C'est par Manéthon que l'on a quelques précisions sur les rois Hyksôs, qui donnèrent à l'Égypte deux dynasties, la XVe et la XVIe. Telle fut en effet l'horreur inspirée aux Égyptiens par cette domination étrangère qu'ils s'ingénièrent par la suite à en abolir toutes les traces. Sans Manéthon, on ne saurait pas situer dans une ambiance historique les vagues allusions qui se trouvent dans les inscriptions postérieures, ni les quelques légendes populaires auxquelles cette époque maudite avait donné lieu.

D'après Manéthon, sous le règne du roi Toutimaios des gens de race vulgaire (*asêmos*) envahirent subitement l'Égypte et ils l'occupèrent sans combats. Ils y commirent les pires exactions contre les personnes, les villes et les temples des dieux. L'Égypte conquise, ils choisirent comme roi un des leurs, Salitis. Celui-ci s'installa à Memphis et il leva tribut sur toute la vallée. Il fortifia sa frontière orientale contre des attaques possibles venues d'Asie en établissant un puissant camp retranché abritant une garnison de 240 000 hommes sur l'ancien site d'Avaris, qui devait être plus tard Tanis. Salitis venait passer l'été dans cette capitale militaire. Il y présidait à l'entraînement de ses troupes.

L'origine des Hyksôs est claire. Elle ne fait de mystère que si l'on traduit à contresens l'*asêmos* de Manéthon par « inconnu ». En réalité le mot veut dire *sans notoriété, vulgaire*. Il exprime le mépris traditionnel que les populations stables de l'Orient professent encore aujourd'hui, quand la solidarité de l'Islam ne vient pas réfréner ce sentiment, contre les écumeurs du désert, les Arabes. De fait Manéthon rapporte que certains les tenaient pour tels. D'autres qui, selon lui, voyaient en eux des Phéniciens ne s'écartaient pas davantage de la

vérité. C'étaient des Sémites, sédentarisés ou nomades. Ces derniers avaient de tout temps effectué des incursions plus ou moins prolongées dans le Delta. Les souverains de la première Période intermédiaire avaient eu fort à faire pour en purger le pays, et c'était pour les arrêter qu'Aménemhêt I avait édifié le Mur du Prince qui barrait l'ithsme de Suez. L'ébranlement de populations que l'irruption des Aryens avait provoqué dans le Proche Orient, au début du deuxième millénaire, avec l'apparition des Hittites en Anatolie et l'installation des Cassites à Babylone, avait eu sa répercussion en Canaan, où les Sémites s'étaient réfugiés, en refoulant devant eux les anciens occupants du pays. Les Arabes, encadrés par les princes phéniciens, n'avaient eu alors d'autre ressource que de déferler sur l'Égypte. La conquête de ce pays leur avait été facilitée par ses dissensions politiques, mais aussi par la supériorité de leur armement, imité de celui des Aryens, qui comportait des armes de fer, inconnues des Égyptiens, et des chars de guerre contre lesquels ceux-ci n'étaient pas aguerris.

Pour expliquer leur effondrement soudain on a récemment mis en lumière une autre cause. Un papyrus du Musée de Brooklyn, qui détaille la liste du personnel employé par une exploitation agricole à Thèbes sous la XIIIe dynastie, permet d'y constater une proportion d'Asiatiques qui dépasse la moitié. Il y avait donc jusque dans le haut pays une cinquième colonne qui dut aider efficacement des envahisseurs de même race qu'elle.

Manéthon explique le sens du mot *hyksôs* par une étymologie bâtarde qui avait cours de son temps : roi (*hyk*) des pasteurs (*sôs*). En réalité le mot transcrit une locution égyptienne attestée dès le Moyen Empire, *héqa khasout*, « prince des déserts », qui servait à désigner les chefs de tribus nomades. Une stèle du temps de Ramsès II, découverte jadis par Mariette à Tanis, commémore une

inspection officielle, accomplie sous le règne d'Horemhêb par un ascendant du roi Séthi I en l'an 400 du dieu Seth. Ce chiffre se réfère soit à la fondation du temple de Seth par les Hyksôs, soit à l'édification par Salatis de leur forteresse d'Avaris, ce qui revient sans doute pratiquement au même. Pour ne pas attribuer à Salatis un règne trop long, on peut assigner ces événements à la date de 1715 environ, proposée par Vandier. Cela supposerait que les Hyksôs, installés à Avaris et peut-être en même temps à Memphis, attendirent un quart de siècle avant d'entrer en hostilité, vers 1690, avec les derniers rois thébains de la XIIIe dynastie. Il leur fallut sans doute ce délai pour rassembler des troupes recrutées à travers les déserts orientaux, les armer, les entraîner et constituer des haras pour les besoins de leur charrerie. Lorsqu'ils furent prêts ils attaquèrent la Haute Égypte, qui fut soumise elle aussi presque sans combats.

C'est de l'avis général sous les rois Hyksôs qu'il convient de placer l'épisode de Joseph et l'installation des Hébreux en Égypte. En effet si l'on admet, comme c'est le plus probable, que leur sortie d'Égypte se produisit sous Ménephtah, vers 1230, et si l'on accepte le chiffre de 430 ans donné par le Livre de l'Exode (XII, 40) pour la durée du séjour des Hébreux dans la vallée du Nil, la descente de Jacob et de ses fils doit être placée vers 1660, c'est-à-dire au milieu de la XVe dynastie. Mais il est à croire que leur installation pacifique dans la terre de Gessen, l'Ouady Toumilat, en marge de l'Égypte et dans une contrée traditionnellement abandonnée aux nomades, ne revêtit pas un caractère susceptible d'inquiéter les Égyptiens, ni de les leur faire assimiler aux Hyksôs. La guerre de libération et les opérations contre la forteresse, toute proche d'eux, d'Avaris, devaient passer sur les Hébreux sans qu'ils fussent molestés ni renvoyés en Asie avec leurs protecteurs.

1. Quinzième dynastie

(1715-1622 av. J.-C.)

MONUMENTS	PAPYRUS DE TURIN	MANÉTHON d'après	
		Josèphe	Jules l'Africain
	Hyksôs ...	Salatis	Saïtès
(BEBNEM?)	Hyksôs ...	Bnôn	Bnôn
	Hyksôs ...	Apakh-nas	Pakhnan
Nebkhépechrê APOPI I	Hyksôs ...	Apôphis	Staan
Sousirnirê I KHIAN	Hyksôs ...	Iannas	Arkhlès
CHÉCHI (?)	Hyksôs Khamoudi	Assis (ou Kertos)	Aphôbis

Les deux listes tirées de Manéthon ont été évidemment malmenées par les copistes et celle du Papyrus de Turin n'a conservé que le nom du sixième roi, qui ne correspond pas d'ailleurs à ceux qui sont mentionnés par Manéthon. Le roi Assis de ce dernier pourrait être le Chéchi (?) mentionné sur certains scarabées de ce temps.

Des trois premiers rois hyksôs on n'a pas encore trouvé mention sur les monuments. Tout au plus pourrait-on rapprocher du Bnôn de Manéthon un roi Bebnem mentionné par le Papyrus de Turin vers la fin de la XIIIe dynastie. On voit combien ce rapprochement présente d'aléa.

Les deux seuls monarques connus par des inscriptions qu'on peut proposer d'identifier avec ceux de la liste de Manéthon sont Nebkhépechrê Apôpi et Sousirnirê Khian. Jusqu'à présent on estimait que l'Apôphis de Manéthon était Aouserrê Apôpi. Mais la mention de ce dernier sur la stèle de Kamôsé trouvée à Karnak en 1954 oblige à voir en lui l'adversaire de ce roi thébain et par conséquent à le rejeter à la fin de la XVIe dynastie.

Le Iannas de Manéthon pourrait être Sousirnirê Khian, de qui l'on a retrouvé, dans les ruines du temple de Bubaste les restes d'une statue assise et dont le nom a été découvert sur un débris d'architecture à Gébelein à mi-chemin entre Thèbes et Esneh. Si ce dernier fait semble indiquer que sa suzeraineté s'est étendue sur la Thébaïde, il serait par contre risqué de tirer argument, comme on l'a fait, d'un vase exhumé en Crète et d'un lion en granit trouvé à Baghdad, qui portent son nom, pour lui attribuer un empire englobant, avec l'Égypte, le Proche Orient et les îles de la Méditerranée orientale.

2. Seizième dynastie

(1622-1580 av. J.-C.)

MONUMENTS	PAPYRUS DE TURIN
	... ...
	... ...
	...taoui
	Sektou
	Ar...maâ
	... ...
	... ...
Âaqenenrê APOPI II	... ...
Aaouserrê APOPI III	... ...

L'indication de Manéthon que cette dynastie a compté 32 rois et duré 518 ans est évidemment erronée puisque, d'après les recoupements chronologiques, la XVIe dynastie n'a pu occuper le trône que pendant 42 ans, au cours desquels Apôpi III régna au moins 33 ans, d'après le témoignage indiscutable du Papyrus mathématique Rhind.

D'Âaqenenrê Apopi II on ne possède, en plus des mentions sur des objets mineurs, que la dédicace de quelques monuments secondaires. Ce fut peut-être lui qui entra en joute d'ingéniosité avec le roi thébain Séqenenrê Taâ

et lui proposa par lettre une énigme, comme le veut une légende conservée sur un cahier d'écolier de la XIXe dynastie. Âaouserrê Apopi III, on le sait depuis peu, est le roi hyksôs contre qui Kamôsé se révolta, comme on le verra par la suite. Toutefois cette poussée d'insurrection, qui ne devait aboutir que sous Ahmôsis à l'expulsion des Hyksôs, n'excluait pas de temps à autres des relations pacifiques de suzerain à vassal, ni même des mariages politiques entre les dynasties ennemies. C'est ainsi qu'on a retrouvé à Gébelein, où Sousérenrê avait déjà fait une fondation pieuse, un fragment portant une dédicace d'Âaouserrê Apopi III, et dans la tombe d'Aménophis I un vase en albâtre gravé au nom du même roi et de sa fille Hérit.

D. **Dix-septième dynastie (1680-1580 av. J.-C.)**

Sékhemrê IV Ouahkhâou Rêhotep
Sékhemrê V Ouadjkhâou Sébekemsaf I
Sékhemrê VI Smentaoui Djéhouti
Sânkhenrê Montouhotep IV
Souadjenrê Nibirieraout I
Néferkérê VIII (?) Nibirieraout II
Smennéferrê
Sousirnirê II
Sékhemrê VII Chedtaoui Sébekemsaf II
Sékhemrê VIII Hérouermaât Antef IV
Sékhemrê IX Oupmaât Antef V
Snakhtenrê Taouaâ I
Sqénenrê Taouâa II le Brave
Ouadjkheperrê Kamôsé

Telle est du moins la liste la plus probable qu'on puisse actuellement dresser de cette lignée de rois, dont il ne reste, archéologiquement, que de rares mentions éparses. Manéthon attribue, sans les nommer en détail, 43 rois et une durée totale de 151 ans à cette dynastie. En fait

elle paraît s'être soudée sans interruption à la XIIIe dynastie, dont elle fut la continuatrice pour la région de Thèbes. Plus ou moins vassaux des Hyksôs, établis à Memphis et dans le Delta, ses rois semblent avoir d'abord limité leur objectif à parfaire l'organisation de leur petit État.

Ce ne furent que les derniers monarques qui entrèrent en conflit ouvert avec les Hyksôs. Un conte de la XIXe dynastie représentait Sqénenrê Taouâa le Brave échangeant des énigmes avec l'Apopi d'Avaris. Cette joute littéraire peut avoir conservé le souvenir de combats plus brutaux. En effet la momie du pharaon thébain, retrouvée dans la cachette de Deir el-Bahari, porte à la tête plusieurs blessures, qu'on imagine volontiers reçues dans un engagement avec les Hyksôs où Sqénenrê aurait trouvé la mort.

On est mieux renseigné sur les faits et gestes de son successeur, Ouadjkhéperrê Kamôsé. Deux documents importants, sortis de Karnak, apportent des précisions sur ses démêlés avec les Hyksôs. Le premier est une stèle dont il ne reste que deux petits fragments, mais dont on posséde la minute sur une tablette de bois, la Tablette Carnavon ; le second est une stèle complète, qui débute *ex abrupto* par une invective contre Apopi. Il se pourrait que cette stèle donne la fin d'un texte commencé sur la Tablette Carnavon, qui est datée de l'an III de Kamôsé.

D'après celle-ci, le roi rassembla ses conseillers et il leur confia le projet qu'il avait conçu de délivrer l'Égypte du Nord du joug des Hyksôs et de reprendre la Nubie, qui s'était constituée en royaume indépendant. Cette déclaration fut reçue avec froideur. Les conseillers déclarèrent unanimement : « Nous sommes satisfaits de notre part d'Égypte. Éléphantine est forte. La Moyenne Égypte est avec nous jusqu'à Cusae. On laboure pour nous le meilleur de ses champs ; notre bétail paît dans les

pâturages ; l'épeautre est envoyé à nos porcs. Tant que notre bétail n'est pas razzié et que l'on ne s'attaque pas à ... ..., qu'il possède la Terre des Asiatiques, nous, nous possédons l'Égypte ! Évidemment si quelqu'un venait à agir contre nous, alors nous agirions contre lui ».

C'était là la philosophie, courante sans doute depuis des siècles, des propriétaires terriens satisfaits de leur sort et résignés au morcellement politique de l'Égypte. Mais les sentiments de Kamôsé étaient d'une autre élévation. On sent encore vibrer dans ses paroles l'indignation d'un patriotisme égyptien dont on relève là la plus ancienne expression.

« Avaris entre les deux fleuves (= le Delta soumis aux Hyksôs), je la laisserai dévastée, sans habitants, après avoir détruit leurs villes et incendié leurs habitations, qui deviendront des buttes de décombres pour l'éternité, à cause du dommage qu'ils ont causé en Égypte en se mettant au service des Asiatiques. Ils ont trahi l'Égypte, leur reine. »

Passant outre aux avis timorés de ses courtisans, Kamôsé entra en campagne et, dépassant Cusae où se trouvait sa frontière du nord, il conquit Néfrousi, située à quelques lieues au nord d'Hermopolis. La fin de la première stèle de Karnak est perdue ; mais la seconde nous le montre poussant jusqu'à Kasa, métropole du XVIe nome, et envoyant de là une expédition punitive contre l'oasis de Baharîya. Après quoi il ramena son armée se reposer à Assiout pendant la crue du Nil et il fit une rentrée triomphale à Thèbes. Il avait repris aux Hyksôs les XVe, XVIe et XVIIe nomes de Haute Égypte.

C'était un tremplin d'attaque préparé pour son successeur Ahmôsé, le premier roi de la XVIIIe dynastie. L'ultime expédition contre les Hyksôs est brièvement mentionnée à El-Kab sur les murs de la tombe d'un chef de matelots, Ahmôsé fils d'Abana, qui y avait pris part

dans sa jeunesse et accompli des prouesses qui lui avaient valu quelques récompenses de la part du roi. Avaris, la principale place forte des Hyksôs, fut investie, attaquée trois fois, dont une fois par eau, puis finalement emportée d'assaut et mise à sac.

Avec la chute du royaume hyksôs, en 1580, la seconde Période intermédiaire prend fin et le Nouvel Empire commence.

2. La religion

Il y a peu à dire sur la religion de la seconde Période intermédiaire.

Tandis que dans le sud, la petite principauté thébaine, jouissant d'une certaine indépendance vis-à-vis des Hyksôs qui régnaient dans le nord, conservait le culte d'Amon, les Hyksôs essayaient d'implanter dans le reste du pays le culte de leur dieu national, le Baal syrien, en l'identifiant à Seth, qu'ils avaient trouvé installé à Avaris quand ils avaient fait de celle-ci leur capitale. Il est probable qu'ils favorisèrent en même temps la dévotion des déesses cananéennes, en particulier à Ânat qui, après leur expulsion, resta la parèdre de Seth à Tanis.

Mais la destruction des souvenirs hyksôs en Égypte a été trop complète pour que l'on puisse énoncer à ce sujet autre chose que des hypothèses.

3. L'art

S'il était besoin d'exemples précis pour illustrer cette vérité que, dans l'ancienne Égypte, la décadence du pouvoir central a toujours entraîné avec elle celle de tous les arts, on les trouverait abondamment dans l'histoire artistique de la XIIIe dynastie. A ce moment-là la lamentable expérience vécue avec la chute de l'Ancien

Empire se reproduisit, mais d'une autre façon. Alors que l'effondrement de la monarchie memphite avait occasionné dans les arts, autant qu'on peut en juger en l'absence de monuments héracléopolitains, un vide subit et complet, l'effacement du pouvoir thébain n'amena que progressivement, au fur et à mesure que celui-ci s'étiolait dans une Thèbes sevrée des ressources provenant du reste du pays, la déconfiture des œuvres d'art. On peut suivre à travers les témoins qui subsistent de la XIIIe dynastie la marche de cette sorte d'asphyxie : monuments mesquins édifiés en aménageant les débris de constructions antérieures, statues royales de plus en plus malhabiles et poncives, bas-reliefs qui copiaient sans génie et d'une façon servile les chefs-d'œuvre encore en place de la dynastie précédente. La comparaison entre tel linteau d'Aménemhêt V Sébekhotep et celui de Sésostris III qui l'a inspiré, trouvés à Médamoud et conservés au Musée du Caire, permet de mesurer la profondeur de la décadence qui s'amorça dès les débuts de la nouvelle dynastie.

En ce qui concerne le reste du pays, soumis plus directement au pouvoir des Hyksôs, la destruction totale, faite après la libération, de tout ce qui pouvait rappeler leur souvenir ne permet pas de porter un jugement sur l'art de cette période. Toutefois un poignard en bronze à manche de bois doré portant le nom d'Apopi I, trouvé à Sakkarah, montre que, malgré l'abâtardissement du style et la gaucherie de l'exécution, les orfèvres égyptiens étaient encore capables de fabriquer des pièces à peu près présentables.

4. La littérature

Il ne reste comme témoignage de la littérature égyptienne au temps des Hyksôs que le récit, assez romancé,

de la guerre menée contre eux par Kamôsé, dont il a été question plus haut.

Il ne semble pas que l'activité littéraire de l'Égypte ait eu beaucoup à souffrir de cette domination étrangère. En tous cas l'édition des œuvres anciennes continua à être assurée par les écoles de scribes. Plusieurs manuscrits qui ont conservé des ouvrages littéraires ou scientifiques du Moyen Empire remontent en effet à cette époque.

CHAPITRE 8

le nouvel empire (1580-1085 av. J.-C.)

1. Histoire

Cette période, qu'on s'accorde à faire commencer avec l'expulsion des Hyksôs, vit de profondes transformations dans les rapports de l'Égypte avec les peuples voisins, et par contrecoup dans sa propre civilisation.

Le temps était révolu où l'Égypte, entourée de peuplades sans consistance ni puissance militaire, se contentait de défendre son territoire contre leurs incursions, d'envoyer chez elles, selon les besoins, des expéditions punitives ou des ambassades et de faire avec elles des échanges commerciaux qu'elle aimait décorer du nom de tributs. Le moment était venu où, en Asie, des empires se faisaient et se défaisaient, qui pouvaient rivaliser avec l'Égypte et constituer une menace à ses frontières.

Pendant que les Hyksôs régnaient en Égypte, de grands bouleversements s'étaient produits en Asie antérieure. Les Mitanniens, conquérants aryens, s'étaient installés au XVIe siècle à l'est de l'Euphrate et ruiné les empires hittite, assyrien et babylonien, dont ils tenaient les débris en vassalité. Ils avaient étendu leur influence sur la Syrie et la Palestine. L'Assyrie recouvra son indépendance au milieu du XIVe siècle, en même temps que le royaume hittite régénéré. La puissance du Mitanni s'effondra rapidement à la même époque. Les Hittites recueillirent alors sa succession à l'hégémonie sur cette partie du Proche Orient. Leur royaume fut détruit au

XIIIe siècle par l'invasion des peuples de la Mer. Le vide politique qui en résulta dans ces contrées laissa le champ libre à une floraison de petits royaumes indépendants, syriens et palestiniens. Cet état de choses ne devait prendre fin qu'avec l'intervention assyrienne au IXe siècle.

Pour faire face à cette situation, la politique des rois du Nouvel Empire fut toujours la même : assurer une présence effective de l'Égypte sur le sol asiatique afin que celui-ci, contrôlé, ne pût plus servir de base de rassemblement pour une attaque contre elle, comme cela s'était produit sous les chefs hyksôs. Cette politique, ces rois la pratiquèrent soit directement, par l'implantation de garnisons égyptiennes quand ils en avaient les moyens, soient par personnes interposées — les dynastes locaux plus ou moins vassalisés, quand ils étaient moins puissants. Les archives diplomatiques retrouvées à Tell el-Amarna, pour la XVIIIe dynastie, et celles de Boghaz-Keuï pour la XIXe, ont conservé en grande partie les missives personnelles échangées à ce propos entre les rois d'Égypte et les potentats asiatiques.

Ces relations incessantes entre l'Égypte et les pays vassaux d'Asie n'allèrent pas sans influencer la civilisation égyptienne, ni sans développer en elle des possibilités qu'elle n'avait pas exploitées jusqu'alors, notamment dans les arts. On le signalera en temps voulu.

A. **Dix-huitième dynastie (1580-1314 av. J.-C.)**

1580-1558 Nebpehtirê AHMÔSÉ
1558-1530 Djéserkérê AMÉNOPHIS I
1530-1520 Aakhéperkérê THOUTMÔSIS I
1520-1505 Aakhéperenrê THOUTMÔSIS II
1505-1483 Maâtkérê HATCHEPSOUT
1483-1450 Menkhéperrê THOUTMÔSIS III
1450-1425 Aakhépérourê AMÉNOPHIS II
1425-1408 Menkhépérourê THOUTMÔSIS IV

1408-1370 Nebmaâtré I Aménophis III
1370-1352 Néferkhépérourê Aménophis IV (Akhnaton)
1352-1344 Nebkhépérourê Toutânkhamon
1344-1340 Khéperkhépérourê Eyé II
1340-1320 Djéserkhépérourê Horemhêb

Aussitôt après la prise d'Avaris, le roi Ahmôsé, profitant de son avantage, se mit à la poursuite des Hyksôs, qui se réfugièrent dans la Palestine du sud et s'enfermèrent dans la place forte de Charouhen. Ahmôsé prit d'assaut cette forteresse après un siège en règle de trois ans. La puissance des Hyksôs ainsi réduite à néant et la sécurité de l'Égypte assurée du côté du nord, le roi entreprit de restaurer la situation en Nubie, terre traditionnellement égyptienne, mais où des dynasties nègres avaient profité de la faiblesse de l'Égypte pour se constituer en rois indépendants. En trois campagnes il les mit à la raison et il rétablit l'autorité de l'Égypte jusqu'à Tochké, à vingt-cinq kilomètres au sud du Tropique du Cancer, et peut-être même jusqu'à la seconde cataracte du Nil. Le reste du règne d'Ahmôsé fut consacré à la réorganisation du pays. Puis sur la fin, la réforme intérieure étant assurée, il reprit la réalisation de ce qui devait être le grand dessein de la dynastie. Il fit campagne en Phénicie et il soumit ce pays au protectorat égyptien, comme base d'opérations futures en Asie.

Son fils et successeur, Aménophis I, fut le véritable créateur de l'empire égyptien, par d'heureuses expéditions dont le récit n'a pas été retrouvé jusqu'à présent. Mais à sa mort, survenue en 1530 après un règne de vingt-huit ans, cet empire s'étendait depuis Tombas, en Haute Nubie, jusqu'à l'Euphrate. Thoutmôsis I et Thoutmôsis II maintinrent cette suprématie par des expéditions qu'ils conduisirent eux-mêmes, pour décourager les tentatives de révolte qui menaçaient sporadiquement d'éclater.

Ce fut sur ces entrefaites qu'une querelle dynastique

s'éleva, qui, en affaiblissant l'autorité royale, compromit l'application de la politique de prestige inaugurée jusqu'alors avec tant de succès en Asie. La légitimité parfaite exigeait dans l'ancienne Égypte que le pharaon régnant fût de sang royal aussi bien par sa mère que que par son père. Déjà Aménophis I n'avait eu que deux filles : Thoutmôsis I, le fils d'une de ses concubines, dut légitimer son pouvoir par son mariage avec l'une d'elles, la princesse Ahmôsé. Le même cas s'était présenté de nouveau pour Thoutmôsis II, qui devint roi en épousant la princesse Hatchepsout. Celle-ci ne lui donna également que deux filles. Il n'y aurait pas eu de difficulté à résoudre une troisième fois le problème de la même manière si le candidat au trône, le prince Thoutmôsis, fils d'une épouse morganatique de Thoutmôsis II, n'avait pas été aussi jeune, ni sa tante et belle-mère, Hatchepsout, aussi ambitieuse. En fait à la mort de Thoutmôsis II en 1505, celle-ci s'empara de la régence. Au début elle mentionna encore après elle son pupille Thoutmôsis III dans les inscriptions ; mais par la suite elle le passa complètement sous silence. Elle s'attribua tous les insignes de pharaon mâle, et jusqu'au costume masculin et à la barbe postiche dans les cérémonies officielles. Elle persévéra dans cette attitude jusqu'à sa mort, survenue en 1483.

Pour conserver et affermir son pouvoir, Hatchepsout s'était entourée d'une phalange de partisans fidèles, auxquels elle avait confié les plus hauts postes de l'État. Il faut citer entre autres Sénenmout, le génial architecte du temple de Deir el-Bahari, et Hapouséneb, qui fut à la fois vizir et grand prêtre d'Amon-Rê. Cette coterie parvint à tenir tête jusqu'au bout au parti antiféministe, qui recrutait de nombreux adhérents, surtout dans le clergé d'Amon. On y faisait courir la légende d'un oracle d'Amon qui, à la mort de Thoutmôsis II, aurait désigné Thoutmôsis III comme son successeur direct.

Aussi lorsque, à la mort d'Hatchepsout, Thoutmôsis III prit possession du pouvoir, il affecta de considérer le règne de la reine comme une longue usurpation. Il prit à cœur d'en effacer toutes les traces, en faisant marteler ses inscriptions et gratter son nom pour le remplacer par le sien. Il compta ses années de règne à partir de la mort de Thoutmôsis II, ce qui devait lui valoir au total un règne de cinquante-cinq ans.

En théorie Hatchepsout avait essayé de continuer la politique étrangère de ses aïeux. Mais sa condition de femme l'empêchant de prendre la tête des armées, elle se contenta d'envoyer à l'étranger des ambassades ou d'organiser des expéditions commerciales, comme celle qui alla chercher au pays d'Opône de l'encens pour le temple d'Amon.

Aussi la situation privilégiée que l'Égypte s'était assurée dans le Proche Orient au cours des règnes antérieurs s'était-elle sérieusement détériorée. Les rois du Mitanni, ayant les mains libres, avaient réussi à fédérer sous leur hégémonie les quelques trois-cent trente rois, roitelets ou chefs de clans qui se partageaient la Palestine et la Syrie. C'était pour l'Égypte un nouveau danger hyksôs qui pointait à l'horizon.

Dès 1483 Thoutmôsis III entra résolument en campagne. Il marcha sur Gaza et, poursuivant son avance vers le nord, il alla, par une manœuvre hardie qu'il décida lui-même, mettre le siège devant Mégiddo, où les chefs rebelles s'étaient enfermés. Il les fit tous prisonniers, à l'exception du roi de Qadech qui réussit à s'enfuir. Ce fut là sa première campagne, dont les épisodes, ainsi que ceux des campagnes suivantes, furent consignés dans des Annales, que le roi fit graver sur les murs du Temple d'Amon à Karnak.

Thoutmôsis III fit par la suite dix-sept expéditions en Asie, dont cinq au moins furent guerrières : les autres

furent plutôt des tournées d'inspection pour se rendre compte des conditions matérielles et morales des pays conquis et nouer avec leurs chefs des relations d'amitié fécondes pour l'action diplomatique. Une campagne de ce genre fut celle de 1482-1480, que le roi consacra à contrôler la rentrée des moissons. Il en profita pour rapporter en Égypte des plantes qui n'y poussaient pas, afin de les acclimater. Leur représentation est figurée sur les murs d'une salle dans le temple de Karnak.

Plus tard Thoutmôsis III prit Qadech, dont le prince était l'instigateur de l'opposition à la pénétration égyptienne en Asie. Il annexa tous les ports de la côte phénicienne, qui lui servirent de têtes de pont pour le débarquement des troupes et l'évacuation du butin. En 1473, il fit construire à Byblos des bateaux destinés à faire traverser l'Euphrate à son armée et il les emmena sur des chariots. Une victoire à l'ouest d'Alep lui ouvrit le chemin de la Mésopotamie, et la prise de Carchémich lui en donna la clef. De là Thoutmôsis III lança une campagne dans les montagnes de Mitanni, puis il alla, au sud, chasser l'éléphant sur le territoire de Nii. Il reçut les tributs de l'Assyrie, des Hittites et de Babylone, érigea au bord de l'Euphrate une stèle pour marquer la limite de son empire et rentra triomphalement en Égypte.

Les années suivantes, de 1472 à 1464, il conduisit encore personnellement en Asie des expéditions de pacification et de sécurité, au cours desquelles il mâta définitivement le prince de Qadech. Aussi lorsqu'il mourut en 1450, la suprématie de l'Égypte sur l'Asie antérieure se trouvait solidement rétablie.

Cela n'empêcha pas que son fils Aménophis II dut reprendre deux fois le chemin de la Syrie pour punir des princes en rébellion. Pour en finir avec cette agitation sans cesse renaissante, ce roi énergique, que les inscriptions de l'époque représentent comme un sportif, fit un

sévère exemple : il emmena jusqu'à Karnak sept princes révoltés de la région de Tikhési, suspendus la tête en bas à la proue de son navire, et là, devant Amon, il les tua lui-même de sa masse d'armes. Les corps de six d'entre eux, accompagnés de leurs mains coupées, furent exposés devant les murs de Thèbes ; celui du septième fut envoyé et exposé de la même façon à Napata pour donner à réfléchir aux soudanais. Ce traitement barbare était dans les mœurs asiatiques, qui devaient être illustrées plus tard par les conquérants assyriens. Son langage fut d'autant mieux compris que, joignant l'action diplomatique au coup d'éclat, Aménophis II envoya une ambassade au Mitanni, pour établir avec lui des relations pacifiques et obtenir de lui, par ce biais, qu'il n'encourageât plus dans les pays voisins d'intrigues contre la suprématie égyptienne. Cette diplomatie devait s'avérer efficace. Le successeur d'Aménophis II, Thoutmôsis IV, la poussa à fond en faisant alliance avec le Mitanni et en épousant une princesse royale de ce pays. Celle-ci prit le nom égyptien de Moutémouia.

Cet équilibre enfin établi en Asie explique la longue paix dont jouit Aménophis III. Celui-ci en profita pour renoncer aux expéditions asiatiques et se consacrer aux œuvres culturelles ; tout au plus, pendant les premières années de son règne, organisa-t-il de grandes chasses, dont il éternisa le souvenir par l'émission de superbes scarabées commémoratifs. Sa cour, somptueuse et raffinée, était sans conteste le centre diplomatique très actif de tout l'Orient. Son harem était peuplé de princesses étrangères, gages de bons rapports avec leurs pays d'origine, en particulier mitanniennes. Sa grande épouse, la reine Tiy, était peut-être elle aussi de souche asiatique. La splendeur du règne se reflète dans la magnificence et la pureté de style de ses constructions ; en particulier la partie la plus ancienne, qui est son œuvre, du temple de

Louxor, surpasse en élégance les monuments égyptiens de tous les temps. Mais de son temple funéraire, élevé au bord de la nécropole thébaine, il ne reste comme témoins de la grandeur que les deux colosses de grès placés devant son pylône disparu. On les appella à l'époque grecque les Colosses de Memnon.

Il semble que, quelques années avant sa mort, Aménophis III, devenu sénile, ait abdiqué la royauté en faveur de son fils Aménophis IV, âgé alors d'environ 12 ans. Le vieux roi avait commencé à éprouver des frictions entre sa puissance et celle des prêtres de Karnak qui, enrichis outre mesure par les donations des monarques précédents, prétendaient s'ingérer dans la conduite de l'État. Ce fut peut-être pour cela qu'il construisit son palais royal de l'autre côté du Nil, en face de Thèbes, pour échapper au voisinage de Karnak, et qu'il y instaura un culte domestique adressé, non pas à Amon-Rê, mais à Rê-Harakhthès, le très ancien dieu d'Héliopolis.

On trouve là les points de départ de la réforme générale accomplie dans tous les domaines par Aménophis IV. En l'an 4 de son règne, autrement dit en 1366, après un conflit particulièrement aigu avec le clergé d'Amon, le jeune roi pris la décision d'abandonner définitivement Thèbes. Il fit construire à 360 kilomètres en aval de cette ville, sur la rive du Nil opposée à Hermopolis, une nouvelle capitale — aujourd'hui Tell el-Amarna —, qu'il plaça sous le patronage du Disque solaire, Aton, le nouveau dieu qu'il avait décidé que l'Égypte, à son exemple, adorerait désormais exclusivement. Lui-même changea son nom d'Aménophis, « Amon est satisfait », en celui d'Akhnaton, « Serviteur du Disque ».

On verra plus loin quelles réformes religieuses, artistiques et littéraires absorbèrent l'activité d'Akhnaton pendant la réclusion de quatorze ans qu'il s'imposa par serment à Amarna en compagnie de sa femme, la reine

Néfertiti d'origine mitannienne. Rien d'autre du reste ne devait plus l'intéresser. Vers la fin de son règne, il associa à son pouvoir son jeune frère Smenkhkérê, pour qui il affichait une affection maladive. Il semble avoir envoyé ce dernier en mission à Thèbes pour préparer un rapprochement avec le clergé d'Amon.

On ignore le résultat de cette ambassade. Sur les entrefaites Akhnaton et Smenkhkérê moururent. Ce fut Toutânkhamon, probablement fils d'Aménophis III et de la reine Satamon, qui monta sur le trône en 1352. Il était âgé de dix ans. Il régna d'abord trois années à Amarna, puis, dans des circonstances que l'on ignore, il se réconcilia avec les prêtres de Thèbes et il publia un décret rétablissant le culte d'Amon. Il rentra alors à Thèbes, où il régna encore cinq ans. On ne sait rien d'autre de lui, mais il est devenu subitement célèbre depuis 1922 à cause de la découverte, faite par l'archéologue anglais Carter dans la Vallée des Rois, de son tombeau intact, rempli d'admirables œuvres d'art. Son successeur fut un homme âgé, Eyé, qui épousa la veuve de Toutânkhamon et occupa le trône pendant quatre ans.

L'équilibre des influences en Asie, qui avait permis une longue période de paix après Aménophis II, avait été brusquement rompu en 1350, deux ans après la mort d'Akhnaton, par l'effondrement de la puissance mitannienne, assise de la politique égyptienne dans ces régions. Les Hittites, suivis de près à la curée par les Assyriens, après avoir démembré le Mitanni, s'étaient attaqués aux positions égyptiennes en Syrie et en Palestine. Ils avaient réussi à mettre dans leur jeu les rois de Qadech et d'Amourrou, grâce à qui ils avaient mené à bonne fin la conquête de ces pays.

Devant la catastrophe que l'insouciance de son prédécesseur n'avait pas réussi à prévenir, malgré les avertissements et les appels au secours des dynastes syriens

restés loyaux envers l'Égypte, Toutânkhamon se décida tout de même à réagir. Il eut la main particulièrement heureuse en confiant le soin de rétablir la situation à un homme de guerre énergique, le général Horemhêb. Celui-ci ramena la Palestine du sud dans l'obédience de l'Égypte. Mais il ne poussa pas plus avant ses succès : la route se trouvait suffisamment barrée à de nouveaux Hyksôs. Comprenant par contre combien le pays, laissé à la dérive sous les faibles successeurs d'Aménophis III, avait besoin d'une réorganisation profonde, Horemhêb s'entendit avec les prêtres d'Amon pour qu'un oracle officiel du dieu, rendu au moment de l'affluence des fêtes de Louxor, le désignât comme successeur d'Eyé, qui venait de décéder. Pour obtenir cette faveur qui le mettait sur le même pied que Thoutmôsis III, Horemhêb donna sûrement des gages : ce fut, d'après ce qui s'ensuivit, la promesse de faire disparaître toutes les traces laissées par le culte d'Aton, adversaire de celui d'Amon, que Toutânkhamon de retour à Thèbes n'avait jamais consenti à persécuter. Horemhêb légitima aussitôt son pouvoir par son mariage avec une princesse de l'ancienne famille royale, Moutnedjmet. Il tint scrupuleusement l'engagement pris vis-à-vis du clergé d'Amon : il fit détruire, marteler ou surcharger tout ce qui pouvait rappeler de près ou de loin les jours, désormais exécrés, de Tell el-Amarna. Il engloba Toutânkhamon lui-même dans cette vengeance. Ceux des monuments de ce roi qu'il ne fit pas disparaître, il se les attribua en les surchargeant d'inscriptions à son propre nom.

B. Dix-neuvième dynastie

(1314-1200 av. J.-C.)

1314-1312 Menpehtirê Ramsès I
1312-1298 Menmaâtrê I Séthi I
1298-1235 Ousermaâtrê I Sétepenrê I Ramsès II Mériamon I

1235-1224 Bienrê I Mériamon II MÉNEPHTAH I Hétep-hermaât
1224-1219 Menmirê Sétepenrê II AMENMÔSÉ
1219-1210 Akhenrê Setepenrê III MÉNEPHTAH II SIPHTAH I
1210-1205 Ouserkhépérourê Mériamon III SÉTHI II MÉNEPHTAH III
1205-1200 { Ramsès SIPHTAH II / IARSOU

On ignore encore si des relations de famille ont existé entre le dernier roi de la dynastie précédente et le fondateur de la XIXe, Ramsès I. Celui-ci, originaire du Delta, peut-être de Tanis, était un général, fils de général, qu'Horemhêb avait comblé d'honneurs et peut-être désigné lui-même pour son successeur. Pendant les deux années qu'il régna, Ramsès I envoya une expédition militaire au Soudan, sous le commandement d'un prince Séthi, peut-être celui qu'il associa à son pouvoir et qui recueillit sa succession.

Séthi I eut, dès le début de son règne, à faire face à une révolte générale des Bédouins de la Palestine méridionale, qui avaient occupé vingt-trois fortins jalonnant la route vers la Syrie. Il réprima facilement ce mouvement. Puis, profitant de la voie ainsi déblayée, il culbuta, avant qu'ils n'aient pu opérer leur jonction, une coalition de princes cananéens qui avaient reçu des secours des Hittites et il restaura le protectorat de l'Égypte sur la Palestine jusqu'à la hauteur de Tyr. D'autres campagnes l'amenèrent jusqu'au nord de Qadech, où il défit par deux fois des armées hittites qui s'étaient avancées contre lui. Mais Séthi I ne put pour autant récupérer toute la Syrie. La paix qui régna dès lors avec les Hittites jusqu'à la fin de son règne fait supposer qu'il avait conclu avec eux un traité de paix.

Cette paix reposait sans doute sur un équilibre assez précaire des zones d'influence. Aussi lorsque, en 1294, le prince des Amorrites rejeta la suzeraineté des Hittites

pour reconnaître celle de l'Égypte, cet équilibre se trouva rompu. Le roi hittite Mouwattali, pensant pouvoir profiter de la jeunesse et de l'inexpérience du nouveau roi qui avait succédé à Séthi I, Ramsès II, rassembla contre lui la plus formidable coalition que l'Asie eut encore fournie, en engageant des mercenaires parmi les peuplades d'Asie Mineure habitant sur la côte cilicienne aux confins de son empire.

Très jeune Ramsès II avait été associé pendant au moins six ans au pouvoir de son père Séthi I. En l'an IV de son règne, le roi procéda à une tournée d'inspection en Palestine pour assurer ses arrières. Puis en l'an V il avança contre la Syrie à la tête de quatre corps d'armée, dont il commandait en personne le premier, celui de Phê (le Soleil). Lorsque Ramsès II eût atteint la vallée de l'Oronte, aux approches de Qadech, on lui amena deux soi-disant espions de Mouwattali, qui venaient d'être capturés par les avant-gardes égyptiennes. Ceux-ci révélèrent sous la menace du bâton que les coalisés hittites, saisis de frayeur à l'approche des armées égyptiennes, s'étaient retirés vers le nord jusqu'aux environs d'Alep. C'était un piège. En réalité les troupes hittites étaient massées derrière Qadech. Elles attendaient là que la phalange de Phrê eût dépassé cette ville pour prendre Ramsès II à revers et l'exterminer avant que les autres corps de l'armée, encore en marche dans le sud, n'aient eu le temps de le secourir. Le stratagème faillit réussir. Ce ne fut que grâce à la valeur personnelle de Ramsès II que les troupes égyptiennes, encerclées, réussirent à mettre les Hittites en fuite. Cette action d'éclat fut commémorée par une composition épique, le *Poème de Pentaour*, que le roi fit reproduire, avec ses illustrations, dans les grands temples d'Égypte, à Karnak, à Louxor, au Ramesséum, à Abydos. Le résultat de cet exploit fut que Ramsès II arrêta l'avance menaçante des Hittites.

Mais il ne put faire davantage et il reprit la route de l'Égypte sans avoir pu emporter d'assaut la place forte de Qadech.

En 1291, toujours par suite de menées hittites, la Palestine entière se souleva contre la domination égyptienne. Ramsès II dut s'employer à soumettre à nouveau le pays de Canaan, la Phénicie et la Syrie. Il pénétra même dans la région de l'Euphrate, où les renforts envoyés par le Hittite ne l'empêchèrent pas de conquérir la ville de Tounip. Il rentra dans la Vallée du Nil en ayant rendu à l'Égypte ses frontières du temps des grands conquérants de la XVIIIe dynastie.

Cependant la menace de l'expansion de la puissance assyrienne commençait à inquiéter sérieusement les monarques hittites. Pour y faire face ceux-ci estimèrent politique de se ménager l'aide de l'Égypte en faisant la paix avec elle. Un traité d'amitié et d'assistance fut signé en 1278 entre les deux rois. Comme gage de bonne entente, Ramsès II épousa, en 1264, une princesse hittite.

Cet arrangement à l'amiable valut à l'Égypte une quarantaine d'années de tranquillité jusqu'à la fin du règne de Ramsès II. Celui-ci résida effectivement à l'est du Delta, dans une nouvelle capitale, Pi-Ramsès, qu'il avait fait édifier sur l'ancien site hyksôs d'Avaris, d'où il pouvait, mieux que dans une Thèbes trop lointaine, contrôler ses états d'Asie. Il ne négligea pas Thèbes pour autant, mais il l'embellit par des monuments grandioses. Il avait du reste entrepris d'achever de remettre à neuf tous les temples d'Égypte, dont beaucoup, laissés à l'abandon depuis des siècles en raison des événements, tombaient alors en ruine. C'était une tâche gigantesque. Aussi, pour la mener à bien, Ramsès II récupéra tous les éléments architecturaux, en particulier les statues des anciens rois, qui restaient sans emploi et il les incorpora,

en les surchargeant de son nom, à ses nouvelles constructions.

Lorsque, à sa mort, son fils Ménephtâh prit le pouvoir à un âge déjà avancé, la situation internationale était de nouveau sombre pour les pays riverains du bassin oriental de la Méditerranée. La poussée des populations aux environs de la Mer Noire et dans les Balkans, qui faisait à ce moment déferler contre l'empire hittite l'invasion des Peuples de la Mer, avait jeté sur la côte africaine des hordes d'émigrants indo-européens, parmi lesquels on voit apparaître pour la première fois dans l'histoire les noms des Achéens, des Sardes, des Lyciens et d'autres encore. Ces réfugiés avaient formé une coalition en Libye, où ils avaient submergé les anciens occupants et, en quête d'une patrie, ils avaient jeté leur dévolu sur la riche plaine d'Égypte. En 1230 ils tentèrent d'y pénétrer avec femmes et enfants, en utilisant la dépression de l'Ouady Natroun. Ménephtah se porta à leur rencontre et il les mit en déroute au nord-ouest de Memphis.

Dans l'inscription triomphale que Ménephtah fit graver à cette occasion dans son temple funéraire, à Thèbes, il est question incidemment du peuple d'Israël, comme « anéanti et n'ayant plus de céréales ». Ce monument est appelé la *Stèle d'Israël.* Nombre d'historiens ont pensé que c'était là une allusion à la sortie d'Égypte des Hébreux qui, partis dans le désert sans emporter de grains, s'étaient ainsi, aux yeux des Égyptiens, voués eux-mêmes à la mort. L'Exode aurait donc eu lieu sous Ménephtah, vers 1230, un peu avant sa victoire sur les Libyens.

Le successeur de Ménephtah, Amenmôsé, fut un usurpateur. Un autre usurpateur, Ménephtah II Siphtah, lui succéda. Pour se légitimer celui-ci épousa la reine Taousert, descendante de l'ancienne famille royale, qui avait peut-être régné personnellement quelques années

à Thèbes pendant l'usurpation d'Amenmôsé. Un prince de la lignée légitime, Séthi II Ménephtah III, détrôna Siphtah et il épousa lui aussi Taousert. Après lui, Siphtah II semble avoir perdu toute autorité. L'anarchie en arriva au point qu'un nouvel usurpateur, d'origine syrienne, Iarsou, se proclama roi. Les documents de l'âge suivant représentent Iarsou comme un tyran dur et impie, ce dernier qualificatif donnant sans doute à entendre qu'il tenta, comme les anciens Hyksôs, d'imposer aux Égyptiens les cultes de sa patrie d'origine.

C. **Vingtième dynastie**

(1200-1085 av. J.-C.)

1200-1198 Ouserkhâourê Sétepenrê IV Mériamon IV Sethnakht
1198-1166 Ousermaâtrê II Mériamon V Ramsès III
1166-1160 Héqamaâtrê Sétepenamon I Ramsès IV
1160-1134 { Ousermaâtrê III Skhéperenrê Ramsès V
Nebmaâtrê II Mériamon VI Ramsès VI
Ousermaâtrê IV Mériamon VII Sétepenrê V Ramsès VII
Ousermaâtrê V Akhnamon Ramsès VIII }
1134-1115 Néferkérê IX Sétepenrê VI Ramsès IX
1115-1112 Khépermaâtrê Sétepenrê VII Ramsès X
1112-1085 Menmaâtrê II Sétepenptah Ramsès XI

On ne sait rien de Sethnakht, le fondateur de cette dynastie, sinon qu'il s'employa à remettre de l'ordre dans la gestion des affaires publiques. Il ne fit du reste que passer sur le trône.

Son fils et successeur, Ramsès III, fut la dernière grande figure royale du Nouvel Empire. Il prit comme modèle Ramsès II, son inoubliable aïeul. Il voulut l'imiter dans tous les détails, dans sa titulature royale, dans les noms qu'il donna à ses fils et aussi dans ses exploits guerriers. Ceux-ci sont représentés dans les bas-reliefs de son temple funéraire de Médinet-Habou, dont la splendeur prouve qu'il avait su, par une bonne administration, restaurer les finances de l'État.

Les événements fournirent à Ramsès III l'occasion de montrer sa valeur militaire. En 1193 il arrêta une nouvelle descente des Libyens en direction de Memphis. Mais ce fut seulement en 1191 qu'il remporta, sur les Peuples de la Mer, l'éclatante victoire qui reste son plus beau titre de gloire. Ces peuples, venus du nord comme on l'a dit, après avoir réussi à submerger le royaume hittite, descendaient en hordes le long du littoral syrien, aussi bien par mer que par terre, dans l'intention d'occuper le Delta égyptien. Ramsès III ferma les embouchures du Nil avec sa flotte, appuyée par des compagnies d'archers postées sur le rivage, et il disposa entre elles des barrages d'infanterie. Lorsque les envahisseurs se heurtèrent à cette défense, ils furent vigoureusement repoussés sur terre et sur eau et en grande partie massacrés. Le reste fut dispersé. Il n'y eut que les Philistins, qui apparaissent à ce moment-là dans l'histoire, qui gardèrent quelque cohésion. Ramsès III les installa sur la plaine côtière entre Gaza et le Mont Carmel. Ils devaient très vite y avoir maille à partir avec les Hébreux établis depuis peu en Canaan.

En 1188 une seconde tentative des Libyens pour s'emparer de Memphis les conduisit au même désastre que la première. Après cela Ramsès III, ayant pacifié sa frontière occidentale, put réaliser son rêve d'imiter Ramsès II en faisant campagne dans une Asie laissée désorganisée par le retrait des Peuples de la Mer. Il emporta d'assaut des forteresses amorrites et syriennes, mais il se heurta à Qadech à des éléments hittites, qui s'étaient sans doute réfugiés dans ces parages. Il rentra en Égypte après avoir consolidé le protectorat égyptien sur Canaan.

Les dernières années de Ramsès III furent assombries par des intrigues de palais rendues possibles par sa séni-

lité. Il échappa d'abord à un complot ourdi contre lui dans la ville d'Athribis par son vizir. Finalement ce fut probablement une de ses femmes, Tiy, qui le fit assassiner en 1166 dans son propre palais avec l'espoir de porter au trône un fils qu'elle avait eu de lui, Pentaour. Mais ce calcul fut déjoué. Le fils de Ramsès III, Ramsès IV, inaugura son règne en faisant instruire le procès des meurtriers de son père et punir ceux-ci.

On sait peu de chose sur les successeurs de Ramsès III, sinon que sous ces faibles monarques l'autorité royale alla en se dégradant. Le protectorat égyptien sur l'Asie devint de plus en plus inefficace. Les tributs ne rentrèrent plus et la misère du Trésor s'aggrava. Aussi, à part leurs tombeaux dans la Vallée des Rois, ces Ramessides n'ont pas laissé de grands monuments. Sous Ramsès VII et ses successeurs, de mauvaises récoltes amenèrent la famine. La misère générale fut telle que, à la fin du règne de Ramsès IX, les habitants voisins de la nécropole thébaine se mirent à piller les tombes des anciens rois pour s'en approprier les trésors. Sous Ramsès XI, les assises mêmes du pouvoir chancelèrent : le grand prêtre d'Amon, le puissant Aménophis, un des soutiens du trône, fut révoqué pour un crime dont nous ignorons la nature. Comme le faible Ramsès XI ne pouvait pas se passer d'homme de confiance, il lui donna comme successeur un personnage énergique, le général Hérihor. C'était préparer la fin de la dynastie.

C'est sous le règne de Ramsès XI que Montet, interprétant dans ce sens un passage de Manéthon, place ce qu'il appelle la Guerre des Impurs. Ç'aurait été une révolte des partisans du dieu Seth, nombreux à Avaris et dans les environs, à l'instigation d'un prêtre héliopolitain, Osarsiph, qui se proclamait Moïse *redivivus*. Las d'être brimés par les rois thébains, les rebelles, déjà de race fort sémitisée dans cette partie du Delta, auraient appelé à l'aide les Asiatiques des pays voisins et, avec leur concours, ils auraient envahi toute l'Égypte en y commettant les pires déprédations, surtout envers les statues divines et les animaux sacrés. Ayant mis en déroute, aux environs de Memphis, les troupes royales envoyées contre eux, ils auraient même forcé Ramsès XI et son général Aménophis à s'enfuir en Éthiopie. Mais au bout de treize ans ceux-ci reprirent l'avantage. Ils taillèrent en pièces les nouveaux hyksôs. Ceux qui survécurent se réfugièrent en Asie. Cette guerre civile amena une réaction impitoyable. Ce fut alors que les temples de Tanis auraient été détruits, le culte de Seth proscrit et ses images martelées avec un acharnement qui, de l'avis de Montet, ne peut s'expliquer que par un mouvement de fureur populaire.

2. *La monarchie*

Il était inévitable que les vicissitudes du pouvoir royal eussent leur répercussion sur la conception de la monarchie de droit divin. Certes au Nouvel Empire les formules qui la définissaient et les cérémonies qui la consacraient étaient restées les mêmes que par le passé. Mais il apparaît dans les textes de cette époque une conception nouvelle qui vient renforcer celle de la filiation charnelle, trop souvent sujette à caution : celle de l'élection, ou même de la prédestination divines. Le roi régnant fut désormais celui qu'Amon ou Rê avaient choisi de toute éternité parmi des millions d'êtres pour exercer sur terre leur fonction royale à titre de « vicaire ». Ce titre était aussi une nouveauté par la subordination plus étroite qu'il exprimait.

Ce n'était pas à dire que la descendance charnelle ne fût plus, pour le candidat à la royauté, une condition *sine qua non*, bien au contraire. Mais, pour mettre un

terme aux intrigues de cour et aux interminables discussions généalogiques qui les alimentait, un moyen fut fourni au roi régnant : le recours à la théogamie, ou mariage divin. Comme Alexandre le Grand devait le faire plus tard en prétendant qu'Olympias l'avait conçu de Zeus, les rois de la XVIIIe dynastie accréditèrent autour d'eux la fable — et ils en représentèrent les épisodes en bas-reliefs dans leurs temples — qu'Amon lui-même, ayant pris l'apparence du roi leur père, avait eu commerce avec la reine leur mère pour les engendrer. Ainsi fit Hatchepsout dans son temple de Deir el-Bahari et Aménophis III dans celui de Louxor.

Avec l'expansion de l'Égypte hors de ses frontières anciennes d'Afrique et d'Asie, l'administration centrale dut augmenter et agrandir ses services. Pour régir leur empire les rois adoptèrent deux lignes de conduite opposées suivant qu'il s'agissait de la Nubie ou de l'Asie.

En Nubie ils appliquèrent un système administratif calqué sur celui de la métropole. Le pays fut divisé en deux grands territoires, celui de l'Ouaouat, qui correspondait à la Nubie proprement dite, et celui de Kouch, qui s'étendait de la deuxième à la quatrième cataracte du Nil. Le gouvernement de l'ensemble fut confié à un haut fonctionnaire égyptien, qui eut le titre de Fils royal de Kouch.

En Asie au contraire les pharaons thébains suivirent une politique de décentralisation en conservant les structures locales. Ils se contentèrent d'encadrer leurs forces armées par des instructeurs égyptiens et de leur adjoindre quelques garnisons de soutien. Les archives de tablettes cunéiformes retrouvées à Tell el-Amarna permet de suivre dans le détail la diplomatie asiatique de cette époque.

En Égypte même les administrations, également en plein développement, étaient toutes sous l'autorité et le contrôle des vizirs. Car il y eut à partir de la XVIIIe dynastie deux vizirs pour gouverner au nom du roi : celui du Sud, résidant à Thèbes, et celui du Nord siégeant à Héliopolis. Leur juridiction s'étendait directement sur tous les nomes de leur territoire, qui étaient mis en liaison constante avec eux par des messagers. Il n'y a plus mention à cette époque de nomarques, sinon à titre purement honorifique.

Un autre haut personnage qui assistait le roi, mais dans ses charges religieuses, était le grand prêtre, ou Premier prophète d'Amon. Celui-ci se trouvait, par suite de donations successives faites au temple d'Amon par les rois conquérants, placé à la tête d'un temporel important : richesses accumulées et domaines avec leurs serfs, sans compter le personnel de scribes et les corps de métiers. Ce pontife représentait un État dans l'État. Il jouissait d'une considération hors de pair à la Cour. Par le pouvoir qu'il exerçait sur les oracles, il possédait un moyen d'influence que les rois eux-mêmes ne pouvaient pas se permettre de négliger.

Enfin dans son rôle militaire le monarque était secondé par un maréchal pour son armée de terre et par un amiral pour sa flotte fluviale et maritime. Le temps n'était plus où de simples milices, levées occasionnellement dans les campagnes, ou même de simples forces de policiers nubiens, suffisaient aux rois pour leurs modestes expéditions guerrières. Les campagnes d'Asie avaient provoqué la nécessité d'une armée de métier. En temps de guerre celle-ci était composée de quatre corps d'armée, appuyés par des troupes mercenaires ; en temps de paix ce contingent était réduit à deux corps d'armée, dont les garnisons étaient disséminées pour l'un dans le nord et pour l'autre dans le sud du pays. Les soldats cantonnés au repos recevaient du roi des terres sur lesquelles ils vivaient avec leur famille et s'enrichissaient rapidement. A côté de l'infanterie il existait une charrerie comme armée de choc.

3. La religion

A. La puissance d'Amon

Au prestige d'être le dieu de la dynastie royale s'était ajouté pour Amon-Rê celui d'être resté le dieu national pendant l'invasion des Hyksôs ; pendant la guerre d'indépendance menée par les rois thébains de la XVIIe dynastie, celui de devenir le dieu libérateur et, à l'époque des conquêtes asiatiques de la XVIIIe, celui d'être le dieu qui subjuguait les peuples étrangers et les livrait à la domination de ses fils, les pharaons. Ainsi les événements politiques firent d'Amon un dieu dont la puissance fut reconnue comme suprême et universelle.

Il lui en revint, à lui et à son clergé, un bénéfice jusqu'alors inouï qui consacrait et consolidait cette puissance : une part des trésors pris à l'ennemi, des temples dans les pays conquis avec leurs fondations territoriales, des contingents de captifs envoyés pour ses corvées et, autour de son sanctuaire, des constructions dues à la piété royale qui firent en peu de temps de Karnak un ensemble architectural d'une magnificence fabuleuse.

B. La réforme religieuse d'Akhnaton

Cette affluence de richesses, non moins que le surcroît d'influence qu'elle valait à son clergé, devait amener la chute subite d'Amon.

Déjà vers la fin de son règne Aménophis III, inquiet de la puissance accrue de son clergé, avait senti ses sentiments se refroidir à l'égard du dieu de Karnak. Son fils Aménophis IV partageait ses idées et ne s'en cachait pas. Aussi dès les premières difficultés qu'il eut, en l'an IV de son règne, avec le clergé thébain, il précipita la crise qui s'annonçait.

Les inscriptions de l'époque permettent de définir avec précision sa position doctrinale. Il revint d'abord au culte héliopolitain de Rê-Harakhthès, en affectant de considérer Amon comme un usurpateur de la monarchie divine. Le châtiment des intrus lui fut appliqué : le martelage de son nom et de celui des dieux qui avaient accepté sa prééminence, en fait tous les dieux. Mais comme, dans la croyance commune et selon la donnée la plus fondamentale de la religion égyptienne, même déchu du rang suprême et stigmatisé, Amon restait un génie seigneur de Karnak, Aménophis IV quitta Thèbes et il fonda, comme on l'a dit, une nouvelle capitale, Akhoutaton, « l'Horizon du Disque ».

La religion d'Héliopolis n'avait jamais eu, du moins depuis les temps historiques, de caractère populaire. Akhnaton entreprit de le lui conférer. Il choisit, conformément à la tradition, pour manifestation visible d'Harakhthès à proposer à l'adoration, le Disque solaire, mais il le caractérisa comme symbole de sa réforme en le représentant comme un soleil dont les rayons se terminaient par des mains abaissées vers la terre, prêtes à l'action universelle. Car, selon la nouvelle doctrine, Aton, le Disque, agissait en tout directement sans intermédiaires, comme il avait agi aux origines pour la création.

Arrivée à ce point, la doctrine d'Akhnaton était formellement monothéiste et ce fut telle quelle qu'il l'imposa. L'Égypte et les provinces extérieures n'eurent plus, d'ordre royal, qu'un seul dieu, Aton.

Akhnaton n'avait pas inventé un monothéisme, qui existait en Égypte avant lui, mais il voulut en faire la base d'un nouveau culte, épuré de toute erreur. Il voulut faire cesser la contradiction, sentie depuis toujours par les esprits les plus éclairés, entre le monothéisme philosophique des Livres de Sagesse et le polythéisme de fait. Des deux traditions parallèles, il choisit l'une et décida d'abolir l'autre. C'était à proprement parler, au point de vue égyptien, une hérésie.

Ce monothéisme agressif, qui faisait litière des vieilles seigneuries territoriales, fondement de la religion, était trop contraire à la pensée égyptienne pour pouvoir être compris du vivant de son prophète et subsister après lui.

Aussi, Akhnaton disparu, l'Égypte revint d'enthousiasme à Amon, qui se trouva rétabli, et son clergé avec lui, dans tous ses privilèges.

C. La théocratie thébaine et les oracles

Dans l'Égypte pacifiée, mais somnolente, des derniers Ramsès, il se produisit, par suite de l'affaiblissement de l'autorité royale, le glissement vers la théocratie qu'Akhnaton avait prévu et voulu conjurer. Ce glissement, puis l'avènement de la dynastie des rois-prêtres, donnèrent un caractère nouveau à la religion d'Amon. Celui-ci se mêla plus directement et plus fréquemment des affaires humaines. Devant la carence des juges royaux, il se mit à trancher par des oracles les cas journaliers de ses fidèles. A défaut de l'octroi des privilèges funéraires par le roi, il rendit en leur faveur des décrets adressés aux dieux de l'autre monde.

Les oracles les plus anthentiques étaient rendus par la statue du dieu elle-même, lorsqu'elle sortait en procession. On lui soumettait alors les questions à trancher et, par le mouvement d'avance ou de recul, suppose-t-on, qu'elle imprimait à ses porteurs, elle répondait par oui ou par non. D'autres fois on présentait au dieu deux feuilles de papyrus, sur lesquelles on avait écrit les propositions contradictoires, et il indiquait la bonne en s'avançant vers elle. C'était ainsi qu'on tranchait une quantité de questions, en particulier dans les cas de larcins ou de recherches de voleurs.

La présence de statues de culte dans les sanctuaires mineurs de la ville et de la campagne favorisait les consultations fréquentes d'oracles de ce genre. Les divinités les plus interrogées à Thèbes étaient le dieu Khonsou, ainsi que le roi Aménophis I et la reine Néfertari, divinisés dans la nécropole.

Une des raisons de la popularité des animaux sacrés à la fin de cette époque est sans doute à chercher dans la vogue de leurs oracles. Ils étaient de consultation facile. Le taureau Apis, mis en liberté dans son enclos, donnait une réponse favorable ou défavorable selon qu'il se dirigeait à droite ou à gauche. Quant au taureau sacré de Médamoud, c'était en venant ou ne venant pas à l'appel du consultant qu'il accordait ou refusait son approbation.

4. Le culte funéraire

A. Les progrès de la momification

Les conquêtes en Syrie, sous la XVIIIe dynastie, ouvrirent plus largement le marché égyptien aux aromates asiatiques. Les embaumeurs en profitèrent pour perfectionner leur art, jusqu'alors assez rudimentaire. Ils inventèrent alors les procédés dont la tradition fut recueillie plus tard par Hérodote et Diodore de Sicile. C'est de cette époque que datent les momies les mieux conservées, celles par exemple du Musée du Caire qui proviennent des cachettes royales de Deir el-Bahari. Les pratiques de cet art, presque parfait, de l'embaumement, se perpétuèrent jusqu'à la fin de la civilisation pharaonique. Seulement sous les Ptolémées l'usage, plus grossier mais moins onéreux, de faire macérer les cadavres dans du bitume bouillant élimina progressivement les anciennes méthodes, pour rester le seul en cours à l'époque romaine.

Le cadavre ainsi traité se trouvait identifié par les rites avec celui d'Osiris lui-même. Le défunt recevait dans les formules — privilège inauguré pour les rois sous l'Ancien Empire et étendu progressivement par la suite

à tous les trépassés — le titre d'osiris : l'osiris un tel. Qu'on ne s'y trompe pas : il ne s'agissait nullement là d'une identification qui aurait résulté d'une doctrine selon laquelle la personnalité du défunt aurait été absorbée par celle du dieu. Rien n'était plus étranger à la pensée égyptienne. Il ne s'agissait, comme partout ailleurs dans la littérature funéraire et magique, que d'une identification juridique, le défunt entrant dans les privilèges d'Osiris et se trouvant garanti de ce chef contre les dangers les plus redoutables, les attaques des esprits pernicieux et la destruction.

L'équipement de la momie, pour être complet, requérait au moins un cercueil, couvert lui aussi de formules et d'images protectrices. Des vases appelés canopes, contenant les viscères retirés du corps pour l'embaumement, étaient déposés auprès du sarcophage.

B. **Les hypogées thébains**

Il ne pouvait être question pour les pharaons de cette époque d'établir, en bordure de la plaine de Thèbes et encore bien moins au sommet de ses montagnes, un champ de pyramides comparable à celui qui dominait la plaine de Memphis.

Les fondateurs de la XVIIIe dynastie résolurent la difficulté par une initiative de génie. Une montagne dominait l'ensemble du massif thébain qui, vue sous ses différents angles, évoque la masse d'une pyramide naturelle : la sainte Cime, adorée dans la région comme une divinité. Les successeurs d'Ahmôsé l'adoptèrent comme tumulus funéraire. Dans la plus profonde des vallées qui s'insinuent entre ses flancs, ils creusèrent des syringes qui pénètrent parfois, comme celle de Séthi I, à plus de cent mètres de profondeur dans le rocher. Ce fut là, dans la Vallée des Rois, la partie souterraine et secrète de leurs tombeaux, celle qui correspondait aux couloirs intérieurs des pyramides et aux caveaux funéraires des mastabas.

Comme il ne pouvait être question d'établir des lieux de culte dans cette vallée désertique, étroite et éloignée, les temples funéraires, où l'on devait accomplir le service funèbre des rois morts, furent alors rapprochés de la vallée du Nil. Ils s'alignèrent le long du désert, en bordure des cultures, orientés seulement vers la Cime qui recouvrait les dépouilles royales. Pour la première fois depuis les origines lointaines de la tombe égyptienne, le divorce était accompli entre le séjour souterrain des morts et leur lieu du culte.

C. **Le syncrétisme de la tombe thébaine**

Le relâchement de connexion entre la sépulture et son lieu de culte, consommé dans les tombes royales, n'eut aucune influence sur les tombes privées du Nouvel Empire. Le manque d'espace s'y opposait et la tradition rituelle était restée trop vivace.

L'hypogée thébain adopta un type qui entérinait les divers développements des époques précédentes. Il traduisait d'ailleurs fidèlement la croyance éclectique du temps.

Il se composait d'abord d'une cour, souvent précédée par un petit pylône en briques blanchies, au fond de laquelle se trouvait la façade de la chapelle taillée dans le rocher. Une minuscule pyramide en briques crues en surmontait généralement l'entrée, comme une profession de foi dans les destinées solaires. Sur les parois de cette façade, orientée à l'ouest selon la pratique osirienne, des stèles d'offrandes étaient encastrées : l'une d'elle était la fausse-porte, moyen donné à l'âme pour sortir du monde souterrain et expression des plus vieilles croyances chthoniennes. Sous roche, un vestibule transversal, précédant un corridor perpendiculaire terminé en cul-de-sac, était l'essentiel d'un plan plus ou moins développé suivant la richesse ou la fantaisie de chacun.

Les murs étaient ornés de peintures reprenant l'ancien répertoire des mastabas, mais mis au goût fleuri de l'époque. Le corridor aboutissait soit à une statue du défunt, soit à une stèle fausse-porte, établie au-dessus du caveau funéraire, auquel un souterrain partant de la cour donnait accès pour les funérailles.

D. **Le syncrétisme des croyances sur l'au-delà**

Ce syncrétisme dans l'architecture de la tombe reflétait le syncrétisme de l'époque thébaine dans les conceptions relatives au sort qui attendait les trépassés dans l'au-delà. Les possibilités offertes par les différents paradis n'y furent jamais poussées jusqu'à leurs dernières conséquences. Dans l'usage qu'ils en firent les Égyptiens ont toujours fait preuve d'une singulière discrétion.

Le fait s'explique par l'impossibilité où ils se trouvèrent jusqu'à la fin de leur civilisation de s'affranchir de la vieille idéologie de la tombe : la disposition des sépulcres qu'ils bâtissaient, aussi bien que les rites qu'ils y célébraient, proclamaient trop hautement la permanence des âmes dans le tombeau. Peut-être aussi le goût de la vie d'ici-bas les détournait-il d'abandonner complètement, pour de lointains paradis, la tombe qu'ils s'étaient préparée à grands frais pendant leur vie et qu'ils avaient doté de toutes les commodités pour leur éternité. Aussi la croyance aux paradis des divers dieux ne s'incorpora jamais à la doctrine sur le sort des âmes que comme une possibilité d'évasion de la tombe, et chacun resta libre d'en user à sa guise.

En empruntant à chaque système théologique les avantages qu'il pensait en retirer, l'Égyptien du Nouvel Empire arriva à se composer un programme moyen pour ses destinées d'outre-tombe : passer la journée dans l'ombre fraîche de sa tombe, en profitant des provisions

que ses descendants lui apportaient ou que la magie lui procurait ; à la tombée de la nuit, rejoindre la barque du Soleil, l'arrêter, y prendre place pour franchir l'horizon et pénétrer en toute sécurité dans les régions inaccessibles et dangereuses de l'au-delà ; s'y arrêter à son gré dans les Champs d'Osiris, ou dans tout autre paradis où il pouvait trouver des passe-temps agréables ; à l'instant où le Soleil se disposait à quitter ces régions fabuleuses, qui allaient à leur tour être plongées dans les ténèbres, rallier la nef de Rê, traverser sur elle l'horizon oriental et renaître avec elle au jour d'ici-bas ; se hâter enfin de regagner sa tombe, sous la forme d'oiseau à tête humaine que la tradition prêtait aux âmes pour ces pérégrinations.

5. L'art

La seconde renaissance de l'art égyptien pendant la période du Nouvel Empire est aux yeux de l'Histoire beaucoup plus brillante que la première, celle du Moyen Empire, parce qu'elle fut plus originale.

Au début elle consista seulement en une reprise des traditions et des techniques du Moyen Empire, mais elle évolua vite sous la poussée des circonstances.

Les campagnes d'Asie avaient enrichi l'Égypte. Celle-ci regorgeait à présent de l'or des vaincus et elle voyait avec orgueil les princes étrangers, dans leur luxe proverbial, orner les cortèges triomphaux des pharaons ou venir en solliciteurs pour implorer la paix.

Au sein de cette richesse et sous l'influence de ces contacts, un besoin nouveau était né, celui de l'opulence, et avec lui un goût, que les générations précédentes n'avaient pas ressenti au même degré, pour le joli, l'aimable et le pittoresque. Tout dans la vie privée, parures et mobilier, se conforma aux exigences de la mode nouvelle, et jusqu'au costume qui, abandonnant la simplicité

primitive, se développa en drapés de lin finement plissé et transparent. L'art officiel, comme il est d'usage, résista d'abord aux formes, sinon à l'esprit de la nouvelle esthétique. Les constructions importantes faites à Thèbes en l'honneur d'Amon par les premiers souverains de la XVIIIe dynastie le sont encore selon les canons traditionnels ; des statues comme celles de Thoutmôsis III et d'Aménophis II montrent encore les monarques vêtus comme du temps de Chéphrên, mais, même si leurs inscriptions ne révélaient pas leur identité, la grâce qui les enveloppe ne permettrait pas de faire erreur sur leur époque. Un peu ambigu lorsqu'il s'agissait d'hommes, cet art, plus délicat que fort, atteignit son apogée sous Aménophis III et il produisit des chefs-d'œuvre pour les statues de femmes. En architecture il donna aux constructions une élégance inégalée, comme dans la partie la plus ancienne du temple de Louxor.

La réforme d'Akhnaton engagea cet art dans des voies nouvelles. Les idées du monarque à ce sujet étaient toutes personnelles et dérivaient de sa mystique. D'après lui le parti pris de grâce qui avait prévalu dans la figuration humaine sous Aménophis III n'était qu'une tromperie. Il fallait, pour rester dans la sincérité, qui était selon lui la règle suprême, sculpter l'homme tel qu'il était, avec ses malformations physiques.

Payant d'exemple, Akhnaton orna la grande cour qu'il édifia en l'an IV à l'est du temple de Karnak avec des statues colossales qui le représentaient selon ses vues. L'exagération intentionnelle de ses disgrâces corporelles donne à ces réalisations étonnantes les caractères d'œuvres d'avant-garde et de manifestes d'un art nouveau. Ce style, dont le dessein semblerait caricatural si on ne le savait sérieux au plus haut point, fut imposé aussi par Akhnaton au bas-relief. De plus, rejetant le préjugé qui s'opposait à ce que le roi, étant dieu, fût jamais montré dans une intimité où il était pareil aux autres hommes, il se fit représenter ainsi que ses proches dans ses occupations familières. L'aspect innocent, parfois même touchant, de pareilles scènes ne doit pas faire illusion sur leur intention révolutionnaire.

Il semble bien que, dans le milieu même des artistes qui avaient mis leur talent au service de la réforme, les conceptions singulières du roi n'allèrent point sans rencontrer une sourde opposition. Après les outrances du début, exécutées évidemment par ordre, les écoles de sculpture de Tell el-Amarna glissèrent vers un style plus doux, qui essaya de concilier les exigences royales avec l'idéal de grâce élaboré sous Aménophis III. C'est à cette seconde manière qu'on doit plusieurs statuettes du roi lui-même et surtout les deux admirables têtes de sa femme, la reine Néfertiti, celle en calcaire peint du Musée de Berlin et une autre, en grès cristallin, du Musée du Caire.

Aussi après la mort d'Akhnaton, les écoles d'art n'eurent qu'à s'abstenir des représentations d'Aton et du canon caricatural imposé par le roi aux figurations humaines, pour se retrouver de plain pied dans la ligne de la tradition, mais d'une tradition renouvelée par trois lustres de notation libre. Ce rajeunissement est sensible dans bien des œuvres d'art de la XIXe dynastie.

Pourtant, quelles qu'aient été ses qualités réelles, l'art ramesside était condamné à verser de plus en plus dans le procédé de la surcharge pour masquer, par des clichés, la pauvreté de l'invention. L'art du Nouvel Empire à son déclin ne présenta plus guère qu'un amas de fleurs, de draperies, d'ornements de toutes sortes, dans lequel on ne retrouve plus guère la pureté des lignes qui avait caractérisé les chefs-d'œuvre des époques plus anciennes.

6. La littérature

La littérature du Nouvel Empire participa à la floraison générale des arts au sein d'une société raffinée. Elle s'épanouit dans tous les domaines.

En ce qui regarde la personne du roi, les scribes les plus habiles rédigèrent au jour le jour les annales de ses campagnes, comme celles de Thoutmôsis III fit graver sur les murs de Karnak. Les poètes aussi s'en donnèrent à l'envi. La victoire de Ramsès II à Qadech fut célébrée avec emphase par le poème dit de Pentaour, celle de Ménephtah sur les Libyens par la stèle dite d'Israël.

Les dieux profitèrent de cette verve poétique. Les hymnes monoéthistes à Amon, des papyrus de Leyde et Chester Beatty, et l'Hymne au Nil sont à citer parmi les plus beaux de ce genre.

L'hérésie d'Akhnaton, loin d'appauvrir cette littérature religieuse, l'enrichit au contraire par les cantiques que le roi lui-même composa en l'honneur de son nouveau dieu. Par la fraîcheur des sentiments, par la magnificence des descriptions, par le souffle mystique qui les anime d'un bout à l'autre, ces odes, dont on a justement comparé des passages au Psaumes CIV, sont à considérer comme des chefs-d'œuvre de la littérature universelle.

A l'usage des élèves scribes, on trouve dans le Papyrus Lansing une réédition de la vieille satire des Métiers, mais avec l'introduction d'un passage sur les déboires de la carrière d'officier, dont l'attrait menaçait alors de tarir chez les jeunes gens le recrutement de la bureaucratie.

On pense bien que la littérature privée bénéficia de cette effervescence littéraire. Il se créa un genre épistolaire, pétillant d'esprit et même d'érudition, dont les Papyrus Sallier et Anastasi ont conservé les plus beaux morceaux, qui servaient de modèles dans les écoles. Les contes, qui avaient toujours joui de la prédilection du public, apparurent à foison : ou bien ce furent des œuvres soi-disant historiques, comme la *Querelle d'Apopi et de Sqénenrê* et la *Prise de Joppé* ; ou bien des variations mythologiques comme les *Démêlés entre Horus et Seth* ou la *Rivalité entre Vérité et Mensonge* ; ou enfin des récits de fantaisie sans caractère marqué comme le *Prince prédestiné* et le *Conte des Deux Frères*.

Mais la fleur de la littérature du Nouvel Empire, qui donne la mesure de sa sensibilité et de sa délicatesse, ce furent les Chants d'amour, dont l'abondance prouve la vogue. On ne saurait mieux faire pour en donner une idée que de les rapprocher du Cantique des cantiques.

La littérature religieuse de cette époque est surtout représentée par le *Livre des Morts*, compilation de formules funéraires magiques qu'on écrivait sur un rouleau de papyrus et qu'on déposait à côté des momies, et par les divers livres relatifs à la géographie de l'au-delà qu'on trouve sculptés ou peints sur les parois des sépultures royales dans la Vallée des Rois.

CHAPITRE 9

la basse époque (1085-333 av. J.-C.)

1. Histoire

On réserve le nom de Basse Époque à la période qui va de la fin de la XXe dynastie à la conquête de l'Égypte par Alexandre le Grand.

Cette période est caractérisée par le fait que le centre de gravité du pays s'est définitivement fixé dans le nord. Ce sera dans le Delta qu'on trouvera désormais les capitales successives de l'Égypte. Thèbes n'en sera plus que la capitale religieuse qui, unie à la Nubie, sera gouvernée effectivement par les grands prêtres d'Amon. Parmi ceux-ci, quelques-uns entourèrent même leur nom du cartouche royal et ils adoptèrent un prénom solaire. Mais ce qui pourrait paraître une usurpation de privilèges du roi ne fut pas en réalité considéré comme tel, car cela n'entraîna pas la rébellion du royaume du Sud contre celui du Delta. Les deux dynasties parallèles entretinrent au contraire des relations amicales, renforcées par des mariages.

A partir de cette date les prétentions égyptiennes sur la Palestine et la Syrie sont abandonnées. Tout au plus quelques pharaons, plus entreprenants que les autres, tenterons d'opposer la force de leurs armes aux puissants empires qui se développaient alors en Asie.

Leurs interventions, plus ou moins heureuses, ne connaîtront plus de lendemains.

A. Vingt-et-unième dynastie (1085-950 av. J.-C.)

1085-1054 Hedjkhéperrê I Sétepenrê VIII SMENDÈS
1054-1009 Âakhéperrê I Sétepenamon II PSOUSENNÈS I
1009-1000 Ousermaâtrê VI Sétepenamon III AMÉNÉMOPÉ
1000-984 Néterkhéperrê Sétepenamon IV SIAMON
984-950 Hedjhéqarê PSOUSENNÈS II

Tout ce que l'on sait de Smendès c'est qu'il avait été vizir du Nord avant de ceindre la couronne à Tanis, l'ancienne capitale des Ramsès. S'il n'était pas de souche royale, son mariage avec une princesse Tentamon lui conféra la légitimité.

Ce fut sous son règne que l'ancienne ville d'Avaris-Piramsès prit définitivement le nom de Tanis. Le culte de Seth en avait disparu, sans doute à la suite de la Guerre des Impurs, et il avait été remplacé par celui de la triade thébaine, Amon, Mout et Khonsou.

A Thèbes le grand prêtre Hérihor, qui avait succédé au puissant Aménophis, préparait de longue main une refonte de l'État en décadence. Dès sa nomination il l'avait annoncée, en prenant cette date comme point de départ d'une ère de « la Renaissance ». Mais il ne brûla pas les étapes. Il sut attendre son heure, en se contentant de s'adjuger les prérogatives royales au fur et à mesure que le trop faible Ramsès XI les abandonnait entre ses mains. A la mort de celui-ci il n'aurait eu qu'à profiter de l'état de fait pour se faire reconnaître roi. Il n'en fit rien, mais il se comporta en vassal de Smendès. Ce fut peut-être ce dernier qui, par déférence, lui concéda le droit à une titulature royale. En tout cas son fils Piânkhi, qui lui succéda dans le pontificat et à la tête de l'armée, n'usa pas de cette permission.

Il n'en fut pas de même du fils de ce dernier, Khéperkérê Pinedjem I, qui assuma une titulature royale complète.

Pourtant ses rapports avec le roi tanite n'en furent pas détériorés pour autant, puisque celui-ci, Psousennès I, lui donna sa fille Maâtkérê en mariage. Certains historiens se demandent même si, à la mort de Psousennès I, Pinedjem n'aurait pas quitté Thèbes pour venir régner à Tanis, mais cette supposition n'a pas encore reçu de confirmation. Quoi qu'il en soit Pinedjem I abdiqua sa charge pontificale de Thèbes en faveur de son fils Masaharti, qui ne fit pas figure de roi. A la mort de celui-ci des troubles graves éclatèrent à Thèbes, fomentés sans doute par le parti favorable à l'indépendance vis-à-vis du Nord. Mais le parti loyaliste finit par l'emporter. De nombreux notables thébains furent alors déportés dans l'oasis de Khargeh, par décision de l'oracle d'Amon. Le second fils de Pinedjem I, Menkhéperrê, put alors rétablir l'ordre et la paix. Avec toutes les marques de la royauté, il régna quarante-huit ans, de Béni-Souef au nord jusqu'à Assouan. Ses successeurs furent ses deux fils, Psousennès et Pinedjem II, puis un autre Psousennès. Aucun de ceux-ci ne s'attribua le cartouche royal.

Pendant ce temps les successeur de Psousennès I continuaient à régner paisiblement à Tanis. Ce fut d'abord Aménémopé, puis Siamon, qui réalisa une grande œuvre architecturale en remettant en état l'ensemble des temples de Tanis, qui avaient beaucoup souffert des troubles de l'époque précédente. Un bas-relief triomphal, retrouvé à Tanis, semble commémorer une expédition que Siamon aurait mené sur sa frontière d'Asie. Dans ce cas il s'agirait peut-être du sac de la ville de Gézer, que, selon I Rois, IX, 16, Pharaon aurait prise sur les Cananéens et donnée ensuite en dot à sa fille, épouse du roi Salomon.

On ignore tout du dernier roi de la dynastie, Psousennès II.

B. Vingt-deuxième et vingt-troisième dynasties (950-730 av. J.-C.)

950-929 Hedjkhéperrê II Sétepenrê IX Sésac I	
929-893 Sékhemkhéperrê Sétepenrê X Osorkon I	
893-870 Ousermaâtrê VII Tiklat I	
870-847 Ousermaâtrê VIII Sétepenamon V Osorkon II	
847 Héqakhéperrê Sétepenamon VI Sésac II	
847-823 Hedjkhéperrê III Sétepenrê XI Tiklat II	
823-772 Ousermaâtrê IX Sétepenamon VII Sesac III	817 (?)-763 Ousermaâtrê XI Sétepenamon IX Mériamon VIII Pedoubastet
772-767 Ousermaâtrê X Sétepenamon VIII Pimaï	
767-730 Âakhéperrê II Sésac V	763-757 Âakhéperrê III Sésac IV
	757-748 Ousermaâtrê XII Sétepenamon X Osorkon III Siêsé I
	748-730 { Ousermaâtrê XIII Sétepenamon XI Tiklat III Siêsé II; Ousermaâtrê XIV Sétepenamon XII Amonroud Mériamon IX; Âakhéperrê IV Sétepenamon XIII Osorkon IV }

Il est nécessaire pour expliquer les origines de la XXIIe dynastie, qui continua à régner à Tanis, de remonter dans le passé.

A la ruée guerrière des Libyens vers les terres fertiles de la vallée du Nil arrêtée net par Ménephtah et Ramsès III, avait succédé une lente infiltration pacifique entrétenue par le besoin constant qu'éprouvaient les rois

de recruter des mercenaires libyens pour renforcer leurs troupes. A la fin de la XXIe dynastie, l'armée de métier se trouvait presque uniquement composée de Libyens qui, groupés en colonies, tenaient garnison dans les principales cités du royaume. Leurs chefs étaient complètement égyptianisés. Ils n'avaient conservé, comme insigne de leur pouvoir et souvenir de leur origine, que les deux plumes plantées droit au sommet de leur coiffure. Ils étaient les chefs de l'armée et, dans leurs relations avec la population civile, les chefs de la police.

L'ancêtre de la famille de Sésac était un chef libyen, Bouyouwawa, établi à Héracléopolis sous Siamon après avoir émigré des oasis. Sa descendance, de carrière à la fois militaire et sacerdotale, s'était si bien implantée dans le milieu égyptien qu'après six générations Sésac pouvait demander au roi Psousennès II et obtenir de lui, après consultation de l'oracle d'Amon, que son père Nemrod fût enterré dans le temple d'Osiris à Abydos et bénéficiât d'un culte funéraire, comme un égyptien d'origine. Entre temps Sésac avait si bien étendu de proche en proche son influence, grâce aux colonies militaires libyennes dont il était le chef suprême, que celle-ci s'exerçait jusque sur Bubaste, proche de Tanis. C'est sans doute pourquoi les historiens comme Manéthon ont attribué à la dynastie qu'il fonda l'épithète de bubastite.

En fait cette dynastie continua à régner à Tanis. Sa substitution à la précédente semble s'être faite sans heurt, par accord à l'amiable. Toutefois il semble qu'une partie du clergé thébain préféra quitter Thèbes plutôt que de dépendre du nouveau monarque. Elle se réfugia en Haute Nubie, à Napata, où il existait au Gebel-Barkal un temple d'Amon thébain depuis le temps d'Aménophis II.

La puissance bien assise de Sésac lui permit de mener à sa guise une politique asiatique. Elle consista d'abord à favoriser les dissensions qui menaçaient l'unité du royaume judéen de Salomon en donnant asile à Jéroboam exilé. Puis en 930, après la scission des deux royaumes d'Israël et de Juda, Sésac envahit la Judée et la Galilée, dans des circonstances que l'on ignore. Cette campagne militaire fut immortalisée par un bas-relief triomphal sous un portique du temple de Karnak. Ce fut au cours de cette expédition que Sésac prit d'assaut Jérusalem, en l'an V de Roboam, pilla le Temple et emporta en Égypte tout l'or qu'il y trouva accumulé. Il avait ainsi assuré à l'Égypte, en Palestine, une position privilégiée contre la puissance grandissante des Assyriens.

A l'intérieur Sésac consolida sa dynastie en mariant son fils Osorkon I avec Maâtkérê, la fille de Psousennès II. Le pontificat suprême de Thèbes fut attribué, bien entendu, sous cette dynastie à des princes de la maison régnante ; mais la tolérance, introduite par la dynastie précédente, dans l'usage du cartouche royal resta en vigueur. Plusieurs grands prêtres d'Amon de cette époque se l'attribuèrent, sans avoir pour cela exercé effectivement la royauté, même à Thèbes.

Les passions politiques restaient toutefois violentes dans la ville d'Amon. En 832, sous le règne de Tiklat II, le grand prêtre d'Amon, un Osorkon, dut s'enfuir devant une insurrection et se réfugier en Haute Nubie. Il essaya de revenir dix ans plus tard, en 822, et fit proclamer par un oracle d'Amon une amnistie générale en faveur des révoltés. Mais il ne semble pas que cette mesure lui ait permis de rétablir définitivement sa situation, car on le trouve de nouveau en exil en 817. Il ne put revenir à Thèbes et y reprendre ses fonctions qu'en 797. Il mourut en 784 et fut remplacé par Harsiésé II, qui l'avait suppléé pendant son exil.

Ces remous à Thèbes semblent avoir été le contre-coup de l'agitation qui régnait alors dans le Nord. Sous le règne de Sésac III, un seigneur de Bubaste, Pédoubastet,

avait réussi à fonder une nouvelle dynastie, la XXIIIe, avant que la XXIIe ne fut éteinte. Pédoubastet régna dans cette région du Delta sans entrer pourtant en conflit avec Tanis ; avec l'accession au pontificat thébain d'Harsiêsé II, qui était sans doute son agent, Thèbes entra dans son obédience. Par contre Memphis resta fidèle jusqu'au bout aux épigones de la XXIIe dynastie. Mais l'anarchie politique qui avait permis la constitution de deux États aussi voisins en précipita la désagrégation. Il apparut sur le sol de l'Égypte autant de seigneuries indépendantes qu'il y avait de maisons princières, de noblesse antique ou récente. Hermopolis, Héracléopolis, Léontopolis, sans compter Tanis et Bubaste, eurent leurs pharaons. Le plus puissant de ces roitelets régnait à Saïs.

C. Vingt-quatrième dynastie

(730-715 av. J.-C.)

730-720 Chepsèsrê TEFNAKHT 720-715 Ouahkérê BOCCHORIS

En 730 le prince de Saïs, Tefnakht, ayant soumis à sa suzeraineté les dynastes du Delta entreprit la réunification de l'Égypte en étendant sa domination sur le Sud, qui était alors, sans qu'on en connaisse les circonstances, tombé sous l'obédience du roi nubien Piânkhi, dont la résidence était à Napata. Tefnakht prit Memphis, emporta d'assaut Héracléopolis et s'empara d'Hermopolis. A l'annonce de ces nouvelles, Piânkhi envoya une armée mettre le siège devant Hermopolis, puis, mécontent de la manière dont ces généraux menaient la campagne, il se porta en personne contre Tefnakht. Il prit Hermopolis, reçut la soumission d'Héracléopolis et investit Memphis, qui ne tarda pas à tomber. De là Piânkhi se transporta à Athribis, au centre du Delta et il y établit son quartier général, Il y reçut la reddition des dynastes du Delta les uns après les autres, et finalement celle de Tefnakht lui-même. Après quoi il s'en retourna à Napata, après avoir célébré la grande fête annuelle de Louxor et fait adopter sa sœur Aménardis comme héritière par la Grande adoratrice d'Amon, Chépénoupet I, fille d'Osorkon III. C'était à cette époque la personnalité prépondérante du sacerdoce thébain.

A peine Piânkhi parti, Tefkhat reprit possession du Delta, mais il se garda bien d'attaquer de nouveau la Haute Égypte. S'estimant néanmoins le successeur des grands pharaons thébains, il amorça une politique asiatique. Cela consista à conclure avec Osée, roi d'Israël, une alliance illusoire contre les entreprises de l'Assyrie. Tefnakht ne put rien faire pour empêcher Salmanasar de mettre le siège devant Samarie en 725, ni Sargon de l'emporter d'assaut en 722.

Le successeur de Tefnakht, Bocchoris, persévéra dans la même politique étrangère contre l'Assyrie. Il inspira pour la réaliser une ligue des princes palestiniens et il s'engagea à les soutenir. Mais les coalisés furent écrasés à Qarqar. Le corps d'armée égyptien qui constituait leur arrière-garde subit un désastre à Raphia. Son général Sibo dut s'enfuir honteusement pour se réfugier en Égypte.

Assagi par ces revers, Bocchoris s'appliqua à la réorganisation intérieure de son petit royaume. Il passa plus tard, le témoignage de Diodore de Sicile est formel à cet égard, pour un des six grands législateurs de l'Égypte. D'après Manéthon, Bocchoris fut emmené captif par Chabaka et condamné par lui à être brûlé vif.

D. Vingt-cinquième dynastie

(751-659 av. J.-C.)

751-716 Ousermaâtrê XV PIANKHI Mériamoun X
716-701 Néferkérê X CHABAKA
701-689 Djedkaourê CHABATAKA
689-663 Néfertoumkourê TAHARQA
663-659 Bikérê TANOUTAMON

On a vu le récit de la campagne de Piânkhi en Égypte. A la mort de ce dernier, son frère et successeur Chabaka abandonna la trop lointaine Napata et se fixa à Thèbes. Ce fut de là qu'il partit en 715 pour soumettre à son autorité les principautés indépendantes du Delta. Il y réussit sans rencontrer beaucoup de difficultés.

Ensuite Chabaka se consacra exclusivement à l'administration du pays et à la restauration de ses sanctuaires. Pour parer à la menace de la puissance grandissante de l'Assyrie, il pratiqua vis-à-vis de celle-ci une politique de conciliation. Des ambassades et des cadeaux furent échangés, que l'on affecta de part et d'autre de considérer comme des tributs.

Ce fut un autre fils de Piânkhi, Chabataka, qui succéda en 701 à Chabaka. Le nouveau roi commença par mander à Thèbes, de Napata, son frère cadet, Taharqa, âgé alors de vingt ans, à la tête d'un contingent de soldats nubiens d'élite, à toutes fins utiles. L'horizon international s'assombrissait en effet de plus en plus et l'on pouvait craindre un choc imminent avec l'Assyrie. Sennachérib, qui avait établi son quartier général à Lakich, pas loin de Gaza, y concentrait des troupes destinées à envahir l'Égypte. Chabataka envoya contre lui Taharqa à la tête de son armée. Mais celui-ci n'eut pas à se mesurer avec les forces assyriennes : un fléau, peut-être la peste, s'abattit sur l'armée ennemie et contraignit Sennachérib à battre en retraite.

Après ce succès inespéré, Chabataka ne joua plus qu'un rôle effacé. Il se reposa de plus en plus sur Taharqa du soin de gouverner. Ce dernier lui succéda en 689. Comme plusieurs de ses devanciers égyptiens, il quitta Thèbes pour résider à Tanis. Il laissa le gouvernement de la Thébaïde à un homme de confiance de sa race, Montouemhêt, quatrième prophète d'Amon, mais aussi prince de Thèbes et gouverneur du Sud. Celui-ci remplit son rôle avec une habileté et une fidélité remarquables.

Installé à Tanis, Taharqa s'employa à ressusciter la coalition syrienne contre l'Assyrie. C'était, au point où en étaient les choses, jouer avec le feu. Pour mettre fin à ces intrigues, Assarhaddon marcha contre l'Égypte et il l'envahit en 671. Il occupa Memphis. Taharqa s'enfuit vers le Sud, en abandonnant même la Thébaïde, dont le gouverneur Montouemhêt fut obligé, tout comme les princes du Delta, de payer tribut aux Assyriens. Une fois Assarhaddon rentré dans son pays, Taharqa essaya de rétablir la situation à son profit. Il réussit à reprendre Memphis en 669. Cela déclencha une riposte d'Assarhaddon qui reprit aussitôt le chemin de l'Égypte à la tête de son armée. Mais le monarque assyrien mourut en route.

Cela ne valut à Taharqa qu'un court répit. En 666 Assourbanipal envoya contre lui une armée, qui occupa Memphis. Taharqa se réfugia alors à Thèbes, où les Assyriens le poursuivirent. Il semble que les troupes ennemies aient alors campé près de la cité d'Amon. Taharqa leur échappa. Il mourut en 663.

Son neveu et successeur, Tanoutamon, se fit alors couronner à Napata, d'où il descendit droit à Memphis, ne faisant que passer à Éléphantine et à Thèbes. Mais entre-temps la situation avait évolué. Les dynastes du Delta qui, pendant la campagne assyrienne de 666 avaient entretenu une agitation en faveur de Taharqa, avaient été durement traités par les Assyriens. Ils avaient été déportés à Ninive et ils n'avaient dû leur salut qu'à la clémence, ou peut-être au sens politique, d'Assourbanipal. Celui-ci, après les avoir vertement chapitrés, les avait renvoyés dans leurs principautés comme agents de la politique assyrienne. Quelle que fût leur sympathie pour Tanoutamon, ils n'osèrent pas se risquer à une nouvelle volte-face. Ils s'enfermèrent donc dans leurs forteresses, en attendant un secours de l'Assyrie. Celui-ci fut immédiat. En cette même année 663 une armée d'Assour-

banipal envahit de nouveau l'Égypte. Elle se lança à la poursuite de Tanoutamon jusqu'à Thèbes, qu'elle prit cette fois d'assaut et ruina de fond en comble. Tanoutamon, réfugié à Napata, devait y mourir quelques années plus tard.

E. Vingt-sixième dynastie

(664-525 av. J.-C.)

664-610 Ouahibrê Psammétique I
610-595 Ouhemibrê Nékao
595-589 Néferibrê Psammétique II
589-570 Hââibrê Apriès
570-526 Khnoumibrê Amasis Sineith
526-525 Ankhkanirê Psammétique III

Le fondateur de la XXVIe dynastie était petit-fils de Bocchoris. Son père Nékao, dynaste de Saïs, avait été obligé, dans le conflit entre Taharqa et Assourbanipal, de prendre ouvertement le parti de l'Assyrie. Il avait même imposé à Saïs le nom assyrien de Karbelmatâti, et à son fils Psammétique celui de Nabochézibanni.

On ignore encore dans quelles conditions l'armée assyrienne évacua le Delta. Les débuts du règne de Psammétique I sont embrumés de légendes. Il en ressort néanmoins que ce fut en utilisant les services de mercenaires cariens et ioniens qu'il réussit, après le retrait des troupes ninivites, à soumettre à son hégémonie les principautés de Basse Égypte.

Dans ses relations avec le Sud, en particulier avec les États d'Amon de la principauté thébaine, restée fidèle à la lignée royale réfugiée à Napata, Psammétique I usa de beaucoup de circonspection, de crainte de provoquer une nouvelle intervention éthiopienne en Égypte. Il laissa en place le prince Montouemhêt et la Grande Adoratrice Chépenoupet II, fille de Piânkhi. Mais, par

un habile marchandage, il obtint que, en retour de cette concession, sa propre fille Nitocris fût introduite dans leur cénacle à titre de fille adoptive de la Grande Adoratrice. L'héritière présomptive de celle-ci, Aménardis, fille de Taharqa, fut donc écartée et personne ne se soucia plus d'elle. D'ailleurs pour faciliter la substitution en flattant la vieille Adoratrice, Psammétique commua le nom de sa fille en celui de Chépenoupet.

Cette précaution prise contre ce qui persistait à Thèbes de l'influence éthiopienne, Psammétique la renforça par des dispositions militaires. Il nomma, en le choisissant dans le Nord, un gouverneur qui eut sa résidence à Edfou ; il mit toute la flotte fluviale jusqu'à Éléphantine sous l'autorité d'un prince d'Héracléopolis dévoué à ses intérêts.

Rassuré du côté du Sud, Psammétique put se tourner vers l'Asie. On sait seulement qu'il entretint devant Achdod, ville de Philistie, un siège qui dura vingt-neuf ans. Ce fut sans doute pendant ce temps qu'il réussit à écarter de l'Égypte par diplomatie l'invasion des Scythes, qui avaient dévasté le Proche Orient.

L'instrument de la puissance de Psammétique I furent les mercenaires grecs qu'il engagea à son service. Il avait visiblement peu confiance dans les troupes libyennes qui, au moment où il prit le pouvoir, constituaient encore le gros de l'armée nationale. Aussi il les encadra par des officiers grecs et il forma à côté d'eux des corps d'élite de même origine. Cela n'alla pas toujours sans difficultés, comme le prouve la mutinerie des mercenaires libyens qui éclata sous son règne à Éléphantine. Cette forteresse était en effet un des trois grands centres militaires de l'Égypte, celui qui couvrait le pays du côté du sud ; les autres étaient Daphné, face à l'Asie, et Maréa vers la Libye. Psammétique se procura aussi une flotte composée de trières grecques. Toutes ces réalisations attirèrent en

Égypte des marchands grecs à la suite des mercenaires. Aussi, pour faciliter une collaboration qu'il prévoyait fructueuse pour son pays, Psammétique s'employa à organiser et à développer un corps d'interprètes.

Nékao favorisa l'impulsion donnée par les Grecs au commerce extérieur de l'Égypte. Pour ouvrir des voies nouvelles, ou peut-être les restaurer, il entreprit de créer un canal faisant communiquer le Nil avec la Mer Rouge, en suivant l'Ouady Toumilat. Hérodote rapporte qu'il laissa volontairement cette entreprise inachevée parce qu'un oracle l'avait averti qu'il travaillait ainsi pour le Barbare. En fait ce canal fut terminé par Darius. Dans le même esprit, Nékao engagea une flotte phénicienne pour explorer les côtes de l'Afrique en partant de la Mer Rouge. D'après ce qu'en dit l'historien grec il faut comprendre que cette flotte contourna l'Afrique et qu'elle rentra en passant le détroit de Gibraltar. Ce fut ce que l'on appela le péricle de Nékao.

La puissance grandissante de Babylone n'était pas sans inquiéter Nékao. Aussi crut-il habile de se porter au secours d'Assourouballit, roi d'Assyrie, qui depuis trois ans menait une lutte désespérée contre Nabopolassar, roi de Babylone. En 608 il prit donc le chemin de l'Asie à la tête d'une forte armée. Josias, roi de Juda, essaya en vain de l'arrêter : il fut défait à Mégiddo, tué dans le combat et son royaume fut frappé par Nékao d'une lourde taxe de guerre. Nékao soumit la Syrie et il poussa jusqu'à Karkhémich. Là il se heurta à une armée babylonienne, envoyée par Nabopolassar sous le commandement de son fils Nabuchodonosor. Les Égyptiens furent mis en déroute. Ils battirent précipitamment en retraite, talonnés par Nabuchodonosor jusqu'aux frontières de l'Égypte. A ce moment-là la nouvelle de la mort de Nabopolassar parvint au camp babylonien. Nabuchodonosor arrêta la poursuite et il rentra d'urgence à

Babylone pour assurer sa succession à la couronne. L'Égypte avait été une fois encore sauvée de justesse de l'invasion étrangère.

Psammétique II n'entreprit d'expédition guerrière que contre la Nubie, où il poussa vraisemblablement jusqu'au-delà de la troisième cataracte. En 590 il fit en personne une tournée d'inspection à travers la Phénicie. Il voulait y renforcer l'influence égyptienne, qui s'y trouvait menacée.

De fait à la mort du pharaon, les ports de Tyr et de Sidon, qui pouvaient servir de base à une attaque par mer contre l'Égypte, étaient entrés dans le jeu du roi de Babylone. Apriès pensa les neutraliser en soumettant Tyr à un blocus qui devait durer treize ans. Pendant ce temps Nabuchodonosor emporta d'assaut Jérusalem et déporta ses habitants. Ceux qui réussirent à s'échapper trouvèrent bon accueil auprès d'Apriès. Celui-ci les établit à travers le pays, dans des colonies dont Éléphantine fut la plus méridionale.

Les troubles qui survinrent sur les entrefaites en Cyrénaïque causèrent la chute d'Apriès. En 631 un colon dorien, Battos, avait fondé, au point de la côte le plus rapproché de la Grèce, la ville de Cyrène, qui avait rapidement prospéré. De nouveaux contingents grecs avaient débarqué, qui, en accaparant les quelques terres fertiles et en monopolisant le commerce, avaient réduit les Libyens autochtones à la misère. Ceux-ci appelèrent Apriès à leur secours. N'osant pas se risquer à envoyer ses mercenaires grecs combattre contre de leurs compatriotes, Apriès crut habile de dépêcher un contingent de troupes libyennes, apparentées par le sang à la population opprimée. Mais ces troupes se firent exterminer par les Grecs à Cyrène. Une révolte éclata alors parmi les garnisons libyennes d'Égypte. Pour la calmer, Apriès envoya vers les mutins le général Amasis, mais celui-ci fut proclamé roi par les rebelles. Il se mit à leur tête, écrasa

à Momemphis en 569 les mercenaires grecs d'Apriès, qui seuls lui étaient restés fidèles, et il ceignit la couronne.

Aussitôt parvenu au pouvoir, Amasis, essaya de résoudre la question, devenue brûlante, des mercenaires grecs disséminés dans le pays avec leurs familles. Ceux-ci excitaient la jalousie des Égyptiens par les faveurs dont ils étaient l'objet de la part des monarques et par leur savoir-faire dans tous les domaines. Pour atténuer cette xénophobie en réduisant les frottements au minimum, Amasis concentra les Grecs à Naucratis, port fluvial sur la branche occidentale du Nil, à mi-chemin entre Memphis et la côte. Il leur octroya là les plus larges libertés municipales. Aussi Naucratis devint très vite une cité grecque florissante à l'intérieur de l'Égypte.

Au début de son règne Amasis eut à faire face à une attaque de Nabuchodonosor. Ses mercenaires grecs furent mis en fuite. Mais, on ne sait pourquoi, le Babylonien ne poussa pas son avantage. Des préoccupations urgentes le rappelèrent sans doute encore une fois dans son pays.

Par la suite, la politique étrangère d'Amasis consista à prendre des positions et à nouer des alliances qui pouvaient lui être utiles contre la menace grandissante de la Perse. Ce fut à cette fin qu'il soumit l'île de Chypre et qu'il épousa Ladikè, fille du roi de Cyrène. Il lia des relations avec Crésus, roi de Lydie et avec Polycrate de Samos. Mais, avant qu'il ait pu recueillir le fruit de ces amitiés, l'avance perse les avait rendues inutiles et elle déferlait aux portes mêmes de l'Égypte.

Ce fut Psammétique III qui subit le choc. L'armée qu'il put oposer à celle de Cambyse, venue à travers le désert de Gaza, fut mise en déroute. Cambyse mit le siège devant Memphis, qu'il prit sans tarder. Psammétique III fut d'abord traité avec bienveillance. Mais comme il tenta de se révolter, Cambyse ne lui laissa d'autre échappatoire que le suicide.

F. Vingt-septième dynastie (Première domination Perse) (525-404 av. J.-C.)

525-522 Mésoutirê CAMBYSE
522-485 Stoutrê DARIUS I
485-464 ... XERXÈS
464-424 ... ARTAXERXÈS
424-404 Mériamonrê DARIUS II

Après la prise de Memphis, Cambyse fit sans difficultés la conquête de la Haute Égypte et même celle de l'oasis de Khargeh. De Thèbes il envoya à travers le désert une expédition contre l'oasis d'Amon (Siwa) et, d'Éléphantine, une armée contre l'Éthiopie. Les deux ayant lamentablement échoué, Cambyse rentra furieux à Memphis. Il y commit, au dire d'Hérodote, toutes sortes d'atrocités contre tout ce qui était vénérable aux yeux des Égyptiens, en particulier les momies des rois morts et les animaux sacrés des temples. Il aurait même blessé à mort le bœuf Apis.

Cette conduite attribuée à Cambyse ne cadre guère ni avec la politique des Perses, inaugurée par Cyrus, à l'égard des nations conquises, ni avec les renseignements fournis par les monuments contemporains. L'Apis enterré à Memphis, l'an VI de son règne, le fut par ses soins dans un magnifique sarcophage. D'autre part l'ancien amiral de la flotte de Psammétique II, Oudjahor-resné, raconte, sur sa statue naophore conservée au Vatican, comment il gagna la confiance de Cambyse, lui composa sa titulature de monarque égyptien et obtint de lui des mesures de faveur au bénéfice des temples. Il est probable que lorsque Hérodote visita l'Égypte près d'un siècle plus tard, en 430, une légende populaire s'était formée sous l'influence de représentations dramatiques, mythologiques en apparence mais politiques en réalité, jouées sur le parvis des temples, qui attribuaient tous les crimes à

Seth, revenu en Égypte, en qui les spectateurs reconnaissaient l'envahisseur perse.

Quoi qu'il en soit, Cambyse reprit en 522 le chemin de la Perse, en laissant l'Égypte au gouvernement du satrape Aryandès. Ce dernier devait envoyer peu après cela en Libye une expédition qui se termina mal. Il fut puni de mort par Darius I.

Celui-ci vint en Égypte en 518. Il y organisa tout de façon à faire figure de grand pharaon indigène. Une commission de juristes codifia le droit civil égyptien en rassemblant toutes les ordonnances royales encore en vigueur qui étaient antérieures au règne d'Amasis. Il rouvrit les carrières de l'Ouady Hammamat, en liaison avec un vaste programme de travaux publics, dont l'achèvement du canal entre le Nil et la Mer Rouge fut une des réalisations, ainsi que la construction du temple de l'oasis de Khargeh. Pourtant l'année qui précéda sa mort le Delta se révolta.

Xerxès intervint personnellement en Égypte en 484. Il écrasa la rébellion du Delta et rendit la domination perse plus stricte en confiant la satrapie à son propre frère Achéménès.

Cela n'empêcha pas qu'une seconde révolte, beaucoup plus grave que la première, éclata en 460, fomentée par un chef libyen, Inaros. Le dynaste de Saïs, Amyrtée, se rallia aussitôt à sa cause. Les conjurés reçurent d'Athènes le secours d'une flotte de trois cents trières, qui leur permit de gagner la bataille de Paprêmis sur l'armée de trois cent mille hommes envoyée contre eux par Darius II. Mais les Perses revinrent à la charge. En 454 Inarôs fut capturé, déporté à Suse et exécuté. Ses mercenaires grecs s'échappèrent en passant par la Libye. Quant à Amyrtée, resté le seul chef national, il réussit à maintenir son indépendance, au moins jusqu'en 449. Après sa mort, le nouveau satrape d'Égypte

confirma Thamyras, fils d'Inarôs, et Pausiris, fils d'Amyrtée, dans les commandements que leurs pères avaient exercés. On ne pouvait pratiquer une politique de conciliation avec une plus évidente bonne volonté.

G. **Vingt-huitième dynastie**

404-398 AMYRTÉE

Ce roi n'est encore connu que par les historiens grecs. On ignore donc son nom régnal égyptien. Il était probablement le petit-fils du compagnon d'Inarôs.

Sa révolte, d'après certains indices, dut commencer en 410. Elle aboutit en 404 à la reconnaissance tacite par les Perses, trop occupés chez eux par des luttes dynastiques, de l'indépendance égyptienne. Après cela le règne d'Amyrtée dura six ans.

H. **Vingt-neuvième dynastie**

(398-378 av. J.-C.)

398-393	Bienrê II NÉPHÉRITÈS I
393-391	Harnebkhâ (?) MOUTHIS (?)
391-390	Ouserrê PSAMMOUTHIS
390-378	Khnoummaâtrê AKHORIS
378	... NÉPHÉRITÈS II

Cette dynastie, qui ne dura que vingt ans, fut caractérisée par l'instabilité des rois qui la composèrent. Les dynastes du Delta en effet ne semblent pas avoir supporté que l'un d'entre eux accédât à l'hégémonie sans se mettre aussitôt à intriguer contre lui.

Néphéritès I était originaire de Mendès. Au début de son règne il s'allia avec Sparte contre la Perse et, dans cette intention, il envoya aux Spartiates du blé et l'équipement de cent trières. Mais Conon d'Athènes, en détruisant la flotte spartiate au large de Rhodes, ruina les espoirs que le roi d'Égypte avait fondés sur son appui,

Aussi Akhoris revint à l'alliance avec Athènes. Il soutint par ses ressources Évagoras de Salamine dans sa lutte contre les Perses ; mais lorsque celui-ci vaincu vint se réfugier auprès de lui en Égypte, il ne put pas l'aider davantage. Il avait suffisamment à faire pour recruter les mercenaires grecs grâce auxquels il put contenir, de 385 à 383, une attaque que les Perses d'ailleurs ne poussèrent pas à fond, engagés comme ils l'étaient en Pisidie.

La fin du règne d'Akhoris fut troublée par des révoltes. Elles aboutirent, peu après sa mort, à détrôner son faible successeur, Néphéritès II, qui n'avait régné que quatre mois.

I. Trentième dynastie

(378-341 av. J.-C.)

378-361 Khéperkérê II Nectanébo I
361-359 Irimaâtenrê I Téos Sétepenanhour
359-341 Snédjemibrê Sétepenamon XIV Nectanébo II

Nectanébo I était originaire de Sébennytos. Il fit preuve d'abord de dispositions hostiles aux grecs en spoliant de leurs biens les habitants de Naucratis et en les donnant au temple de Saïs, la ville voisine.

En 373 le roi de Perse Artaxerxès II fit une tentative pour reconquérir l'Égypte. Une forte armée, conduite par Pharnabaze, satrape de Syrie, s'avança jusque sous Memphis. Mais la crue annuelle du Nil, en bouleversant ses dispositifs, contraignit l'armée d'invasion à se retirer.

Ainsi libéré, Nectanébo put se consacrer au gouvernement du pays. Son œuvre principale fut la restauration des temples, qui avaient souffert des guerres civiles et des invasions étrangères. Nectanébo vit grand, comme s'il estimait que la période des malheurs fût révolue et qu'il allait inaugurer une ère nouvelle de prospérité. Il ne fut

guère en Égypte de sites où il n'ait commencé des constructions, selon des plans grandioses qui ne furent la plupart du temps réalisés qu'au cours de l'époque ptolémaïque. Vers 366 Nectanébo associa son fils Téos au pouvoir.

Dès qu'il régna seul, celui-ci reprit une politique favorable aux Grecs, dans l'intention d'attirer les mercenaires, aussi bien spartiates qu'athéniens, pour réaliser le grand projet qu'il méditait. Il mobilisa toute la fortune de l'Égypte afin de pouvoir frapper des drachmes pour leur solde. Quand il fut prêt, il partit lui-même en campagne contre les Perses à la tête d'une armée de 80 000 soldats égyptiens, 10 000 mercenaires athéniens, 1 000 hoplites spartiates sous le commandement du fameux général Agésilas, avec l'appui d'une flotte de 200 à 300 trières dirigées par Chabrias l'Athénien. Il laissait en son absence le gouvernement du pays à son frère.

Celui-ci le trahit. Au moment où Téos allait de victoires en victoires et, après avoir conquis la Palestine, était sur le point de s'emparer de la Phénicie, ce frère rappela en Égypte son propre fils, Nectanébo, qui commandait les troupes égyptiennes, en lui proposant de le faire roi. Nectanébo se laissa séduire. Il déserta avec ses troupes, auxquelles se joignirent celles d'Agésilas. Sur les entrefaites Chabrias fut rappelé à Athènes. Abandonné de tous, Téos n'eut plus d'autres ressource que de se réfugier à la cour du roi de Perse, où il reçut d'ailleurs bon accueil et fut bien traité jusqu'à sa mort.

Nectanébo II eut à subir, quelques années plus tard, le choc en retour de la Perse. Il put, grâce à ses mercenaires grecs, repousser en 351 une attaque de l'armée d'Artaxerxès III Okhos ; mais une expédition formidable parvint en 343 jusqu'à Memphis. Elle obligea Nectanébo II à abdiquer et à se réfugier à Thèbes, où il devait mourir deux ans plus tard. Enfin une troisième

invasion perse submergea de nouveau l'Égypte en 341. L'Égypte fut alors réduite définitivement à la condition de satrapie.

J. Seconde domination Perse (341-333 av. J.-C.)

341-338 Artaxerxès III Okhos
338-335 Arsès
335-333 Darius III Codoman

On ne peut plus parler ici de dynastie puisque les rois perses de cette période, à l'opposé de ceux de la première domination, n'éprouvèrent pas le besoin de s'intégrer dans la tradition égyptienne en adoptant un protocole solaire. L'Égypte fut durement traitée en pays conquis.

Cela n'alla sûrement pas sans émeutes ni rébellions. Une seule toutefois a laissé une trace dans l'histoire : celle d'un prince du Delta, Khabbach, qui pendant plusieurs années réussit à maintenir son indépendance à Memphis contre les Perses, mais n'arriva pas à libérer complètement le pays.

La défaite de Darius III à Issos, en 333, par Alexandre de Macédoine fut considérée par les Égyptiens comme l'aurore de leur délivrance.

2. La monarchie

Ce qui frappe dans la Basse Époque c'est la dévaluation évidente de l'ancienne idée monarchique. Ceux-là même qui s'en réclamaient à juste titre, les rois légitimes, ne paraissent pas s'être offusqués, ni à plus forte raison avoir considéré comme un empiètement intolérable, que d'autres qu'eux usurpassent un protocole qui, en théorie, les proclamait successeurs d'Horus pour la possession du pays entier. Ce fut ainsi que les rois de Tanis entretinrent d'excellentes relations, qu'ils allèrent jusqu'à sceller par

des mariages, avec la lignée des pontifes thébains, dont certains membres inscrivaient pourtant leur nom dans le cartouche royal et s'arrogeaient les marques extérieures du pouvoir suprême. Tout se passait comme si, la puissance de fait restant la seule qui comptât réellement, toutes les vieilles expressions fussent considérées comme désuètes et que l'on pût, par courtoisie, en permettre l'usage à des personnalités éminentes que le roi voulait honorer.

Cette dégradation de la notion d'autorité suprême devait nécessairement encourager les particularismes locaux. Ce fut ce qui se produisit au cours de cette période, surtout en Basse Égypte. Pendant un temps, l'esprit de corps des mercenaires libyens, qui avaient fini à la fin de la XXIe dynastie par constituer toute l'armée régulière et dont les chefs étaient devenus, en s'égyptianisant, gouverneurs et princes des villes où ils étaient cantonnés, maintint la cohésion autour des XXIIe et XXIIIe dynasties. Quand l'influence de cette caste militaire se fut usée, l'Égypte retomba dans le chaos féodal. Les souverains ne se maintinrent plus au pouvoir qu'en s'appuyant sur les dynastes locaux qu'ils avaient pu gagner à leur cause et sur les mercenaires grecs.

Ce fut pour affaiblir cette féodalité et parer en même temps à la formation d'une nouvelle aristocratie terrienne que Psammétique I pratiqua la limitation des fortunes, en imposant des donations de propriétés aux temples, et qu'Amasis institua l'impôt sur le revenu, comme moyen de contrôle.

3. La religion

Après la Guerre des Impurs, Seth se trouva définitivement évincé de sa seigneurie de Tanis. Amon-Rê fut intronisé à sa place dans cette ville, qui fut la capitale de fait de l'Égypte pendant toute la Basse Époque.

Thèbes était restée la ville sainte d'Amon. Son abandon comme capitale politique, et surtout sa destruction par Assourbanipal en 663, portèrent un coup fatal au culte d'Amon. La terminologie officielle et les écrits religieux étaient encore trop pleins de son nom et de ses titres pour qu'il fût oublié ; mais en dehors de son fief thébain, Amon devint de plus en plus une divinité abstraite, une entité de théologiens.

Pendant le même temps la dévotion populaire se portait successivement sur les déesses des villes d'origine des dynasties régnantes, Bastis de Bubaste et Neith de Saïs. Puis à la suite des défaites répétées des dynastes nationaux et sous les deux dominations des Perses, la foule accorda ses préférences aux dieux de chair et d'os qui, au milieu des malheurs de la nation, ne l'avaient pas abandonnée, les animaux sacrés. La foi aux anciens dieux se concentra sur eux et les dévots d'un animal sacré finirent par en adorer toute l'espèce.

Mais ce fut surtout la dévotion à Osiris, le dieu des morts, qui profita de l'affaiblissement du dogme solaire, lié aux vicissitudes de la monarchie nationale. Lorsque celle-ci disparut dans la tourmente de l'invasion perse, la foi en Osiris, qui portait en elle l'explication de tous les malheurs et autorisait toutes les espérances, était restée intacte. Elle était même si florissante que les premiers voyageurs grecs la prirent pour l'expression de la religion nationale des Égyptiens.

4. L'art

On ne s'étonnera pas que, dégagé de l'emprise de Thèbes, l'art de la Cour subit de nouveau la sollicitation du grand art de l'époque des Pyramides.

Il n'y résista pas, lassés qu'étaient les Égyptiens de l'exubérance thébaine, si peu conforme au génie profond

de la race. Les découvertes récentes faites à Tanis de trésors royaux des XXIe et XXIIe dynasties ont montré que cet art néomemphite, généralement appelé saïte, a commencé bien avant la XXVIe dynastie, qui le porta à Saïs à sa plus grande pureté. Il fut l'art de la Basse Époque, et il devait se perpétuer jusque sous les Ptolémées et, au-delà, sous les Romains.

Reprenant sur nouveaux frais le programme du Moyen Empire, l'art néomemphite se mit à recopier pour les besoins de son temps les types statuaires, les thèmes de bas-reliefs, les décors, les costumes et les parures de l'Ancien Empire. Il pratiqua systématiquement l'archaïsme. De ce chef, si habiles que fussent ses œuvres, il leur manqua presque toujours l'allure spontanée et vivante des productions de l'âge des Pyramides. Elles en furent surtout des pastiches, avec ce que cela comportait de préciosités et d'erreurs inévitables, et avec une élégance raffinée, que l'Ancien Empire n'avait même pas entrevue et qui était, tout compte fait, le legs de l'esthétique du Nouvel Empire. On ne confondra jamais, quels qu'en soient les mérites, les statues de cette période avec celles de l'Ancien Empire. Toutefois il ne faudrait pas croire pour autant que l'art néo-memphite, parce qu'il a travaillé sur un programme d'imitation, ait été un art complètement factice. De fortes œuvres réalistes comme le buste de Montouemhêt ou la statuette de l'éthiopien Arigadiganen, au Musée du Caire, témoignent au contraire de sa vitalité et de son originalité latentes.

Une série de bas-reliefs de grande beauté, conservés principalement au Musée du Caire, qui datent de la XXVIe dynastie et proviennent tous de Memphis et du Delta, montre avec quelle liberté les artistes saïtes ont utilisé leurs modèles de l'Ancien Empire. Il s'agit de bandes de sculptures courant sous un tore. Cette particularité donne à penser qu'il s'agirait là de décorations

extérieures de tombeaux, disposées en frises sous une corniche, un peu à la manière et sans doute à l'imitation des édifices grecs. Quoi qu'il en soit, ces bas-reliefs permettent de démêler les diverses sources d'inspiration auxquelles les artistes d'une même époque puisaient, parfois même pour décorer un même monument. Certains tableaux sont franchement archaïques par la disposition espacée des personnages et par leurs costumes ; d'autres, tout en restant dans le même style, introduisent des vêtements drapés de fantaisie, dont le sculpteur n'a rendu que les plans proéminents et qui étaient complétés par la peinture ; d'autres enfin s'ingénient à des effets de masses, qui sont dans la manière du Nouvel Empire.

La ressemblance des porteurs fantaisistes d'offrandes, sur ces bas-reliefs, avec ceux qui décorent le tombeau de Pétosiris, à Tounah el-Gebel, est frappante. Sans doute, dans les personnages de Pétosiris, qui datent de l'époque d'Alexandre le Grand, l'influence grecque est évidente pour certains détails, et c'est naturel. Mais pour l'essentiel ils procèdent d'une inspiration purement égyptienne, qui se manifeste déjà dans les bas-reliefs, qu'on vient d'évoquer, de l'époque des rois saïtes.

5. *La littérature*

Le peu des œuvres littéraires de cette époque qui ait été conservé montre pourtant que l'Égypte continuait à cultiver les différents genres littéraires, dont elle transmit la tradition à la période suivante.

Qu'on se soit alors intéressé aux anciens écrits théologiques au point de les exhumer de vieux manuscrits, c'est ce que prouve l'initiative de Sabacon, qui fit graver une copie d'une *Théologie de Memphis* dans le temple de cette ville. Ce roi préludait par là à la coutume, devenue générale à l'époque des Ptolémées, de transcrire sur pierre

les écrits les plus précieux pour assurer leur conservation.

Les seuls témoignages littéraires proprement dits de cette période sont des contes. Le plus ancien, le *Voyage d'Ounamon aux Échelles du Levant*, place son héros sous le règne de Smendès. Le caractère objectif de cet écrit est si marqué qu'on a voulu y reconnaître un rapport officiel à peine romancé. C'est possible. Ce serait alors, pour l'intérêt historique qu'elle présente, une œuvre comparable *mutatis mutandis* au vieux Conte de Sinouhé.

Un autre conte historique, gravé sur une stèle de granit à l'époque de la dynastie éthiopienne, est celui de *La Princesse de Bakhtan*.

Enfin des écrits magiques ont conservé, en en faisant des incantations, des fragments du drame, composé sous la domination perse, qu'on pourrait intituler *Le retour de Seth*. L'existence de plusieurs versions montre quelle fut sa vogue. Seth revenu en Égypte personnifiant le roi de Perse, le public égyptien pouvait, sous ce couvert mythologique, l'entendre injurier et le voir expulser de la scène sans avoir rien à redouter de la police d'occupation.

CHAPITRE **10**

l'ère macédonienne (333-30 av. J.-C.)

1. Histoire

A. Alexandre le Grand et ses successeurs immédiats (333-306 av. J.-C.)

333-323 Sétepenrê XII Alexandre I
323-317 Sétepenrê XIII Mériamon XI Philippe *Arrhidée*[1]
317-311 Hââibrê Alexandre II *Ægos*

Avant de descendre en Égypte, Alexandre, après la victoire d'Issos, prit le temps de réduire les places fortes de Tyr et de Gaza. Ce fut en 331 qu'il fit son entrée triomphale dans la Vallée du Nil. Il jeta alors les fondations de la future ville d'Alexandrie sur un site qu'il choisit lui-même, à l'ouest de l'embouchure de la branche canopique du Nil. De là il passa en Libye, dont il reçut la soumission, puis gagna l'oasis de Siwa, où le célèbre oracle de Zeus-Amon le déclara fils du dieu. Il revint alors à Memphis, où il se fit couronner roi d'Égypte. Puis il partit continuer ses campagnes victorieuses en Asie. Il devait mourir à Babylone en 323.

Son armée porta alors au pouvoir son frère consanguin Philippe Arrhidée, avec réserve des droits de l'enfant d'Alexandre qui devait naître de Roxane. Celui-ci succéda de fait à Philippe en 317. Ni l'un ni l'autre ne vinrent jamais en Égypte, bien que tous les monuments édifiés

1. Nous ajoutons aux noms des rois, en italiques, les surnoms qu'on leur trouve appliqués par les historiens grecs.

au cours de cette période aient été dédicacés à leur nom. Le pouvoir fut exercé en fait par le satrape Ptolémée, fils de Lagos, qui ne se proclama roi que cinq ans après la mort d'Alexandre II.

B. Les Lagides (306-30 av. J.-C.)

306-285 Sétepenrê XIV Mériamon XII Ptolémée I Sôter I
285-246 Ouserkérê III Mériamon XIII Ptolémée II Philadelphe
246-221 Sétepenrê XV Sékhemânkhémanon I Ptolémée III Évergète I
221-203 Sétepenptah II Ouserkérê IV Sékhemânkhénamon II Ptolémée IV Philopator
203-181 Sétepenptah III Ouserkérê V Sékhemânkhénamon III Ptolémée V Épiphane
181-145 Sétepenptahkhépri Irimaâtamonrê Ptolémée VI Philométor
145 Ptolémée VII Eupator
145-116 Sétepenptah IV Irimaâtrê I Sékhemânkhénamon IV Ptolémée VIII Évergète II
116-107 Sétepenptah V Irimaâtrê II Sékhemânkhénamon V Ptolémée IX Soter II
107-88 Sétepenptah VI Irimaâtrê III Sénenânkhénamon I Ptolémée X Alexandre III
88-80 Ptolémée IX (de nouveau)
80 Sétepenptah VII Irimaâtrê IV Sénenânkhénamon II Ptolémée XI
80-51 Sétepenptah VIII Irimaâtenrê Sékhemânkhénamon VI Ptolémée XII *Aulète*
51-47 Ptolémée XIII *Néos Dionysos*
47-43 Ptolémée XIV *l'Enfant*
43-30 Cléopâtre

Déjà au moment où il n'était encore que satrape d'Égypte, Ptolémée, fils de Lagos, avait tracé la ligne de conduite qu'il se proposait de suivre pour le pays qui lui était confié : assurer à l'Égypte son autonomie et les moyens politiques et économiques de la consolider. C'est ce qui explique que les diverses tentatives qui furent

faites, dans les années qui suivirent la mort d'Alexandre le Grand, pour ressouder son empire démembré, trouvèrent toutes en Ptolémée un adversaire résolu et toujours prêt à prendre les armes. Ce ne fut pas non plus sans signification que, contrairement aux dernières volontés d'Alexandre suivant lesquelles son corps devait être inhumé dans l'Oasis d'Amon, il le retint au passage en Égypte et il édifia pour lui à Alexandrie un magnifique mausolée, le Sêma, annexé au palais royal. Ptolémée entendait faire bénéficier par là l'Égypte de la gloire posthume du grand conquérant. Aussi lorsque, en 305, les anciens compagnons d'Alexandre érigèrent leurs gouvernements en autant de royaumes indépendants, il apparut naturel que Ptolémée ceignît la couronne d'Égypte.

Il entra du reste complètement, ainsi que ses successeurs dans le rôle qu'ils avaient assumé. Ils voulurent se poser en véritables pharaons. Si dans leur capitale d'Alexandrie, et dans les provinces extérieures de leur empire, quand ils en eurent, ils se comportèrent en Grecs, en Égypte même ils ne changèrent rien apparemment ni au costume traditionnel des rois, ni à leur cérémonial, ni à l'art officiel dans la construction des temples, qui fut une de leurs préoccupations majeures. Ils adoptèrent à leur avènement des noms solaires, avec une certaine abondance.

Ptolémée I annexa à son royaume Cyrène, la Syrie, la Coelé-Syrie et la Palestine. Ce fut sous son règne et sous celui de son successeur Philadelphe que la civilisation grecque jeta le plus vif éclat en Égypte, en particulier par la fondation de l'École, du Musée et de la Bibliothèque d'Alexandrie et par la construction du Phare. Les travaux pour le canal du Nil à la Mer Rouge furent repris, ainsi que les périples des navigateurs grecs pour découvrir de nouvelles voies commerciales. Sous Philadelphe les

juifs d'Alexandrie, dont la colonie était puissante, traduisirent en grec leurs livres saints à l'usage de leurs compatriotes dispersés dans le monde qui ne comprenaient plus l'hébreu. Ce fut ce qu'on appela la Version des Septante, par allusion à la légende qui voulait que cette traduction eût été confiée par le roi aux soins de soixante-dix vieillards.

Le début du règne d'Évergète I fut troublé par ses démêlés avec les Séleucides de Syrie. Le successeur d'Évergète, Philopator, perdit d'abord, dans ses guerres contre Antiochus le Grand, les villes de Palestine et de Syrie conquises par ses prédécesseurs. Mais il les regagna. Toutefois la victoire de Raphia (217), à laquelle il dut ce succès, fut lourde de conséquences fâcheuses pour la paix intérieure de l'Égypte. Armés pour la première fois à la macédonienne, les Égyptiens victorieux y prirent confiance en eux-mêmes. Il s'ensuivit une séquelle de rébellions à main armée qui bouleversèrent le Delta et se propagèrent jusqu'en Haute Égypte. Cet état de révolte latente du haut pays ne cessa que lorsque, en 88, Ptolémée IX Sôter II détruisit Thèbes, qui avait été à plusieurs reprises le quartier général des forces insurgées.

Philopator inaugura la funeste tradition de meurtres domestiques qui devaient ensanglanter la fin de la dynastie lagide, en faisant mettre à mort son frère Magas et sa mère Bérénice.

Les troubles qui éclatèrent à Alexandrie pendant la minorité de Ptolémée V Épiphane, monté sur le trône à l'âge de six ans, incitèrent Antiochus le Grand à passer de nouveau à l'offensive. L'Égypte se vit enlever les villes de Cilicie, de Lycie, de Syrie et de Palestine où elle entretenait des garnisons, mais la Syrie lui fut rendue comme dot de Cléopâtre, fille d'Antiochus, qu'Épiphane épousa. Sous le règne de celui-ci, en 195, à l'occasion de la fête du renouvellement de son sacre, les prêtres réunis à Memphis

portèrent en sa faveur un décret, rédigé en trois langues, dont un exemplaire, retrouvé à Rosette par l'expédition de Bonaparte et appelé depuis lors *Pierre de Rosette*, a servi à Champollion de point de départ pour le déchiffrement des hiéroglyphes.

Le règne de Ptolémée VI Philométor fut marqué par l'invasion d'Antiochus mais aussi par ses démêlés avec son frère Ptolémée VIII Évergète II qui, proclamé roi par Alexandrie ne lui céda la place qu'en échange de Cyrène, de la Libye et de quelques cités à Chypre. A la mort de Philométor, Évergète II fit exécuter le fils de celui-ci, Ptolémée VII Eupator, qui n'avait eu le temps que d'être proclamé roi. Il réunit les deux royaumes en épousant Cléopâtre II, la veuve de Philométor. Une émeute provoquée par l'indignité de cette conduite, l'obligea à chercher momentanément refuge à Chypre. Une rivalité entre Ptolémée IX Sôter II et son frère Ptolémée X Alexandre, soutenu par sa mère Cléopâtre III, fit prendre à Sôter II le même chemin, mais celui-ci, après l'expulsion d'Alexandre, remonta sur le trône en 88. Son successeur, Ptolémée XI Alexandre IV fut chassé par le peuple indigné du meurtre de sa fille Bérénice. Son départ amena au trône un fils naturel de Ptolémée IX, Ptolémée XII Aulète. Mais celui-ci ne put s'imposer et se maintenir que grâce aux légions romaines envoyées, pour l'appuyer, par Gabinius, gouverneur romain de Syrie.

L'emprise romaine ne cessa de s'alourdir sous le règne des enfants d'Aulète, Ptolémée XIII Néos Dionysos, qui avait dix ans en 51 quand il accéda au trône, et sa sœur-épouse Cléopâtre VI, qui en avait 17. Celle-ci, belle et intrigante, prit vite le dessus. Après la mort de Néos Dionysos, tué dans une bataille en 47, elle fut contrainte d'épouser son second frère, Ptolémée XIV l'Enfant, mais elle se débarrassa de lui en 43 par le poison. Elle prit

d'abord le parti de Pompée contre César, puis, après la bataille de Pharsale en 48, elle s'associa à la fortune de César, de qui elle eut un fils qu'elle appela Césarion. Comme elle avait séduit César elle subjugua Antoine, et elle se fit donner par celui-ci pour doter les enfants qu'elle avait eus de lui, l'Arménie, Chypre et la Cyrénaïque. La défaite d'Actium, en 30, ruina tous ses espoirs. Dans Alexandrie assiégée par les Romains, Antoine, la croyant morte, se suicida et elle-même, n'ayant pu obtenir d'Octave l'engagement qu'elle ne figurerait pas en captive dans son triomphe à Rome, se donna la mort.

L'Égypte fut peu après réduite à la condition de province romaine, directement soumise à l'empereur et gouvernée par un préfet.

2. La monarchie

L'idée monarchique, déjà affaiblie pendant la Basse Époque, ne pouvait guère reprendre de vigueur au bénéfice des Ptolémées, souverains d'origine et de culture étrangères.

Certes ceux-ci, comme l'avaient fait avant eux les conquérants perses, adoptèrent pour gouverner l'Égypte toutes les marques extérieures de l'autorité des anciens rois, y compris un protocole qui les assimilait à Horus et les proclamait issus de Rê. Mais ce n'était plus là qu'une fiction sans portée pratique, purement littéraire en quelque sorte. Lorsque Ptolémée II Philadelphe voulut rendre des honneurs divins à sa défunte épouse, Arsinoé II, il ne se référa pas aux vieux mythes horien et solaire qui, en d'autres temps, eussent été invoqués. Il lui fit organiser un culte dans le Sêma d'Alexandrie, auprès de la dépouille d'Alexandre. Ce fut là, à l'ombre du grand conquérant divinisé, que fut institué par lui, qui en profita le premier sous le vocable de dieu Adelphe

le culte des couples royaux qui se succédèrent sur le trône jusqu'à la fin de la dynastie lagide.

Ptolémée I gouverna l'Égypte en adoptant dans l'essentiel les cadres administratifs depuis longtemps en vigueur dans le pays et qui avaient fait leurs preuves. Seulement, à la tête de chaque nome, il plaça un stratège macédonien auprès du nomarque égyptien, et toutes les fonctions importantes furent réservées à des Grecs. Son but n'était pas de tenir les Égyptiens en servitude, mais de les entraîner à des méthodes plus efficaces pour le rendement maximum des ressources du pays. Ce fut dans cet esprit qu'il ouvrit largement l'Égypte aux colons grecs, à qui il distribua des terres domaniales, en particulier dans le Fayoum. Pour entretenir des foyers d'hellénisme pur, il favorisa la fondation de cités grecques, dans lesquelles il fut interdit aux Égyptiens de s'établir. Malgré la prospérité rapide qu'elles apportèrent au pays, ces mesures prises par les premiers Ptolémées et la lourde fiscalité qui les accompagna irritèrent les Égyptiens au lieu d'exciter leur émulation. Un fossé commença alors à se creuser entre eux et les occupants macédoniens. Le rêve d'une collaboration féconde, qui avait été celui de Ptolémée I, se révéla vite n'avoir été qu'un leurre.

Aussi, sous la pression de l'opinion publique, l'attitude résolument pro-hellène des Ptolémées dut se relâcher de sa rigueur. Ptolémée IV Philopator, après la bataille de Raphia et devant les rébellions qui menaçaient partout, inaugura une politique plus favorable aux éléments indigènes. Son fils, Ptolémée V Épiphane fut le premier souverain lagide à se faire couronner solennellement à Memphis selon les rites pharaoniques pour s'attirer la faveur des Égyptiens. Un peu plus tard, Ptolémée VIII Évergète II jugea de bonne politique d'accorder largement le statut grec aux Égyptiens hellénisés et de les admettre aux plus hautes charges de l'État.

Mais il était trop tard : la dynastie lagide, entrée d'ailleurs en décadence, n'avait plus aucune chance de regagner la sympathie du pays.

3. La religion

Les Ptolémées adoptèrent résolument, sans rien y changer, la vieille tradition égyptienne telle qu'elle était pratiquée et enseignée dans les temples comme fondement et expression de leur autorité aux yeux de la population autochtone.

Cela n'empêchait pas de laisser subsister, sinon d'entretenir, un certain dualisme dans les éléments de la population de la fusion desquels les conquérants macédoniens attendaient la rénovation de l'Égypte. Aussi Ptolémée I, pour y parer, imagina d'instituer une nouvelle religion d'État qui recevrait l'agrément des Égyptiens aussi bien que des Grecs et qui les unirait dans un même culte. Il choisit à cette fin un dieu populaire entre tous dans la dévotion des foules égyptiennes entichées d'animaux sacrés, l'Apis défunt, confondu dans l'au-delà avec le grand dieu des morts Osiris, et devenu *Ousir-Hapi*, « Osiris-Apis », en grec Sérapis. Le nouveau dieu constitua une triade avec son épouse Isis et leur fils Horus l'Enfant, *Har-pa-Khrôd*, en grec Harpocrate.

L'iconographie d'Isis et d'Harpocrate réunit des traits empruntés les uns aux Grecs, les autres aux Égyptiens. Quant à celle de Sérapis, elle fut purement grecque. Le modèle en fut une statue colossale de Pluton que Ptolémée I avait envoyé chercher à Sinope, sur la côte nord d'Asie Mineure. Sérapis garda de Pluton le calathos posé sur la tête et la compagnie du chien Cerbère. Mais il emprunta le visage et la barbe majestueuse de Zeus.

La nouvelle triade fut intronisée en grande pompe à Alexandrie, dans le temple de dimensions colossales et d'architecture grecque qui lui fut dédié, le Sérapéum.

D'ordre des Ptolémées, des sanctuaires semblables, mais de proportions modestes, furent adjoints aux principaux temples dans les villes dont la population comportait des éléments hellènes, ou hellénisés. Un des plus célèbres fut le Sérapéum de Canope, où la statue du dieu opérait des guérisons, comme ailleurs celle d'Esculape. Mais jamais ces sanctuaires de Sérapis ne furent incorporés dans les temples d'ancien style, même bâtis par les Ptolémées. Ils constituèrent toujours des édifices isolés, placés en avant des pylônes. On ne pouvait signifier plus clairement que la fusion religieuse rêvée par Ptolémée I n'avait abouti en définitive qu'à une simple juxtaposition.

Ptolémée IV Philopator n'eut pas plus de succès quand misant sur le caractère populaire des fêtes bachiques, il voulut faire jouer à Dionysos le rôle de dieu suprême de toutes les religions du pays que Ptolémée I avait imparti à Sérapis. Bien qu'elle identifiât Dionysos à Osiris, la masse égyptienne resta impénétrable à ces innovations.

4. L'art

Lorsque les Ptolémées accédèrent au trône d'Égypte, il y avait déjà un certain temps que des colonies étrangères, des grecques en particulier, sculptaient à la mode de leur patrie d'origine sans que leurs œuvres aient eu quelque influence sur l'art national, parce que celui-ci était l'art de la cour royale du temps.

Les choses changèrent lorsque les Ptolémées, qui vivaient eux-mêmes à la grecque à Alexandrie, encouragèrent l'hellénisation du pays. Ce fut une ruée irrésistible jusqu'au fond des provinces les plus reculées en faveur du nouveau mode de vie et des expressions d'art implantées à Alexandrie par les Macédoniens. Les tombes de la nécropole d'Hermopolis, à Tounah el-Gebel, en fournissent la preuve.

Toutefois, dans le domaine de l'art religieux, l'art de l'époque saïte devait subsister jusqu'à la fin de la civilisation pharaonique, en se perpétuant sous les Ptolémées et plus tard sous les Romains, comme art officiel des cultes nationaux. Il eut amplement matière à s'exprimer : les nouveaux maîtres de l'Égypte s'ingénièrent en effet, pour gagner la sympathie de la population, à édifier dans toute l'Égypte des temples grandioses, dont les plus fameux, parmi ceux qui ont subsisté jusqu'à nos jours, sont ceux d'Edfou et de Dendérah.

Ce privilège accordé à la dernière forme de l'art pharaonique n'alla pas sans l'entraîner dans quelque décadence. Déjà sous la dernière dynastie indigène, celle des Nectanébo, la courte, mais brillante, reviviscence de l'art s'était accompagnée d'une retouche de ses modelés, jugés trop secs au goût du temps, dans le sens de la rondeur. Ce fut alors qu'on introduisit la mode de ces physionomies replètes et souriantes, qui devaient être le dernier idéal de beauté exprimé par l'art égyptien. Les artistes ptolémaïques exagérèrent dans ce sens. Pour concurrencer le modelé grec, qui avait de plus en plus la faveur du public, ils crurent habile d'insuffler dans le bas-relief méplat des rondeurs que celui-ci n'était pas fait pour supporter. C'est ce qui a valu aux bas-reliefs égyptiens les plus tardifs une apparence désagréable de boursouflure dans les moindres détails. En particulier le canon traditionnel de la femme fut fâcheusement réformé, aussi bien dans la statuaire que dans le bas-relief : on lui accorda une poitrine imitée des Grecs, dont la lourdeur ne correspondait plus à la sveltesse, qu'on continua à respecter, de la silhouette.

5. La littérature

Sous la domination des Ptolémées, ce fut surtout par la littérature grecque d'Alexandrie que l'Égypte attira l'admiration du monde cultivé. Mais dans le haut pays cette littérature n'atteignait que les Grecs et quelques personnages héllénisés. La masse de la bourgeoisie et du peuple continuait à lire et à écrire dans sa langue ancestrale, exprimée désormais en écriture démotique, des œuvres inspirées par la vieille culture pharaonique.

C'est ainsi qu'on possède pour cette période une *Chronique démotique*, collection commentée d'oracles rendus sous la domination perse ; le *Roman de Setné-Khamoïs*, dont les épisodes magiques reflètent bien l'engouement de cette époque pour les pratiques de l'occultisme ; le *Conte du Matelot*, récit historique qui met en scène le roi Amasis.

Du même genre relèvent les *Aventures du sculpteur Pétisis*, censées se passer sous Nectanébo. Celles-ci ne sont connues que par une traduction grecque. C'est là un exemple, d'autant plus précieux qu'il est rare, d'un essai de compénétration des deux littératures, l'égyptienne et la grecque, qui florissaient alors sur le sol de l'Égypte.

CHAPITRE II

les empereurs romains (30 av. J.-C. - 313 ap. J.-C.)

1. Histoire

Il n'y a lieu de s'occuper ici que des empereurs romains qui ont précédé Constantin.

Ceux-ci en effet, tout en professant une religion dont les divinités étaient différentes de celles de l'Égypte, pouvaient encore, en vertu du syncrétisme ambiant, honorer sur leur territoire les dieux du pays. Cet appui officiel du pouvoir impérial contribua à prolonger l'existence de la religion égyptienne et de ses formes traditionnelles d'expression, malgré le courant d'hellénisation qui, par le paganisme gréco-romain, le battait en brèche au sein de la société civile.

Tout changea avec l'avènement d'empereurs chrétiens. Laissés à leurs propres forces, puis persécutés par les chrétiens triomphants, les vieux cultes se désagrégèrent rapidement. L'empereur Théodose, en décrétant en 389 la fermeture des temples païens, devait donner le coup de grâce à ce qui par eux subsistait encore de la civilisation pharaonique.

27-14 av. J.-C.	Auguste
14 av. J.-C. - 37 ap. J.-C.	Tibère
37-41	Caligula
41-54	Claude
54-68	Néron
68-69	Galba, Othon, Vitellius
69-79	Vespasien
79-81	Titus

81-96	Domitien
96-98	Nerva
98-117	Trajan
117-138	Hadrien
138-161	Antonin le Pieux
161-180	Marc-Aurèle
180-192	Commode
193	Pertinax
193-211	Septime Sévère
211-217	Caracalla
217-222	Macrin
222-235	Alexandre Sévère
235-249	*Guerre civile*
249-251	Dèce
251-253	Gallus
253-260	Valérien
260-268	Galliénus
268-270	Claude II
270-276	Aurélien
276-285	Probus
285-305	Dioclétien
305-313	Maximin

Incorporée à l'Empire romain, l'Égypte suivit le sort de celui-ci. Pendant deux siècles elle participa à sa prospérité, puis, lorsque les frontières du monde romain craquèrent sous la poussée des barbares, elle connut elle aussi dans une certaine mesure les invasions étrangères.

La domination romaine sur l'Égypte ne s'exerça jamais d'une façon complètement pacifique. L'esprit de révolte qui, depuis l'invasion assyrienne, avait travaillé le pays, même contre ses derniers souverains nationaux, continuait à agiter l'Égypte. Il faut désormais ajouter à cette cause de troubles les compétitions entre les candidats à l'empire et les émeutes juives qui, si elles n'eurent guère de répercussions dans les campagnes, bouleversèrent les villes, Alexandrie en particulier.

Les empereurs romains comme les Ptolémées, pensèrent que le meilleur moyen de s'enraciner dans le pays était

d'adopter, sinon à Alexandrie du moins en terre indigène, le décor extérieur de la monarchie pharaonique. Ils se firent donc représenter dans les bas-reliefs des temples, dont ils continuèrent à assurer l'entretien avec sollicitude, sous l'aspect de pharaons de l'ancien temps.

Dès le début du règne d'Auguste, son préfet Cornélius Gallus eut à réprimer durement une révolte de la Thébaïde. Ælius Gallus, qui lui succéda en 27, tenta avec un médiocre succès une expédition en Arabie pour rétablir les voies commerciales dans ces parages. Après lui, Pétronius (25-21 av. J.-C.) eut à faire face à une attaque en masse des couchites de Napata, dont une horde de trente mille hommes déferla sur l'Égypte pour en occuper le sud. Il les expulsa d'Éléphantine, de Syène et de Philæ, qu'ils avaient réussi à occuper, et il les talonna jusqu'à Napata, qu'il prit d'assaut. A la suite de négociations, la frontière sud de la province romaine d'Égypte fut alors fixée à Hiéros Sycaminos, aux environs du 23e parallèle. Elle resta inviolée jusqu'à ce que Dioclétien la ramenât à Philæ, sous la pression des Blemmyes.

La paix ne fut plus troublée pendant le reste du règne d'Auguste. L'historien Strabon, qui visita l'Égypte sur ces entrefaites, rendit alors témoignage de sa prospérité.

Tibère fut un administrateur scrupuleux de l'Égypte. Il allégea les charges militaires qui pesaient sur les habitants, et il introduisit un système fiscal plus simple, qui laissait moins de place aux abus que l'affermage pratiquée antérieurement. Mais cette exactitude toute romaine donna aux paysans l'impression d'une lourde tyrannie. Ils se mirent à abandonner les villages et à s'enfuir au désert pour échapper à la capitation et à la corvée.

Sous les règnes qui suivirent, la tranquillité de l'Égypte fut compromise par des querelles, sanglantes à plusieurs reprises, entre les Alexandrins et les Juifs jalousés par

eux, à cause des privilèges politiques que ceux-ci avaient su obtenir des Romains : les Juifs en effet jouissaient d'une *boulè* nationale (sénat), alors que la même prérogative avait toujours été refusée par les empereurs aux Alexandrins autochtones. L'occasion de l'émeute fut le désir exprimé par Caligula de se poser en véritable despote oriental en se faisant rendre un culte par ses sujets. Les Juifs de Judée s'y refusèrent. Les Grecs d'Alexandrie en profitèrent alors pour accuser les Juifs d'Égypte d'être de connivence avec leurs coreligionnaires de Palestine, et ils les dénoncèrent à l'Empereur. Il y eut même un pogrom de juifs à Alexandrie. Les troubles continuèrent sous Claude.

Néron s'intéressa activement à la prospérité de l'Égypte en essayant, comme l'avait fait Claude, de développer le commerce de la Mer Rouge. Ce fut dans les mêmes intentions qu'il envoya une expédition à la recherche des sources du Nil.

La guerre juive de Palestine, qui commença en 66 et aboutit en 70 à la destruction de Jérusalem par Titus, eut naturellement ses répercussions en Égypte. En 66, cinquante mille juifs furent massacrés à Alexandrie. En 72 le préfet romain fit fermer le temple juif de Léontopolis, fondé en 160 avant J.-C., sous Philométor, par le grand prêtre Onias, fils d'Onias III exilé par les Macchabées. A la fin du règne de Trajan, les Juifs d'Égypte fomentèrent une émeute à Alexandrie, puis ils menèrent une guérilla dans la Vallée du Nil et en Cyrénaïque. Les Grecs de la campagne durent se réfugier à Alexandrie, où l'on se mit à massacrer les Juifs. Il fallut que les gouverneurs des nomes, les stratèges, armassent la population pour venir à bout des insurgés.

Entre temps Domitien avait accordé une légère satisfaction au patriotisme égyptien en introduisant dans les monnaies des nomes des emblèmes empruntés à la vieille mythologie du pays.

Hadrien fit de son mieux pour réparer les dommages causés par la Guerre juive. En 130 il vint personnellement en Égypte, en compagnie de l'impératrice Sabine. Il restaura le tombeau de Pompée. Puis le cortège impérial remonte le Nil en rendant visite aux grands sanctuaires du pays. A Thèbes, Hadrien alla écouter le chant matinal du colosse de Memnon, à moitié détruit par un tremblement de terre en 27, qui salua l'empereur à trois reprises. La poétesse de sa cour, Balbilla, composa à cette occasion plusieurs poèmes, qui furent gravés sur les jambes de la statue miraculeuse. A hauteur d'Hermopolis le favori de l'empereur, Antinoüs, se noya accidentellement dans le Nil. Hadrien fonda à cet endroit, sur la rive droite du fleuve, une cité nouvelle, Antinoé, qui, en même temps qu'elle immortalisait le nom du disparu, était destinée à devenir un centre de civilisation gréco-romaine. C'était reprendre, en la rajeunissant, la politique suivie par les Ptolémées.

En 153, sous le règne d'Antonin le Pieux, de nouvelles émeutes éclatèrent à Alexandrie, dans lesquelles le préfet romain trouva la mort. Puis ce fut, au début du règne de Marc-Aurèle, la révolte des Boucolia, région marécageuse du Delta, dont les paysans s'emparèrent d'Alexandrie et y massacrèrent les Romains. Le gouverneur de Syrie, Avidius Cassius, fut envoyé pour mâter la rébellion. Il y réussit, puis il se fit proclamer empereur par tout l'Orient, mais il fut assassiné au bout de trois ans. Marc-Aurèle vint en personne à Alexandrie pour rétablir l'ordre dans le pays en usant de mesures de clémence.

Son successeur Commode suivit une ligne de conduite contraire. Il se vengea des Alexandrins et il persécuta la famille d'Avidius Cassius. Avec lui commença pour l'Égypte une période d'insécurité et de misère.

En 199 Septime Sévère visita l'Égypte comme Hadrien l'avait fait. Sur les pas de ce dernier il fit un pèlerinage

à la statue vocale de Memnon à Thèbes. Mais, pris d'un zèle pieux, il en fit restaurer la partie supérieure, assez grossièrement d'ailleurs. A dater de ce jour, le colosse n'émit plus de chants.

C'est à l'époque de Dèce qu'on trouve pour la dernière fois, dans le temple d'Esneh, le nom d'un empereur romain écrit en hiéroglyphes. Le caractère pharaonique du pouvoir en Égypte tendait donc à disparaître dans l'hellénisation, toujours plus poussée, du pays. En même temps des Barbares forçaient, comme partout ailleurs dans le monde romain, les frontières de l'Empire. Ce furent d'abord les Blemmyes qui, sous Dèce, commencèrent à envahir l'Égypte par le Sud. Ils devaient, sous Probus qui les repoussa, s'avancer jusqu'à Coptos. Une armée de Palmyréniens, sujets de la reine Zénobie, occupa l'Égypte de 269 à 273.

A la fin de cette période, Dioclétien dut encore faire face en 292 à une rébellion générale de la Haute Égypte et, en 295, reprendre Alexandrie, qui s'était révoltée.

2. *L'administration*

La domination romaine devait amener rapidement la liquidation de ce qui subsistait encore de la vieille civilisation pharaonique.

La fiction du pouvoir resta toujours la même : Auguste avait simplement succédé à Pharaon. Lui-même et ses successeurs continuèrent, en Égypte et jusque dans les oasis, comme Vespasien et Titus à Dakhleh, à élever des temples aux dieux du pays. Ils s'y firent représenter à l'égyptienne, coiffés de la double couronne, qu'en réalité aucun d'entre eux n'avait jamais ceinte. Seulement, s'ils jouissaient encore de protocoles à l'ancienne mode, ceux-ci se trouvaient la plupart du temps réduits aux deux cartouches, dont le second entourait leur nom propre. Ils

ne prenaient plus la peine de se choisir un nom solaire pour le premier. La mention Autocrator César l'occupait automatiquement. C'était le pouvoir de fait, et non plus le droit divin qui était le fondement de leur autorité.

En réalité l'Égypte fut alors considérée par eux comme un vaste domaine agricole à exploiter à fond pour fournir l'annone (redevance en blé) à Rome, et à eux-mêmes leurs ressources personnelles. Pour arriver à ce résultat, tout fut mis en œuvre et toute autre considération, en particulier culturelle, fut mise de côté. La fiscalité, déjà écrasante, des Ptolémées fut encore renforcée. L'oppression s'étendit des fellahs aux classes jusqu'alors privilégiées, par l'application du principe, introduit par Tibère, de la responsabilité collective en matière de redevances et d'impôts, qui obligeait les plus riches à payer ce que les plus pauvres étaient incapables d'acquitter à l'État. Grâce à ce système le fisc romain ne perdait pas un denier, mais le peuple entier glissa dans la misère. Il n'y eut d'épargnés que les soldats, qui étaient tous des romains, parce que c'étaient eux qui faisaient et défaisaient les empereurs ; leur entretien, de plus, aggravaient les charges qui pesaient sur les populations.

Aussi, si l'administration des Ptolémées avait été antipathique aux Égyptiens, celle des Romains leur fut odieuse. Ses brimades systématiques finirent par lasser la patience d'un peuple naturellement résigné. Elles amassèrent chez lui un potentiel de haine contre les Romains, puis contre les Byzantins qui leur succédèrent. C'est pourquoi, au VIIe siècle, les Égyptiens devaient accueillir les conquérants arabes en libérateurs de la servitude occidentale, comme leurs ancêtres avaient accueilli Alexandre le Grand en libérateur de la servitude orientale.

3. La religion

Il était inévitable que l'ancienne religion égyptienne périclitât rapidement sous la domination romaine.

L'élément dirigeant et modérateur de cette religion avait été de tout temps la cour pharaonique. C'était celle-ci qui, par l'intermédiaire des savants et des sages rassemblés autour du roi, assurait et réglait la croyance religieuse et donnait en fin de compte le ton à la piété. La cour des Ptolémées, parce qu'elle comportait un certain nombre d'Égyptiens authentiques, avait encore pu assumer ce rôle. Mais celui-ci cessa d'être exercé lorsque l'Égypte et ses institutions religieuses ne relevèrent plus que de la bureaucratie romaine.

Laissées à elles-mêmes les croyances, ne vivant plus que sur le passé, allèrent en se dégradant. Dans les temples, où les anciens cultes continuaient à être pratiqués, elles s'imprégnèrent de plus en plus de la magie, qui tendait à dominer la vie civile sous l'influence de mages irresponsables. La foi populaire prit le caractère d'un amas de superstitions.

Poussant à l'extrême une tendance née sous la domination perse, elle développa jusqu'à ses dernières limites le culte des animaux sacrés en adorant comme dieux tous les individus de telle ou telle espèce animale selon les lieux. Diodore de Sicile rapporte avoir vu, pendant son voyage en Égypte, la foule lyncher un Romain dans sa maison parce qu'il avait tué un chat par mégarde. L'autorité romaine dut compter avec cet engouement populaire : le bœuf Apis, à qui Octave avait refusé de rendre visite, fut intronisé solennellement à Memphis, un siècle plus tard, en présence de Titus.

Sous Néron les cultes alexandrins de Sérapis, d'Isis et d'Harpocrate furent introduits à Rome et de là ils se répandirent dans tout l'Empire.

Ce fut en vain qu'en 362 l'empereur Julien ordonna de rouvrir certains temples, qui avaient été fermés faute de fidèles, et que, dans une lettre adressée aux Alexandrins, il leur recommanda le retour aux cultes du passé, en particulier à ceux du Soleil et de la Lune. Les païens d'Égypte essayèrent de faire un effort de prosélytisme. Pour la dernière fois ils intronisèrent solennellement un bœuf Apis et célébrèrent avec éclat les cérémonies de l'ancien culte pharaonique. Ce fut peine perdue. La religion égyptienne était partout submergée par la marée montante du christianisme. Elle disparut rapidement après l'édit que l'empereur Théodose porta en 392 pour interdire la célébration des sacrifices païens. Ce fut à brève échéance la fin du peu qu'il restait encore de la vieille civilisation pharaonique, frappée à mort depuis longtemps par la diffusion de l'hellénisme.

4. L'art

Quand les Romains occupèrent l'Égypte, il ne restait plus guère aux Égyptiens, de leur patrimoine ancestral, que leur religion, entourée d'un art abâtardi qu'ils comprenaient de moins en moins et qui n'avait plus de vitalité.

L'art prédominant de la vie civile était désormais l'art gréco-romain. L'Égypte trouva chez elle de bons sculpteurs, de bons coroplastes et de bons bronziers qui y excellèrent.

Mais ce nouvel art, si différent de l'art égyptien traditionnel, ne satisfaisait que la classe la plus évoluée de la nation, celle qui vivait complètement à la romaine.

Le reste du peuple, et parmi eux de hauts personnages qui habitaient en province, ne le comprenait pas, et par conséquent ne réussissait pas à en acquérir le goût.

Ce fut pour cette partie de la population qu'il se créa,

à l'époque romaine, un art parallèle de technique indigène. Cet art pourrait, à première vue, être tenu pour un compromis s'il avait eu quelque attache avec celui de tradition saïte qui achevait de s'étioler dans les temples. En fait il n'en avait pas. En effet la convention fondamentale de l'art saïte, en vigueur jusqu'à la fin dans les bas-reliefs du même temps, était de représenter ses personnages vêtus à la façon de l'Ancien Empire, quelquefois du Nouveau, mais en tout cas à l'antique ; or les statues dont nous parlons ont le costume contemporain, grec ou romain. Seulement les artistes ont traité ces costumes selon la convention de la sculpture pharaonique, en les appliquant à plat sur des corps dont les formes restaient toujours perceptibles. L'antique règle qui n'admettait pas les plis a même été fléchie pour que l'équivalence avec les statues de facture gréco-romaine fût complète : des plis traversent les surfaces, mais à peine saillants : ils les rident plus qu'ils ne les modèlent.

Cette sorte de sculpture, par quoi se clôt l'histoire de l'art égyptien, peut paraître déplaisante, car elle prête aux vêtements l'aspect de linges mouillés appliqués sur le corps. Pourtant elle satisfit si pleinement les Égyptiens romanisés que ce fut elle qui en fin de compte, alliée aux techniques du même genre qui avaient germé partout au Levant, triompha de la sculpture gréco-romaine authentique et l'évinça d'Orient. Tel égyptien en toge, provenant d'Erment, est déjà un Pantocrator, et le César en porphyre de Benha un empereur byzantin avant la lettre.

5. La littérature

Il serait erroné de croire que sous la domination romaine, avec les progrès de l'hellénisation dans les centres urbains, la littérature de langue égyptienne ait subitement disparu. Elle fournit encore au contraire une belle floraison, même en dehors des écrits magiques, qui se multiplièrent en raison de la faveur croissante qu'ils rencontraient dans le public cultivé.

Il convient de citer, pour le début de l'époque romaine, la *Légende démotique du roi Pétoubastis*, conservée par un papyrus de Strasbourg, qui montre comment l'Égypte nationaliste se rattachait opiniâtrement au souvenir de ses anciens Pharaons. Il faut aussi mentionner les Papyrus moraux, dont le *Papyrus Insinger*, de Leyde, offre le meilleur exemple : livres de sagesse qui continuaient l'enseignement des anciens traités et qui ne leur étaient pas inférieurs.

Le premier siècle de notre ère et le commencement du second virent un renouveau de la science indigène. C'est de cette époque que datent le *Papyrus astronomique Carlsberg I*, plusieurs papyrus mathématiques et géométriques et le *Papyrus des signes* de Tanis, qui prouve que l'on s'adonnait encore avec méthode à l'étude des anciens hiéroglyphes. Le résultat de ces efforts fut que la fin du second siècle fut marquée par une floraison de littérature démotique représentée par l'*Histoire de Setné-Khamoïs et de son fils Sénosiris*, les fables animales du *Mythe de l'Œil solaire* et une nouvelle version de la *Légende de Pétoubastis*, conservée par un papyrus de Vienne.

Ce devait être le chant du cygne de la vieille littérature égyptienne.

bibliographie sommaire

(Ouvrages en langue française)

BREASTED, *Histoire de l'Égypte*, 2 vol., Bruxelles, Vromant, 1926.

BARUCQ, *Religions de l'Égypte, I. L'Égypte pharaonique*, collect. Les Religions, Lille, Éditions Catholicité, 1947.

DESROCHES-NOBLECOURT, *Les religions égyptiennes*, dans Histoire générale des religions, Paris, Quillet, 1948.

DRIOTON, *La religion égyptienne*, dans Brillant-Aigrain, Histoire des religions, tome III, Paris, Bloud et Gay, 1955.

DRIOTON-VANDIER, *L'Égypte*, collect. Clio, Paris, Presses Universitaires, 3e édit., 1952.

ERMAN, *L'Égypte des pharaons*, traduct. Wild, Paris, Payot, 1939.

JÉQUIER, *Histoire de la civilisation égyptienne*, Paris, Payot, 1923.

JOUGUET, *L'impérialisme macédonien et l'hellénisation de l'Orient*, collect. L'Évolution de l'humanité, Paris, La Renaissance du Livre, 1926.

MASPERO, *Égypte*, collect. Ars una, Species mille, Paris, Hachette, 1912.

MASPERO, *Histoire ancienne des peuples de l'Orient classique*, 3 vol., Paris, Hachette, 1895-1899.

MASSOULARD, *Préhistoire et Protohistoire d'Égypte*, Paris, Institut d'Ethnologie, 1949.

MONTET, *La vie quotidienne en Égypte au temps des Ramsès*, Paris, Hachette, 1946.

MORET, *Le Nil et la civilisation égyptienne*, collect. L'Évolution de l'humanité, Paris, La Renaissance du Livre, 1926.

MORET, *L'Égypte pharaonique*, dans Hanotaux, Histoire de la nation égyptienne, tome II, Paris, Société de l'histoire nationale, 1932.

MORET, *Histoire de l'Orient*, Paris, Presses Universitaires, 1938.

MORET-DAVY, *Des clans aux empires*, Paris, La Renaissance du Livre, 1923.

SAINTE-FARE GARNOT, *La vie religieuse dans l'ancienne Égypte*, collect. Mythes et religions, Paris, Presses Universitaires, 1948.

SAUNERON, *Les prêtres de l'ancienne Égypte*, collect. Le temps qui court, Paris, Éditions du Seuil, 1957.

VANDIER, *La religion égyptienne*, collect. Mana, Paris, Presses Universitaires, 1949.

VANDIER, *Manuel d'Archéologie égyptienne*, 3 vol. parus, Paris, Picard, 1952-1958.

Précis de l'histoire d'Égypte, par divers historiens et archéologues, 2 vol., Le Caire, Institut français d'Archéologie orientale, 1932.

table des matières

Imprimé en France à l'Imprimerie Nouvelle, Orléans, en novembre 1959.
O. P. I. A. C. L. 31.0427.
Dépôt légal effectué dans le 4e trimestre 1959.
N° d'ordre dans les travaux de la Librairie Armand Colin : n° 2180.
N° d'ordre dans les travaux de l'Imprimerie Nouvelle : n° 4152.

COLLECTION ARMAND COLIN

N° 5637

PHILOSOPHIE

85-86 *Les Courants de la Pensée philosophique française*, par A. Cresson.
97 *Psychologie expérimentale*, par Henri Piéron.
102 *Introduction à la Psychologie collective*, par Ch. Blondel.
118 *Les grands courants de la Pensée antique*, par A. Rivaud.
119 *Les Systèmes philosophiques*, par A. Cresson.
127 *Principes de Psychologie appliquée*, par H. Wallon.
136 *Les Problèmes de la Vie mystique*, par R. Bastide.
159 *Le Problème moral et les Philosophes*, par A. Cresson.
165 *La Science française depuis le XVII[e] siècle*, par M. Caullery.
171 *La Pensée allemande*, par J.-Ed. Spenlé.
186 *La Démence*, par le D[r] R. Mallet.
187 *Éléments de Sociologie religieuse*, par R. Bastide.
198 *Introduction à la Sociologie*, par A. Cuvillier.
*211 *Morphologie sociale*, par M. Halbwachs.
225 *La Psychologie animale*, par P. Guillaume.
232 *L'Évolution psychologique de l'Enfant*, par H. Wallon.
249 *La Psychologie de l'intelligence*, par J. Piaget.
255 *La Pensée en Orient*, par P. Masson-Oursel.
261 *Le Mécanisme de l'esprit*, par A. Cresson.
265 *La Philosophie anglaise classique* par Emm. Leroux et A. Leroy.
270 *Psychologie de l'Art dramatique*, par A. Villiers.
277 *Philosophie de la valeur*, par R. Ruyer.
282 *Problèmes de la danse*, par M. Brillant.
289 *Les Philosophies de l'existence*, par J. Wahl.
293 *Psychologie de la sensibilité*, par A. Burloud.
294 *Le Marxisme*, par H. Arvon.
315 *Déterminisme et autonomie*, par P. Vendryès.
322 *Introduction à la logique contemporaine*, par R. Blanché.
323 *Philosophie au Moyen Age* par P. Vignaux.
324 *La Culpabilité*, par J. Sarano.

LANGUES ET LITTÉRATURES

4 *L'École classique française (1660-1715)*, par Auguste Bailly.
27 *Le Naturalisme français (1870-1895)* par P. Martino.
45 *Le Félibrige*, par Emile Ripert.
58 *Rome et les Lettres latines*, par Auguste Dupouy.
68 *La Renaissance des Lettres en France*, par J. Plattard.
69 *Parnasse et Symbolisme (1850-1900)*, par P. Martino.
81 *La Pensée française au XVIII[e] siècle*, par Daniel Mornet.
83 *La Littérature italienne*, par M.-Th. Laignel.
92 *Histoire de la Langue allemande*, par L. Tonnelat.
100 *L'Ecole Romantique française*. par Jean Giraud.
106 *Le Théâtre français contemporain* par Edmond Sée.
108 *Grammaire descriptive de l'Anglais parlé*, par J. Delcourt.
132-133 *La Musique contemporaine en France*, par R. Dumesnil (2 vol.).
144 *La Littérature comparée*, par P. Van Tieghem.
146 *La Littérature anglaise*, par P. Dottin.
180 *La Littérature portugaise*, par G. Le Gentil.
195 *Histoire de la Littérature allemande*, par G. Bianquis.
235 *Géographie des Lettres françaises*, par A. Dupouy.
241 *La Littérature américaine*, par Ch Cestre.
272 *La Littérature russe*, par Ch. Corbet.
278 *Langue et littérature arabes*, par Ch. Pellat
291 *Histoire des Lettres hispano-américaines*, par Ch. Aubrun.
295 *Les Troubadours*, par E. Hoepffner.
305 *Panorama du théâtre, des origines à nos jours*, par L. Chancerel.
309 *Littérature espagnole européenne*, par G. Cirot et M. Darbord.
313-314 *Histoire de la littérature française au XX[e] siècle*, par P. H. Simon. (2 vol.)

HISTOIRE ET SCIENCES ÉCONOMIQUES

17-52-93 *La Révolution française* Tomes I-II-III, par A. Mathiez.
25 *Vue générale de l'Histoire d'Afrique* par Georges Hardy.
32 *La Société féodale*, par J. Calmette.
*38 *Les Coopératives de consommation en France*, par Bernard Lavergne.
*39 *La Grande Guerre (1914-1918)*, par le Général Thévenet.
*46 *Le Blocus et la Guerre sous-marine (1914-1918)*, par A. Laurens.
*51 *L'Après-guerre et la Politique commerciale*, par Cl.-J. Gignoux.
53 *L'Angleterre au XIX[e] siècle, son évolution politique*, par L. Cahen.
63 *Le Saint-Siège, l'Église catholique et la politique mondiale*, par M. Pernot.
64 *La France économique et sociale au XVIII[e] siècle*, par H. Sée.
66 *Les Doctrines économiques en France depuis 1870*, par G. Pirou.
79 *Les Origines du Capitalisme moderne*, par Henri Sée.
*88 *Syndicats et Coopératives agricoles*, par M Augé-Laribé.
*91 *Les Expériences monétaires contemporaines*, par G. Edgar-Bonnet.
98 *La Civilisation athénienne*, par P. Cloché.
104 *L'Ancien Régime et la Révolution Russe*, par Boris Nolde.
105 *La Monarchie d'Ancien. Régime en France*, par G. Pagès.
10 *La Formation de l'État français et l'Unité française*, par G. Dupont-Ferrier.
111 *Nos grands problèmes coloniaux*, par Georges Hardy.
116 *La Formation de l'Unité italienne* par G. Bourgin.
122 *Les Anciennes Civilisations de l'Inde* par G. Courtillier.
126 *L'Islam*, par H. Massé.
128 *La Belgique contemporaine (1780-1930)*, par Frans van Kalken.
139 *Histoire d'Espagne*, par R. Altamira y Crevea.
149 *Socialisme français*, par C. Bouglé.
*150 *Les Crises allemandes (1919-1931)* par A. Rivaud.
151 *La France et l'Allemagne depuis dix siècles*, par G. Zeller.
157 *Les Sociétés italiennes du XIII[e] au XV[e] siècle*, par J. Luchaire.
161 *Les Bases historiques de la Finance moderne*, par R. Bigo.
*168 *Histoire des Pays Baltiques*, par J. Meuvret.
172 *Le Monde égéen avant les Grecs*, par P. Waltz.
181 *Les Grands Problèmes de la politique des Etats-Unis*, par F. Roz.
*182 *La Paix économique*, par H. Hauser.
188 *Histoire des Pays-Bas*, par E. Van Gelder.
193 *Histoire des États-Unis*, par Ed. Préclin.
196 *Les Thermidoriens*, par G. Lefebvre.
199 *La Réforme et les Guerres de Religion*, par J. Chartrou-Charbonnel

Les ouvrages précédés d'un astérisque * ne peuvent être fournis actuellement.

201 *Le Problème des Nationalités*, par Paul Henry.
202 *La Chine : passé et présent*, par J. Escarra.
204 « *1848* », par F. Ponteil.
208 *La Troisième République*, par G. Bourgin.
209 *La Civilisation*, par F. Sartiaux.
219 *L'Unité allemande*, par P. Benaerts.
221 *La Phénicie et l'Asie Occidentale*, par R. Weill.
227 *Grandeur et Décadence de l'Asie*, par F. Grenard.
228 *Slaves et Germains*, par J. Ancel.
237 *Les grands problèmes de l'Histoire byzantine*, par Ch. Diehl.
238 *Introduction à l'Histoire économique* par Ch. Morazé.
242 *La Paix armée* (1871-1914), par G. Roubaud.
245 *Le Directoire*, par G. Lefebvre.
256 *La Monarchie parlementaire*, par F. Ponteil.
258 *Le Second Empire*, par M. Blanchard.
281 *Les Méthodes et les Doctrines coloniales de la France*, par H. Deschamps.
286 *L'Ere du Rail*, par L.M. Jouffroy.
298 *L'idée d'union fédérale européenne*, par L. de Sainte-Lorette.
307 *Napoléon Ier et l'organisation autoritaire de la France*, par F. Ponteil.
316 *Histoire de Bretagne*, par A. Rebillon.
333 *Le Marché Commun*, par L. de Sainte-Lorette.

GÉOGRAPHIE

15 *Les Pyrénées*, par M. Sorre.
*18 *Les Grands Marchés des Matières premières*, par F. Maurette.
*19 *L'Industrie du Fer en France*, par J. Levainville.
23 *La Houille blanche*, par H. Cavaillès.
56 *Les Alpes françaises*, par Raoul Blanchard.
*61 *Les Industries de la Soie en France*, par Pierre Clerget.
67 *Introduction à la Géologie*, par John Leuba.
*74 *Peuples et Nations des Balkans*, par Jacques Ancel.
*76 *Les Alpes (Géographie générale)*, par E. de Martonne.
137 *Le Maroc*, par J. Célérier.
142 *La Crise Britannique au XXe siècle* par A. Siegfried.
147 *L'Auvergne*, par Ph. Arbos.
152 *Géographie des Plantes*, par H. Gaussen.
*153 *Géographie des Animaux*, par M. Prenant.
155 *Fleuves et Rivières*, par M. Pardé.
164 *La France méditerranéenne*, par J. Sion.
169 *L'Afrique Centrale*, par M. Robert.
170 *L'Irlande*, par A. Rivoallan.
179 *L'Indochine*, par Ch. Robequain.
*183 *La Tchécoslovaquie*, par A. Tibal.
184 *Extrême-Orient et Pacifique*, par R. Lévy.
205 *La Bretagne*, par R. Musset.
*212 *Arbres et Forêts*, par L. et M. Pardé.
213 *La Turquie, passé et présent*, par M. Clerget
*218 *Le Panaméricanisme*, par Eugène Pépin.
226 *La Terre et l'Homme en Extrême-Orient*, par P. Gourou.
233 *La Bourgogne*, par G. Chabot.
244 *Les Régions polaires*, par P. George.
250 *Les Villes*, par G. Chabot.
260 *Le Portugal*, par P. Birot.
263 *La Vigne et le vin en France*, par P. Marrès.
288 *Les Antilles*, par E. Revert.
300 *La pêche maritime et le pêcheur en mer*, par A. Dupouy.
301 *Madagascar*, par H. Isnard.
303 *Le Brésil*, par M. Le Lannou.
318 *L'érosion des continents*, par J. Bourcart.
325 *Les Moussons*, par P. Pédelaborde
328 *Pétrole et gaz naturel dans le monde*, par L. V. Vasseur.
329 *Les Paysages agraires*, par A. Meynier.
335 *Géologie*, par J. Bourcart.

MATHÉMATIQUES

3 *Cinématique et Mécanismes*, par R. Bricard.
8 *Traité pratique de Géométrie descriptive*, par J. Geffroy.
9-10 *Statique et Dynamique*, par H. Béghin.
34 *Probabilités. Erreurs*, par Émile Borel, R. Deltheil et R. Huron.
44 *Éléments de Géométrie analytique*, par A. Tresse.
50 *Astronomie générale*, par Luc Picart.
60 *Calculs numériques et graphiques*, par Émile Gau.
72-73 *Éléments de Calcul différentiel et de Calcul intégral*, par Th. Leconte et R. Deltheil.
10[illegible] *Nomographie*, par M. Fréchet et H. Roullet.
112 *Le Calcul vectoriel*, par R. Bricard.
138 *Théorie mathématique des Assurances*, par H. Galbrun.
148 *Introduction à la Mécanique des Fluides*, par Ad. Foch.
154 *Mathématiques financières*, par J. Dubourdieu.
174 *Statistiques et Applications*, par G. Darmois.
206 *Les Géométries*, par L. Godeaux.
252 *Topographie*, par le Général de Fontanges.
259 *Éléments de Calcul tensoriel*, par A. Lichnerowicz.
269 *Les nombres et les espaces*, par G. Verriest.
284 *Astronomie stellaire*, par J. Delhaye.
308 *Physique mathématique classique*, par Th. Vogel.
336 *Statistique mathématique*, par Deltheil et Huron.

PHYSIQUE

1 *Rayonnement* : principes scientifiques de l'Éclairage, par A. Blanc.
6 *Télégraphie et Téléphonie sans fil*, par C. Gutton.
7 *Théorie cinétique des Gaz*, par Eug. Bloch.
11 *Éléments d'Électricité*, par Ch. Fabry.
26 *Les Instruments d'Optique*, par H. Pariselle.
35 *Physique du Globe*, par Ch. Maurain.
36 *L'Atmosphère et la prévision du temps*, par J. Rouch.
57 *Les Courants alternatifs*, par Pierre Sève.
71 *Le Magnétisme*, par P. Weiss et G. Foëx.
82 *Mesures électriques*, par Jean Granier.
87 *Principes de l'Electrochimie*, par J. Ponsinet.
*94 *La Cinématographie*, par Lucien Bull.
99 *Appareils et Méthodes de Mesures mécaniques*, par le Lt-Col. J. Raibaud.
101 *Éléments de Thermodynamique*, par Charles Fabry.
113 *Ondes et Électrons*, par Pierre Bricout.
120 *Les Rayons X*, par Jean Thibaud.
*121 *Les Quanta*, par G. Déjardin.
*125 *La Téléphonie*, par R. Dreyfus.
*143 *La Photographie*, par M. Hesse et Cl. Amédée-Mannheim.
162 *Télévision et Transmission des images*, par R. Mesny.
166 *Acoustique*, par Adr. Foch.
185 *Phénomènes colloïdaux*, par R. Dubrisay.
189 *Le Champ électromagnétique*, par M. Jouguet.
190 *Mesure des Températures*, par G. Ribaud.
216 *Décharge électrique dans les Gaz*, par M. Laporte.
224 *Les Chaleurs spécifiques*, par Ed. Brun.
236 *Propagation de la chaleur*, par Ch. Fabry.
243 *Les Radiations*, par Ch. Fabry.
248 *La Foudre*, par Ch. Maurain.
266 *La technique du vide*, par M. Leblanc.
267 *Éléments d'optique électronique*, par G. Dupouy.
280 *La Spectroscopie d'émission*, par P. Michel.
290 *Physique nucléaire*, par Th. Kahan.
297 *La recherche scientifique du criminel*, par Ch. Sannié.
302 *Physique atomique*, par M. Rouault
320 *Les océans*, par J. Rouch.
321 *Les centrales nucléaires*, par P. Chambadal.
330 *Théories quantiques de la matière et du rayonnement*, par Th. Kahan.

CHIMIE

*12 *La Fonte*, par le Colonel J. Rouelle.
14 *Principes de l'Analyse chimique*, par Victor Auger.
*20 *L'Acier*, par le Colonel J. Rouelle.
24 *Propriétés générales des Sols en Agriculture*, par G. André.
37 *Les Méthodes actuelles de la Chimie* par Pierre Jolibois.
41-42-43 *Chimie minérale*, par H. Copaux et H. Perpérot.
62 *Les Industries de fixation de l'Azote*, par M. Guichard.
*115 *Essences naturelles et Parfums*, par Raymond Delange.
124 *Pétroles naturels et artificiels*, par J.-J. Chartrou.
*129 *Soies artificielles et matières plastiques*, par R. Gabillion.
*178 *Les Matières colorantes artificielles*, par G. Martin.
191 *Chimie générale*, par A. Bouzat.
194 *Blanchiment, Teinture et Impression*, par G. Martin
246-247-264 *Chimie organique*, par A. Kirrmann.
251 *Les Diastases*, par P. Fleury et J. Courtois.
262 *L'Industrie du gaz d'éclairage*, par L. Caussé et A. Goy.
292 *Savons et Détergents*, par J. Bergeron.
319-337 *Chimie macromoléculaire. I. Généralités. II. Les fibres textiles naturelles, artificielles, synthétiques*, par G. Champetier.
326 *La fabrication du Papier* par R. Escourrou.
327 *L'Aluminium*, par R. Gadeau.
334 *Les Métaux non ferreux*, par R. Gadeau.

BIOLOGIE

13 *L'Hérédité*, par Étienne Rabaud.
89-90 *La Tuberculose*, par le D[r] Ed. Rist. Un volume *double*.
06-109-203 *La Vie de la Cellule végétale*. Tomes I, II et III, par R. Combes.
107 *Hygiène de l'Européen aux Colonies*, par le D[r] Ch. Joyeux.
*123 *Couleurs et Pigments des Etres vivants*, par le D[r] J. Verne.
*130 *La Thérapeutique moderne*, par le D[r] J. Florence.
*134 *Le Sommeil*, par le D[r] J. Lhermitte.
141 *Cicatrisation et Régénération*, par J. Millot.
*158 *Les Phénomènes sociaux chez les animaux*, par F. Picard
*176 *Parasites et Parasitisme*, par P.-P. Grassé.
177 *Les Céréales : Biologie et Applications*, par R. Legendre.
*200 *Biologie mathématique*, par V. A. Kostitzin.
*210 *La Préhistoire*, par A. Vayson de Pradenne.
*214 *Le Cancer* par G. Roussy.
*220 *La Reproduction chez les plantes*, par R. Heim.
*223 *Principes de Zoologie agricole*, par P. Vayssière.
230 *Introduction aux Sciences biologiques*, par Et. Rabaud.
239 *Biologie de la vision*, par le D[r] M.-L. Verrier.
240 *La forme des végétaux et le milieu*, par R. Combes.
253-254 *L'Instinct et le comportement animal*, par Et. Rabaud.
271 *Les Maladies vénériennes*, par le D[r] A. Sézary.
273-274 *Initiation à la paléontologie*, par H. et G. Termier.
275 *Biologie des races humaines*, par J. Millot.
279 *Destruction et Protection de la nature*, par R. Heim.
283 *La Sexualité*, par J. Carlès.
306 *Biologie des éphémères*, par le D[r] M.L. Verrier.
312 *Les Métamorphoses*, par M. Abeloos.
317 *Vitamines*, par M[me] L. Randoin. H. Simonnet et L. Causeret.
332 *La Vie animale au Sahara*, par P. Dekeyser et J. Derivot.
338 *Les Phanérogames parasites*, par C. Christmann.

MÉCANIQUE ET ÉLECTRICITÉ INDUSTRIELLES

*47-48 *Alternateurs et moteurs synchrones*, par Ed. Roth.
55 *Piles et Accumulateurs électriques*, par L. Jumau.
70 *Les Moteurs à explosion*, par Edmond Marcotte.
75 *Transport de l'Électricité*, par René Couffon.
77 *Les Moteurs à combustion*, par Edmond Marcotte.
78 *La Transformation de l'Énergie électrique. — I. Transformateurs*, par R. Carton.
*140 *Électricité et Radiologie médicales*, par les D[rs] Gally et Rousseau.
163 *Machines automatiques, mécaniques et électriques*, par P. Maurer.
*175 *Génératrices et Moteurs à courant continu*, par Ed. Roth et J. Bardin.
257 *La Machine à vapeur*, par J. Broch.
276 *Les machines thermiques*, par P. Chambadal.
304 *Les turbines*, par P. Chambadal.

DROIT

*21 *Le Droit ouvrier*, par G. Scelle.
117 *La Justice pénale d'aujourd'hui*, par H. Donnedieu de Vabres.
*135 *Constitution et Gouvernement de la France*, par L. Trotabas.
160 *Les Principes du Droit civil*, par H. Solus.
*167 *Les Régimes électoraux*, par G. Lachapelle.
197 *Les Finances publiques et les Impôts de la France*, par L. Trotabas.
*215 *Le Droit Commercial*, par L. Julliot de la Morandière.
285 *La Propriété littéraire et artistique* par H. Desbois.
296 *Conseil d'Etat et Juridictions administratives*, par M. Letourneur et A. Méric.
299 *Le droit aérien*, par R. Saint-Alary

ARTS MILITAIRES

2 *La Construction du Vaisseau de guerre* par E. Jammy.
*16 *Chimie et Fabrication des Explosifs*, par P. Vérola.
*28-59 *Théorie du Navire* (Tomes I et II), par M. Le Besnerais.
31 *Le Ballon, l'Avion, la Route aérienne*, par Maurice Larrouy.
*40 *Mines et Torpilles*, par H. Stroh.
54 *Balistique extérieure*, par J. Ottenheimer.
*65 *Les Submersibles*, par G. Rabeau et A. Laurens.
80 *Balistique intérieure*, par J. Ottenheimer.

GÉNIE CIVIL — AGRICULTURE

* 5 *Plantes à huile*, par Yves Henry.
*33 *Les Bois coloniaux*, par Henri Lecomte.
*49 *Plantes à fibres*, par Yves Henry.
84 *L'Organisation scientifique du Travail*, par Georges Bricard.
156 *La Manutention mécanique*, par M. Legras.
*173 *Ciments et Mortiers*, par A. Maché.
*231 *Combustion et Combustibles*, par Paul Vérola.
287 *Ciments et Bétons*, par J. Cléret de Langavant.
331 *Précis de mécanique des sols*, par A. Mayer.
339 *Les Transports maritimes*, par M. Benoist et F. Pettier.

LISTE PAR NOMS D'AUTEURS

Abeloos (M.) *Les Métamorphoses* n° 312
Altamira y Crevea. *Histoire d'Espagne.* . . . . n° 139
***Ancel.** *Peuples et Nations des Balkans.* n° 74
— *Slaves et Germains.* . . . . . . n° 228
André (G.). *Propriétés générales des Sols en agriculture.* . . . . n° 24
Arbos (Ph.). *L'Auvergne.* . . . . . n° 147
Arvon (H.). *Le marxisme.* . . n° 294
Aubrun (Ch.). *Histoire des lettres hispano-américaines* . . . . . n° 291
***Augé-Laribé** (M.). *Syndicats et Coopératives agricoles.* . . . . n° 88
Auger (V.). *Principes de l'Analyse chimique* n° 14

Bailly (Auguste). *L'École classique française.* Les doctrines et les hommes (1660-1715) . . . . n° 4
Bardin. Voir : Roth et Bardin.
Bastide (R.). *Les Problèmes de la Vie mystique.* . . . . n° 136
— *Éléments de Sociologie religieuse* n° 187
Béghin (H.). *Statique et Dynamique.* (2 vol.) . . . . n°s 9 et 10
Benaerts (P.). *L'Unité allemande.* n° 219
Benoist (M.) et **Pettier** (F.). *Les Transports maritimes* . . . . . n° 339
Bergeron (J.). *Savons et Détergents* n° 292
Bianquis (G.). *Histoire de la Littérature allemande* . . . . n° 195
Bigo (R.). *Les Bases historiques de la Finance moderne* . . . . n° 161
Birot (P.). *Le Portugal* . . . . . n° 260
Blanc (A.). *Rayonnement* (Principes scientifiques de l'éclairage). . . . n° 1
Blanchard (M.). *Le Second Empire.* n° 258
Blanchard (R.). *Les Alpes françaises* n° 56
Bloch (E.). *Théorie cinétique des Gaz* n° 7
Blanché (R.) *Introduction à la logique contemporaine* . . . . n° 322
Blondel (Ch.). *Introduction à la Psychologie collective* . . . . n° 102
***Bonnet** (G.-E.). *Les Expériences monétaires contemporaines.* . . . . . . n° 91
Borel (Em.) **Deltheil** (R.) et **Huron** *Probabilités. Erreurs* . . . n° 34
Bouglé (C.). *Socialisme français.* n° 149
Bourcart (J.). *L'érosion des continents.* n° 318
— *Géologie* . . . . n° 335
Bourgin (G.). *La Formation de l'Unité italienne.* . . . . n° 116
— *La Troisième République.* . . . n° 208
Bouzat (A.). *Chimie générale.* . n° 191

Bricard (R.). *Cinématique et Mécanismes.* . . . . n° 3
— *Le Calcul vectoriel.* . . . . . . n° 112
Bricard (G.). *L'Organisation scientifique du Travail* . . . . n° 84
Bricout (P.). *Ondes et Électrons.* . n° 113
Brillant (M.). *Problèmes de la Danse* n° 282
Broca (R.) *La Médecine infantile.* n° 234
Broch (J.). *La Machine à vapeur.* n° 257
Brun (Edmond). *Les Chaleurs spécifiques* . . . . n° 224
***Bull** (Lucien). *La Cinématographie* n° 94
Burloud (A.). *Psychologie de la sensibilité* . . . . n° 293
Cahen (Léon). *L'Angleterre au XIXe siècle.* Son évolution politique . . . . n° 53
Calmette (J.). *La Société féodale.* n° 32
Carles (J). *La Sexualité* . . . . n° 283
Carton (R.). *La Transformation de l'Énergie électrique* : I. Transformateurs n° 78
Caullery (M.). *La Science française depuis le XVIIe siècle.* . . . . . n° 165
Caussé (L.) et **Goy** (A.). *L'Industrie du gaz d'éclairage* . . . . . . n° 252
Cavaillès (H.). *La Houille blanche* n° 23
Célerier (J.). *Le Maroc.* . . . . . n° 137
Cestre (Ch.). *La Littérature américaine* n° 241
Chabot (G.). *La Bourgogne* . . . n° 233
— *Les Villes.* . . . . n° 250
Chambadal (P.). *Les machines thermiques* . . . . n° 276
— *Les turbines* . . . . n° 304
— *Les centrales nucléaires* . . . n° 321
Champetier (G.). *Chimie macromoléculaire* . . . . n° 319
T.I. Généralités.
T.II. Les fibres textiles . . . . n° 337
Chancerel (L.) *Panorama du théâtre.* n° 305
Chartrou (J.-J.). *Pétroles naturel et artificiels* . . . . n° 124
Chartrou-Charbonnel (J.). *La Réforme et les Guerres de Religion.* . . . n° 199
Christmann (C). *Les Phanérogammes parasites* . . . . n° 338
Cirot (G.) et **Darbord** (M.). *La Littérature espagnole européenne* n° 309
Cléret de Langavant (J.). *Ciments et Bétons* . . . . n° 287
Clerget (M.). *La Turquie, passé et présent.* . . . . n° 213
***Clerget** (P.). *Les Industries de la Soie en France.* . . . . n° 61
Cloché (P.). *La Civilisation athénienne* n° 98 :

Combes (R.). *La Vie de la Cellule végétale.*
Tome I : La Matière vivante. . n° 96
Tome II : Les enclaves de la Matière vivante . . . . n° 109
Tome III : L'enveloppe de la Matière vivante . . . . n° . 203
— R.) *La forme des Végétaux et leur (milieu.* . . . . n° 240
Copaux (H.) et **Perpérot** (H.). *Chimie minérale* (3 vol.). . . . n°s 41, 42, 43
Corbet (Ch.). *La Littérature russe* n° 272
Couffon (R.). *Transport de l'Électricité.* . . . . n° 75
Courtillier (G.). *Les Anciennes Civilisations de l'Inde* . . . . n° 122
Cresson (A.). *Les Courants de la Pensée philosophique française* (2 vol.). n°s 85 et 86
— *Les Systèmes philosophiques.* . n° 116
— *Le Problème moral et les Philosophes* n° 159
— *Le Mécanisme de l'Esprit.* . . n° 261
Cuvillier (A.). *Introduction à la Sociologie* . . . . n° 198

Darmois (G.). *Statistique et Applications* . . . . n° 174
***Déjardin** (G.). *Les Quanta* . . n° 121
Dekeyser (P.) et **Derivot** (J.). *La Vie animale au Sahara.* . . . . . n° 332
***Delange** (R.). *Essence naturelles et Parfums.* . . . . n 115
Delcourt (J.) *Grammaire descriptive de l'Anglais parlé* . . . . n° 108
Delhaye (J.). *Astronomie stellaire* n° 284
Deltheil et Huron. *Statistique mathématique* . . . . n° 336
Desbois (H.). *La Propriété littéraire et artistique* . . . . n° 285
Deschamps (H.). *Les Méthodes et les Doctrines coloniales de la France* n° 281
Diehl (Ch.). *Les grand problèmes de l'Histoire byzantine* . . . . . . n° 237
Donnedieu de Vabres (H.). *La Justice pénale d'aujourd'hui.* . . . . . n° 117
Dottin (P.). *La Littérature anglaise.* n° 146
***Dreyfus** (R.). *La Téléphonie* . . n° 125
Dubourdieu (J.). *Mathématiques financières.* . . . . n° 154
Dubrisay (R.). *Phénomènes colloïdaux.* n° 185
Dumesnil (R.). *La Musique contemporaine en France* (2 vol.) . n°s 132-133
Dupont-Ferrier. *La Formation de l'État français et l'Unité française.* . n° 110
Dupouy (A.). *Rome et les Lettres latines.* n° 58
— *Géographie des Lettres françaises* n° 235
— *La pêche maritime et le pêcheur en mer.* . . . . n° 300

Dupouy (G.). *Eléments d'optique électronique.* . . . . n° 267
Escarra (J.). *La Chine : passé et présent.* . . . . n° 202
Escourrou (R.). *La Fabrication du Papier.* n° 326
Fabry (Ch.). *Éléments d'Électricité* n° 11
— *Éléments de Thermodynamique.* n° 101
— *Propagation de la chaleur* . . . n° 236
— *Les Radiations.* . . . . n° 243
Fleury (P.) et **Courtois** (J.). *Les Diastases* . . . . n° 251
***Florence** (Dr G.). *La Thérapeutique moderne.* . . . . n° 130
Foch (Adrien). *Introduction à la Mécanique des Fluides* . . . . n° 148
— *Acoustique* . . . . n° 166
Fontanges (Gal de). *Topographie.* n° 252
Fréchet (M.) et **Roullet** (M.). *Nomographie* . . . . n° 103

***Gabillion** (R.). *Soies artificielles et matières plastiques* . . . . . . n° 129
Gadeau (R.). *L'Aluminium.* n° 327
— *Les Métaux non ferreux.* . . . n° 334
Galbrun (H.). *Théorie mathématique des Assurances.* . . . . n° 138
***Gally** (L.) et **Rousseau** (P.). *Electricité et Radiologie médicales* . . . n° 140
Gau (Em.). *Calculs numériques et graphiques.* . . . . n° 60
Gaussen (H). *Géographie des Plantes.* n° 152
Geffroy (J.). *Traité pratique de Géométrie descriptive* . . . . n° 8
George (P.). *Les Régions polaires.* n° 244
***Gignoux** (Cl.-J.). *L'Après-guerre et la Politique commerciale* . . . . . n° 51
Giraud (Jean). *L'École romantique française.* Les doctrines et les hommes n° 100
Godeaux (L.). *Les Géométries.* . n° 206
Gourou (P.). *La Terre et l'Homme en Extrême-Orient.* . . . . n° 226
Granier (J.). *Mesures électriques* . n° 82
***Grassé** (P.-P.). *Parasites et Parasitisme.* n° 176
Grenard (F.). *Grandeur et décadence de l'Asie.* . . . . n° 227
Guichard (M.). *Les Industries de fixation de l'Azote* . . . . n° 62
Guillaume (P.). *La Psychologie animale* . . . . n° 225
Gutton (C.). *Télégraphie et Téléphonie sans fil* . . . . n° 6

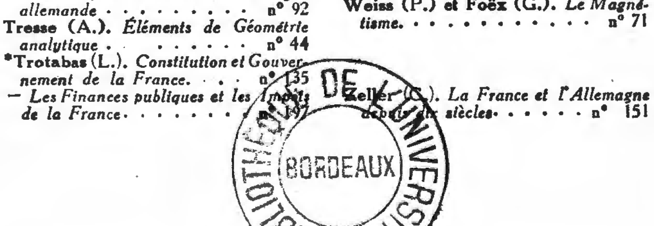
Roz (Firmin). *Les Grands Problèmes de la politique des États-Unis*. . . n° 181
Ruyer (R.). *La philosophie de la valeur.* n° 277
Saint-Alary (R.). *Le droit aérien.* n° 299
Sainte Lorette (L. de). *L'idée d'union fédérale européenne* . . . . . n° 298
— *Le Marché Commun* . . . . . n° 333
Sannié (Ch.). *La recherche scientifique du criminel* . . . . n° 297
Sarano (J.). *La Culpabilité* . . . n° 324
Sartiaux (F.). *La Civilisation* . . n° 209
***Scelle** (Georges). *Le Droit ouvrier* (Tableau de la Législation actuelle). n° 21
Sée (Henri). *La France économique et sociale au XVIII° siècle* . n° 64
— *Les Origines du Capitalisme moderne* . . . . n° 79
Sée (Edmond). *Le Théâtre français contemporain* . . . . n° 106
Sève (Pierre). *Les Courants alternatifs* . . . . n° 57
Sézary (Dr A.). *Les maladies vénériennes* n° 272
Siegfried (A.). *La Crise Britannique au XX° siècle* . . . . n° 142
Simon. (P.-H.) *Histoire de la Littérature française au XX° siècle* . . n°s 311-314
***Sion.** *La France méditerranéenne.* . n° 164
Solus (H.). *Les Principes du Droit civil* . . . . n° 160
Sorre (Max). *Les Pyrénées* . . n° 15
Spenlé (J.-E.). *La Pensée allemande de Luther à Nietzsche* . . . n° 171
***Stroh** (H.). *Mines et Torpilles.* n° 40

Termier (H. et G.). *Initiation à la paléontologie* (2 vol.) n°s 273 et 274
***Thévenet** (Gal). *La Grande Guerre* (1914-1918). . . . . n° 36
Thibaud (J.). *Les Rayons X* . n° 120
***Tibal** (A.). *La Tchécoslovaquie. Étude économique* . . . . n° 183
Tonnelat (L.). *Histoire de la Langue allemande* . . . . n° 92
Tresse (A.). *Éléments de Géométrie analytique* . . . . n° 44
***Trotabas** (L.). *Constitution et Gouvernement de la France.* . . . n° 135
— *Les Finances publiques et les Impôts de la France* . . . . n° 197

Van Gelder (Enno). *Histoire des Pays-Bas* . . . . n° 188
Van Kalken (F.). *La Belgique contemporaine* . . . . n° 128
Van Tieghem (P.). *La Littérature comparée* . . . . n° 144
Vasseur (L.-V.). *Le Pétrole dans le monde* . . . . n° 328
***Vayson de Pradenne** (A.). *La Préhistoire* . . . . n° 210
***Vayssière** (P.). *Principes de Zoologie agricole* . . . . n° 223
Vendryès (P.). *Déterminisme et autonomie* . . . . n° 315
***Verne** (Dr H.). *Couleurs et Pigments des Êtres vivants.* . . . . n° 123
***Vérola** (P.). *Chimie et Fabrication des Explosifs* . . . . n° 16
*— *La Combustion et les Combustibles.* n° 231
Verrier (M.-L.). *Biologie de la Vision.* n° 239
— *Biologie des éphémères* . . . n° 306
Verries (G.). *Les nombres et les espaces* no 269
Vignaux (P.). *Philosophie au Moyen Age* . . . . n° 323
Villiers (A.). *La Psychologie de l'Art dramatique* . . . . n° 270
Vogel (Th.). *Physique mathématique classique* . . . . n° 308

Wahl (J.). *Les Philosophies de l'Existence* . . . . n° 289
Wallon (Dr H.). *Principes de Psychologie appliquée* . . . . n° 127
— *L'Évolution psychologique de l'Enfant* . . . . n° 232
Waltz (P.). *Le Monde égéen avant les Grecs* . . . . n° 172
Weill (R.). *La Phénicie et l'Asie occidentale* . . . . n° 221
Weiss (P.) et **Foëx** (G.). *Le Magnétisme.* . . . . n° 71

Zeller (G.). *La France et l'Allemagne depuis dix siècles* . . . . . . n° 151



12981 Hemmerlé, Petit et Cie. 4-59.

CAC